

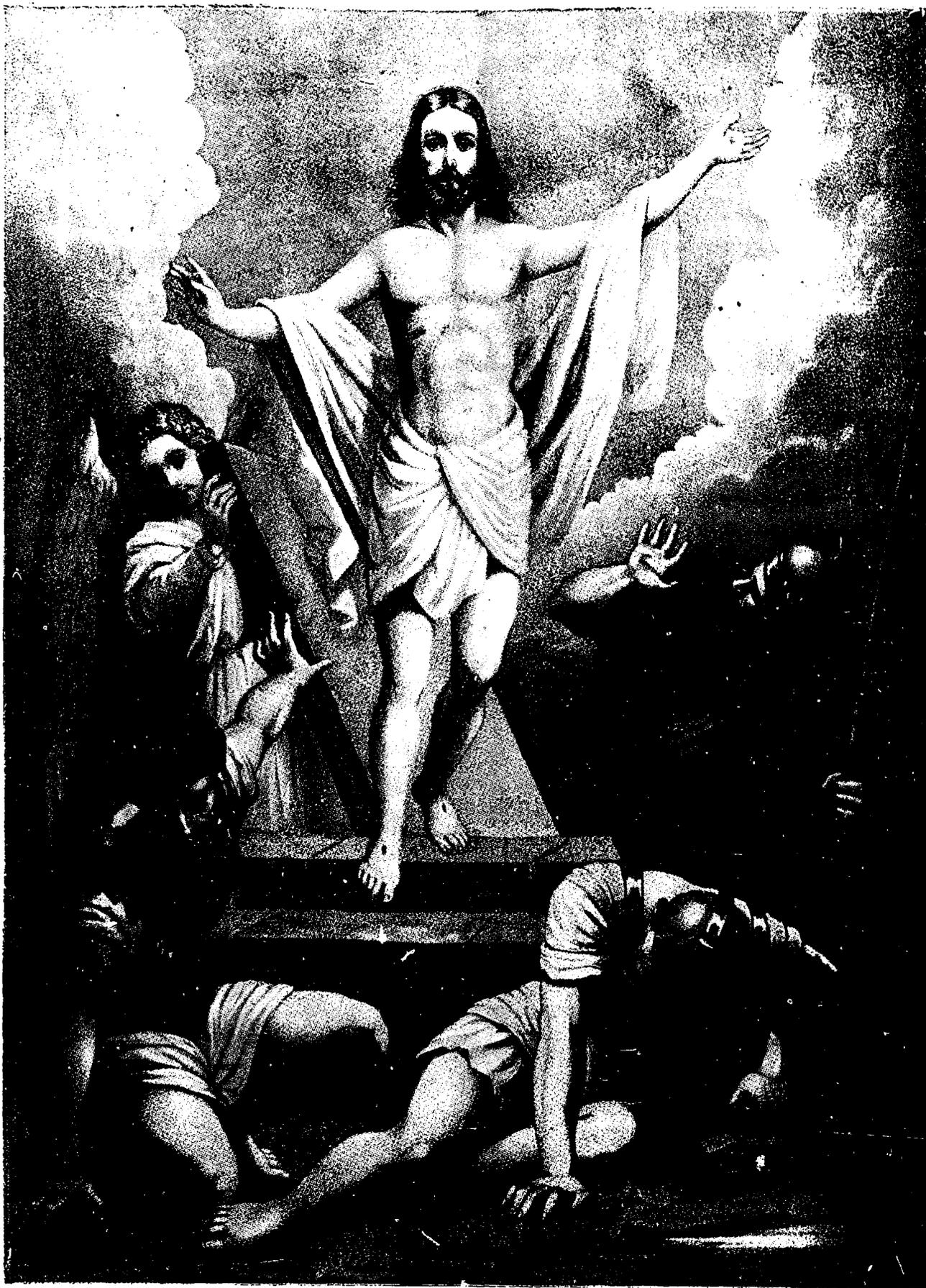
Le Samedi

VOL. VIII. No 46
MONTREAL, 17 AVRIL 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

PAQUES



LA RÉSURRECTION.

PHARMACIE PICAULT
JOSEPH CONTANT

Pharmacien-Chimiste

Drogues, Produits Pharmaceutiques, Articles de Toilette

PARFUMERIES

GRAINES DE FLEURS DE JARDINS ET DES CHAMPS

LES PRESCRIPTIONS sont préparées avec soin, par des personnes compétentes et avec les drogues les plus pures.

Ordonnances Françaises, une Spécialité

1475 Rue Notre-Dame, MONTREAL

GRAVEL FRÈRES

EPICERIES EN TOUS GENRES

Transportent, au premier Mai, leur établissement bien connu de la Rue Craig, 518

.. RUE SAINT-LAURENT, No 12 ..

Epicerie, Liqueurs en tous genres, Vins Fins et Ordinaires, Conserves Fines, Fromages.

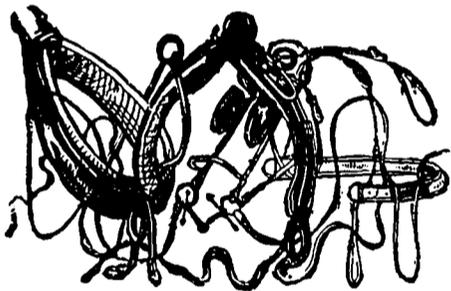
Le meilleur et le plus complet assortiment en tous genres et de toute première qualité.

GRAVEL FRERES.

H. POIRIER

1638 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue Labelle

(En face de l'Asile de la Providence)



Anciennement 1587 Rue Ste-Catherine, coin de la Rue St-Christophe, informe la clientèle qui l'encourage depuis 19 ans passés, de la translation de son commerce à l'adresse ci-dessus.

EPONGES, CHAMOIS, ETRILLES, ...
 SELLERIE DE LUXE ET DE TRAVAIL
 COUVERTURES, SANGLES, ...
 VALISES, PORTEMANTEAUX, ...

Toutes qualités et prix, travail entièrement à la main.

ORDRES PROMPTEMENT EXÉCUTÉS.

Bon marché, parfaite qualité et fini, prompt livraison, pas de machines, vous trouverez tout réuni chez ...

H. POIRIER.

32 années d'expérience.

ARMAND DOIN



Chapelier et ...

... Manchonnier

1584 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

(Vis-à-vis le Palais de Justice)

Fourrures et Chapeaux de Soie sur commande.

Reparages faits avec soin et à des prix modérés.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE

Musique et d'Instruments

A TRANSPORTÉ SON ÉTABLISSEMENT
 LE 15 AVRIL AU No

1676 RUE NOTRE-DAME

(MAGASIN DE PIANOS PRATTE)

Mr Edmond Hardy est fournisseur de nombreux pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Il est le seul agent, au Canada, pour la célèbre maison ...

d'Instruments de Fanfare et d'Harmonie

... DE ...

C. MAHILLON, DE BRUXELLES.

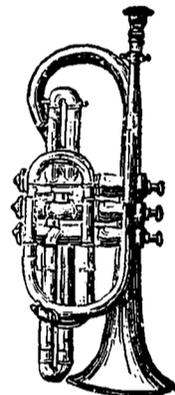
ASSORTIMENT DE ...

Mandolines, Guitares, Violons,
 ETC., ETC.

Musique Instrumentale et Vocale.

Cordes Harmoniques pour tous instruments.

MONTREAL.



TÉLÉPHONE BELL 784

Dr F. T. DAUBIGNY

... Infirmier de première classe pour chevaux malades, à prix modérés...

Médecin-Vétérinaire

Le Dr Daubigny s'occupe spécialement de chirurgie moderne ...

378 et 380 RUE CRAIG,

Montréal.

Nouvelles et Magnifiques Primes

DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, aura droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les États-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome

magnifique chromolithographie, de 21 x 31, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 190 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,

Rue Craig, 516, Montreal.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 17 AVRIL 1897

FLEURS DU NORD



L'ATTENTE.

PHYSIONOMIES DE PAQUES



UNE COUPLE D'ŒUFS.

PENSÉES D'UNE FEMME

L'on dit à une femme : Je vous aimerai toujours, je suis à vous pour l'éternité. Combien cela dure-t-il, une éternité ? Est-ce une éternité bis-soxtille ?

x

Le meilleur usage qu'on puisse faire de son cœur c'est de ne pas s'en servir du tout.

x

Vous dites : On ne m'a point aimé ! Votre procès est fait : vous n'avez jamais aimé.

x

Je ne crains que ceux que j'aime ; ceux-là seuls peuvent me faire souffrir !

x

Une femme ne compte pas ceux qui l'aiment, elle compte ceux qu'elle aime.

x

De deux maux une femme ne manque jamais de choisir... le pire !

MALVINA BLANCHECOTTE.

APRÈS L'ENLÈVEMENT

Lui.—Oh ! ma chère amie, tu n'auras jamais l'idée de mon anxiété pendant que tu étais suspendue après la corde. Je craignais tant que tu ne l'aie pas attachée solidement à la fenêtre.

Elle.—J'étais bien tranquille, moi, et tu avais tort de t'alarmer. C'est papa qui l'avait fixée et solidement, va !

ÉTONNANT

Bouleau.—J'ai rencontré ta femme sur la rue St-Laurent et elle ne m'a pas parlé la première.

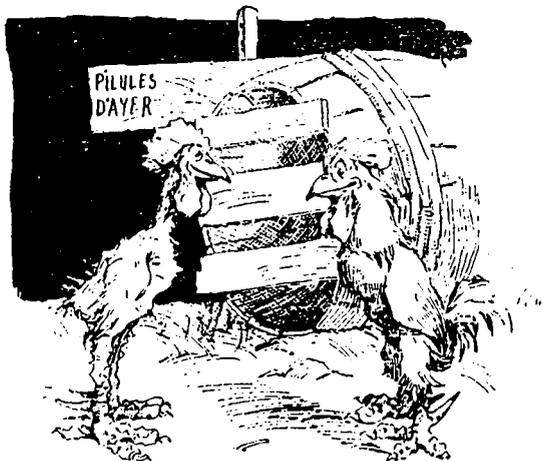
Rouleau.—Étonnant ! C'est qu'elle avait la bouche pleine.

UN LION

Rouleau.—Qu'y a-t-il donc, ce matin, qui ait pu rendre si fier cet abruti de Bétaeson ?

Bouleau.—Oh ! sa femme l'a appelé le roi des bêtes.

PAR CES TEMPS-CI



Calumet.—Voyons, Batifol, tu as une drôle de mine, ce matin. Serais-tu malade ?

Batifol.—Non, mais je viens d'entendre le docteur dire que par ces temps-ci ce n'était pas prudent de coucher dans la plume.

UN PRÉCÉDENT

Madame Simpleville.—Avez-vous lu, madame Parvenue, que le prince de Galles fume des cigares de \$3 00. En voilà une extravagance !

Madame Parvenue.—Pas tant que cela, ma chère, après tout le prince est l'héritier de la couronne d'Angleterre. Moi, qui vous parle, j'ai bien acheté à mon mari, pour son anniversaire, une boîte de cigares de \$2 75.

VIVANTE !

Boireau.—Voilà un beau portrait de madame votre femme, Rouleau, et naturel ! On dirait qu'elle va parler !

Rouleau.—Ah ! c'est bien ça, hein ? C'est un artiste du cinématographe qui l'a prise ainsi, une nuit que nous rentrions tous les deux du club.

SI FAIBLE

Madame Aaron.—Barton, monsieur le tentiste, gombien faites-vous bayer pour tuer un nerf ? C'en ai un qui me fait pïen mal.

Le dentiste.—C'est soixante-quinze cents, madame.

Madame Aaron.—Gue c'est cher ! Ne bourriez-vous pas le faire bour moins ? Chai les nerfs si faibles ?

LA PREUVE

Boireau.—Est-ce que, vraiment, c'est aussi dangereux que certains le disent, de se teindre les cheveux ?

Taupin.—Ex...ces...si...ve...ment dangereux, Boireau. Ainsi, il y a un an, mon oncle Bétaclou s'est teint les cheveux. Eh bien, moins d'un mois après, il épousait une veuve avec quatre enfants.

DIFFICILE A COMPRENDRE

Louisette (4 ans).—Quant est ce que ce sera demain, dis, maman ? Tu me disais hier que ça serait demain aujourd'hui et ce matin, tu me dis que c'est aujourd'hui, tous les soirs tu me dis que ça sera demain, que je me réveillerai et chaque fois c'est aujourd'hui.

AUX LECTRICES DU "SAMEDI"

LES AMIS

Melle Bonuzpièce.—Son éducation musicale est-elle complète ?

Mr Bécarré.—Oh non ! Elle ne sait pas même encore quand il faut ne pas chanter.

UN EXCEPTÉ

Galuchard.—Il est défendu par la loi de se battre et cela dans tous les états, excepté un.

Ripaton.—Lequel ?

Galuchard.—L'état du mariage.

ENTRE DEUX FEUX

La fiancée.—Je suis bien mécontente de Henri, ma chère, et je ne sais quoi me retient de briser notre engagement.

L'amie.—Oh ! vous ne ferez pas cela ?

La fiancée.—Cela me répugne, c'est vrai, parce que maman a été si opposée à notre mariage !

IL AURAIT DU LE SAVOIR

Mr Durdepaie.—J'aimerais bien vous payer, mon cher, mais je n'ai pas d'argent aujourd'hui. Vous savez comme il est dur de collecter quelque chose, cette année ?

Mr Duveston (très digne).—Je ne sais rien de semblable, monsieur.

Mr Durdepaie.—Eh bien, vous devriez pourtant le connaître, depuis six mois que vous êtes comme un diable après moi, sans pouvoir collecter un sou.

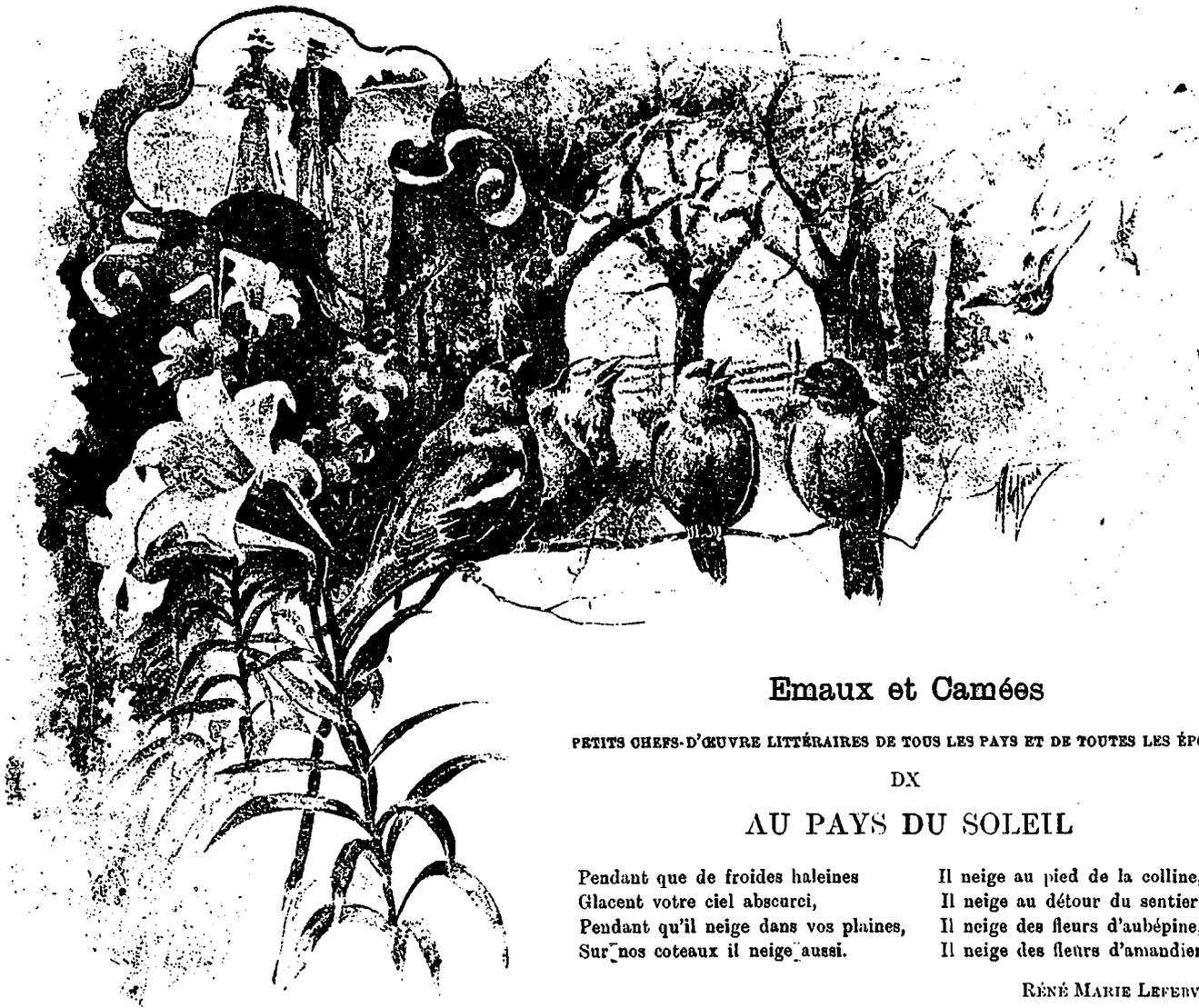
"LES ETAPES D'UN MILLION"

Il y a un adage qui dit qu'un million ne se trouve pas dans le pas d'un cheval. Dans le très intéressant Roman de S. Loudier, que

Publiera le "Samedi" à partir du 1^{er} Mai

nous assistons, haletants, à travers les péripéties de la terrible guerre Franco-Allemande de 1870, aux étapes vagabondes d'une fort jolie fortune, — un million de francs. L'intrigue est digne du fécond cerveau d'un Jules Verne et le lecteur suit, sans le perdre longtemps de vue, le trésor qui, de France en Allemagne, d'Allemagne en France, voyage, change de mains, se perd, se retrouve pour revenir, finalement, entre les mains de son légitime propriétaire.

Chacun voudra lire les "ÉTAPES D'UN MILLION", œuvre inédite, d'un grand intérêt et qui sera vivement goûtée par les lecteurs du SAMEDI.



INSTANTANÉS

XXX

PAQUES !

L'hiver s'est enfin enfui !

La neige est fondue.

Le soleil a rendu la voix aux petits ruisseaux babillards, figés si longtemps sous leur croute de glace, et ils recommencent à conter, aux cailloux de leur lit, les nouvelles des hauts sommets où, — seuls, — nichent les aigles.

C'est le printemps ! C'est Pâques !

C'est, en même temps que le glorieux anniversaire de la résurrection du Christ, celui de la nature entière sortant de son triste linceul blanc.

Un léger parfum, — fugace, — flotte dans l'air. C'est celui des violettes qui s'ouvrent pour saluer le chevalier printemps. Les bourgeons des lilas montrent leurs grappes déjà formées qu'un dernier rayon va faire éclorre.

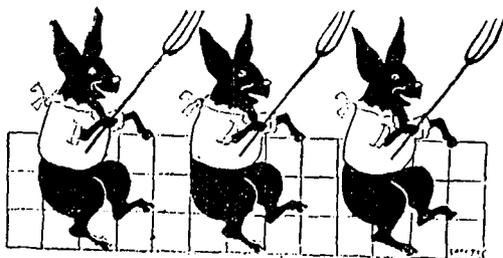
On aperçoit déjà quelques giroflées jaunes se dressant sur la crête des vieux murs et le cerisier sauvage semble avoir, lui, gardé toute la neige qui disparaît peu à peu des prairies.

Voici des insectes qui bourdonnent ; des pigeons qui, à grands coups d'ailes, traversent les jardins pour venir, — deux à deux, — s'abattre sur les toitures.

Au loin, la campagne s'accuse, déjà verte, et sur les premières pentes de la montagne l'œil suit la route, en lacet, toute bordée de roches grises, qui conduit à la forêt prochaine.

A la lisière, les bouleaux légers commencent à secouer au vent leur chevelure déjà verte, pendant que les hêtres et les chênes gardent encore, tels de frileux vieillards, leur vêtement d'hiver.

TRIO DE GASTRONOMES



Les éléments d'un succulent repas.

Un petit lac bleu brille au soleil et un ruisseau en descend, tantôt en pente douce, tantôt en cascades. Et le regard, cherchant le sommet de la montagne, aperçoit, — vaguement, — des pointes neigeuses perdues dans les nuages. Bien haut, dans le ciel d'un bleu clair, lumineux, un oiseau noir passe jetant un cri aigu. Salut printemps ! C'est Pâques !

SILVIO.

FACILE

Rouveau. — Ma femme est capable de te dire, chaque jour de l'année, si j'ai été jouer au poker.

Bouveau. — Comment cela ?

Rouveau. — Si elle ne trouve pas d'argent dans mes poches elle sait que j'ai été jouer.

AU MUSÉE X...

Penoute (à l'homme squelette). — Eh ! l'ami. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

L'homme squelette. — Oui, depuis un an bientôt.

Penoute (hésitant). — Eh bien, vous savez, entre nous ! Moi, à votre place, je changerais de maison de pension.

SOUVENIR

Bouveau. — Et pourquoi, cher ami, vous teignez-vous ainsi les cheveux en noir ?

Rouveau. — Hélas, en souvenir de ma pauvre et chère défunte femme.

SUGGESTION

Madame. — Tiens, voilà un gâteau que j'ai fait pour toi, Henri.

Henri (douceusement). — Il est magnifique, ma chérie, mais ne

faudrait-il pas mieux le réserver pour quand ta mère viendra nous rendre visite, la semaine prochaine.

UNE TROUVAILLE

Michaud. — Pourriez-vous me dire pourquoi vous insistez si fort afin de faire sortir votre femme par un temps aussi terrible ?

Lupin (confidentiellement). — C'est que le docteur lui a bien recommandé d'être prudente et de ne pas ouvrir la bouche quand elle sortira au froid.

Michaud. — Donnez-moi donc l'adresse de votre docteur.

COMMENT ELLE A GAGNÉ

Mick. — En voilà un drôle de pari que celui que Pat a fait avec sa femme.

Nick. — Quel pari donc ?

Mick. — Pat avait parié avec Bridgitt qu'elle ne pouvait marcher la longueur de 5 arpents sans se retourner pour voir ce qu'une de ses amies portait sur elle.

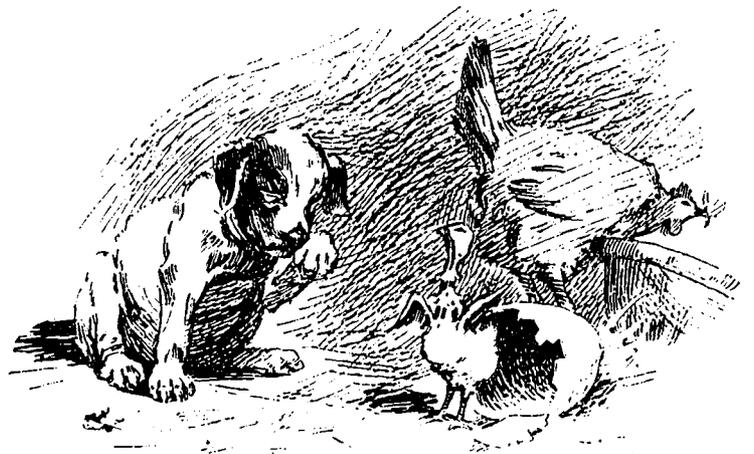
Nick. — Et il a gagné, naturellement !

Mick. — Il a perdu.

Nick. — Eh bien, Bridgitt est une femme qui a une résolution de feu.

Mick. — Tu n'y es pas. Elle a marché à reculons.

LE MATIN DE PAQUES



Bébé Cabot. — Dis, petiot, ta maman sait-elle que tu es sorti ?

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Épuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. *Fair l'amour.*

DÉPENSE INUTILE



Le géant de la scène.—Je pense, mon cher, que la représentation sera tranquille, ce soir, car j'ai acheté tous les œufs qu'il y avait dans la ville.

Hamlet (tristement).—Dépenses inutiles, patron. Il n'y avait qu'à acheter les mauvais. Jamais personne ne m'a encore jeté de bons œufs.

LES QUATRE SAISONS

(Pour le SAMEDI)

J'étais jeune ; tout me souriait,
Ruisseaux, grands bois, plaines fleuries.
Dans mon cœur s'épanouissait
Le printemps aux heures bénies.

Plus tard l'école au sombre toit
M'éloigna de ma tendre mère,
Mais doux encore me semblait
L'été et son temps salutaire.

Hélas ! trop tôt l'automne vint,
La mort frappa à notre seuil
Les rêves d'or de l'orphelin
Furent enfermés en son cercueil.

L'hiver ! Sous le frimas des ans
Mon front blanchi cherche la tombe,
Triste, désabusé, j'attends
La grâce de quitter ce monde.

COSTAL.

28 janvier 1897.

A TRAVERS LE CANADA

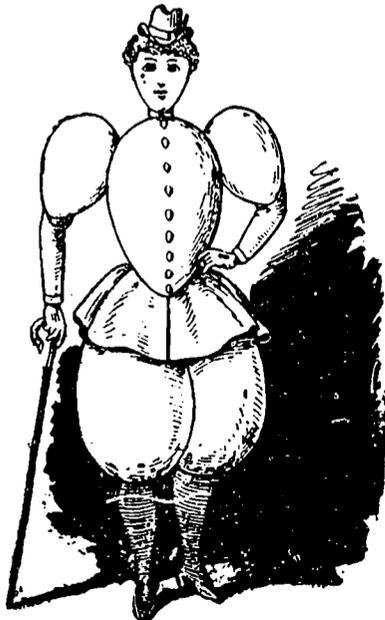
MONTE BELLO

(Pour le SAMEDI)

A monsieur J. L. Taillefer.

Il est sous le ciel bleu de notre cher Canada, un coin de terre beau à faire rêver de l'Eden, avec ses grands arbres, ses montagnes agrestes et son fleuve géant qui caresse en passant le sable d'or de ses grèves. Un des plus illustres fils de la Liberté, sublime tribun dont la voix s'est toujours élevée pour défendre nos droits violés, Papineau y a vécu : j'ai nommé Monte Bello. Monte Bello est un fort joli village blotti au pied des Laurentides et que l'Ottawa baigne de ses flots bleus.

MODES DE PAQUES



Un costume pour bicycliste que le SAMEDI se permet de recommander à ses lectrices.

En septembre dernier, j'allai, pour quelques jours, planter ma tente dans ce pittoresque endroit. Patrie d'un des principaux moteurs des troubles de 37, Monte Bello a l'air imprégné d'un parfum d'indépendance et de liberté qui nous grise et fouette le vieux sang gaulois, hélas ! déjà trop endormi.

La première visite de tout patriote en arrivant à Monte Bello, est pour la tombe de notre Cicéron Canadien.

Un tiède soleil d'automne baignait, de ses rayons d'or pâle, le parc du manoir Papineau. Guidée par un aimable cicérone, j'allais silencieuse, craignant d'effrayer les sylvains des chataignerées ou de troubler l'esprit du tribun qui doit revenir dans ces lieux. Devant nous, deux jeunes gens seurent gaiement : Dis donc, amie Corolle, tu dois t'en souvenir ?... Voici la chapelle funèbre où repose celui qu'on nommait : La

lumière de Monte Bello, me dit mon compagnon d'une voix grave. Les deux amoureux passèrent indifférents ; pour moi qui ne songeai guère aux petites fleurs bleues, je sentis mon cœur de Canadienne battre à se rompre et respectueusement, j'inclinai bas mon front. Oh ! combien de nos politiciens, lâches adulateurs de l'anglais, devraient venir méditer devant la tombe du grand patriote, ils y retrouveraient, peut-être, cet orgueil national, eux les descendants du Franc au cœur fier et courageux. De la chapelle funèbre, nous nous dirigeâmes vers le manoir seigneurial, flanqué de deux tours carrées et d'une tour ronde ; cette habitation a grand air, mais le site qui l'entoure contribue beaucoup à la faire valoir. Dans une de ces tours est une superbe bibliothèque qui, avec celle de monsieur Jérémie Taillefer, sont les deux plus importantes de cette partie du pays. Tout près du manoir, un joli pavillon, intéressant, paraît-il ; je n'en parle que par oui dire, car le maître du logis étant absent, il m'a fallu me contenter d'un regard à... travers la serrure. Là ! n'allez pas me juger trop curieuse je vous prie... ce regard me permit de voir à la place d'honneur, le portrait de Louis Joseph Papineau, dont la tête intelligente et belle était inondée d'or par un rayon du soleil couchant. Le jardin descend en pente douce vers le fleuve, vaste, bien entretenu, les fleurs abondantes sont bien à leur place dans ce lieu ravissant. Un chemin tout étroit, frais et ombragé, qu'on appelle le chemin des amoureux, cotoie l'Ottawa, à l'extrémité de cette allée une passerelle conduit à un kiosque bâti sur la grève même. C'est un endroit charmant, les vagues viennent mourir à nos pieds et il doit faire bon d'y rêver le soir quand les feuilles bruissent, que les naïades jurent dans leur langage étrange et qu'un rayon de lune se joue dans l'Otaouais.

Il y a sur le domaine Papineau un pin célèbre qui dépasse de toute la tête ses compagnons de forêt, sa hauteur est de cent cinquante pieds. Vaillant centenaire, il a vu sur l'Otaouais voguer la pirogue indienne et le vapeur géant ; à son ombre se sont reposés le Peau Rouge aux pieds agiles, le courageux pionnier, le missionnaire au cœur de feu.

Au printemps, rossignols et fauvette y chantent leurs amours. Ce pin, entouré d'une plate forme à laquelle conduit un étroit escalier, constitue un coquet observatoire ; la légende dit que Louis Joseph Papineau aimait

y rêver les soirs d'automne ; à quoi songeait alors l'ardent patriote ? à l'année de notre grande revendication nationale, alors qu'un peuple minuscule commit la sublime folie de lever contre un oppresseur formidable le drapeau de l'indépendance !

Tout peuple qui croit tient à honneur d'élever à son Dieu un temple somptueux ; les habitants de Monte Bello sont donc des croyants car leur église est fort belle et à peu près unique en son genre dans la Province de Québec. Commencée au printemps de 1895 elle fut terminée en mars

1896, c'est sous Monsieur Allard, curé de Monte Bello, que les travaux ont été poussés avec cette énergie et cette promptitude. L'ancienne chapelle, don de Louis Joseph Papineau, a été démolie, c'est un malheur car on eut pu la conserver ne fussent que pour les descendants du donateur.

Primitivement appelé Petite Nation, puis Notre-Dame de Bonsecours ; sous le vocable de laquelle il est encore placé, Monte Bello ne porte ce dernier nom que depuis 1850, époque à laquelle Papineau demanda qu'on donnât à la paroisse dont il était le seigneur, le nom d'un ami de passage, le duc de Monte Bello, qu'il avait rencontré en Europe et qu'il estimait fort.

Situé à l'extrémité ouest de la province de Québec, Monte Bello n'est séparé de la province d'Ontario que par l'Ottawa. D'abord habité par les Algonquins de la Petite Nation appelés ainsi pour les distinguer des Algonquins de la Grande Nation, établis à l'Île des Allumettes, Monte Bello ne compte ses premiers colons, qu'à partir de 1800 ; on cite entre autres : Messieurs Couillard (1803) ; Hillman (1806) ; Papineau Denis, Benjamin (1808) ; Beaudry (1820) ; Charlebois, Taillefer Jérémie. J'ai goûté à la généreuse hospitalité de ce dernier et j'en garde bon souvenir.

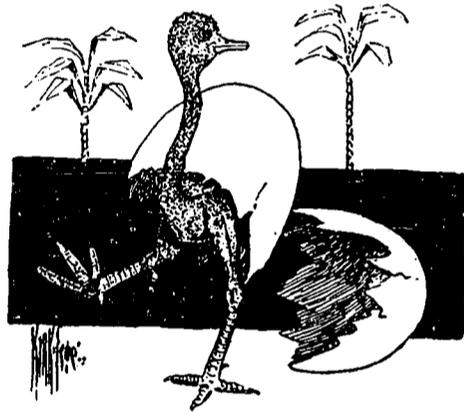
Cette partie du pays que les Indiens désignaient sous le nom de *Mianontateronons* (endroit traversé par des montagnes) est riche en ressources de toute sortes. Depuis six mois, messieurs Owens ont commencé au Lac Commandant ou Papineau, l'exploitation de mines d'amiante, les plus riches de la province au dire du *Herald* et du *Star*. A quelques milles de Monte Bello, sont les sources gazeuses de George's Spring. Jadis une foule de touristes fréquentaient cette place d'eau, mais le courant est aujourd'hui tourné vers Calédonia Spring, distante d'environ 15 milles de Monte Bello. Le terrain est fertile et bien boisé ; les Laurentides sont couvertes de pins, de chênes et de hêtres ; le gibier y est abondant, mais à peine quelques chasseurs vont-ils de temps en temps le troubler dans ses agrestes solitudes.

J'irai, à la saison des roses revoir les pittoresques et sauvages beautés de ce délicieux pays, amis lecteurs enviezi-moi.

KAROLI.

Yamaska, mars, 1887.

LA PREMIÈRE SORTIE



Voici comment apparut un jeune autruchon algérien au matin du 1er avril.

ALLEGORIE



Ce que Melle Duda a reçu comme cadeau de Pâques.

LA MARSEILLAISE GRECQUE

Ils étaient si nombreux ! Maintenant la balle — ne parlera plus à leur oreille ; — tous sont étendus sur le sol, tous.

Le sang devint comme une rivière — roulant dans le vallon, — et l'herbe pure — s'abreuva de sang au lieu de rosée.

Fraîche brise de l'aurore, — tu ne souffles plus — sur l'étoile des mécréants ; souffle, — ô souffle sur la croix !

Voici maintenant les plaines de Corinthe. — Le soleil n'est pas seul à briller — sur les platanes, — sur les vignes, sur les eaux ;

Dans l'air calme — maintenant ne résonnent point — les sons de la flûte pastorale — ni les bêlements de l'agneau ;

Des armes par milliers l'envahissent — comme la vague (envahit) le rivage. — Mais les braves — ne comptent pas !

O trois cents (des Thermopyles), levez vous, — revenez à nous ! — Vous verrez vos enfants — comme ils vous ressemblent !

SOLOMOS.

MAISON DE PAPIER

Voici, maintenant, qu'on songe à construire avec le papier de véritables maisons. Il y a en Amérique, dans le Wisconsin, une grande usine où l'on fabrique des pierres de tailles en papier. Les blocs ont de 2 à 3 mètres de long sur autant de hauteur ; ils sont très solides.

Ces nouveaux matériaux de construction présentent certains avantages. Le papier est plus mauvais conducteur de la chaleur que la brique ou la pierre ; aussi les maisons sont plus chaudes en hiver et plus fraîches en été. On enduit les blocs d'un corps gras qui les préserve de l'humidité. Aussi les maisons en papier ne sont elles jamais humides.

Les matériaux, pendant qu'on les comprime, sont imprégnés aussi avec de sels qui les rendent ininflammables et des substances antiseptiques, de

sorte que les constructions ne redoutent pas l'incendie et ne sont pas détériorées par le ravage des insectes ou des micro-organismes.

Les américains du Nord — qui ne doutent de rien, comme on sait — affirment que l'avenir appartient aux maisons en papier. Maisons, canons, roues et wagons, etc., tout en papier. Ce qui ne les empêche pas de fuire tout de même de beaux canons d'acier, d'élever à New-York des maisons de 120 mètres en pierre du pays, etc.

Dire et faire font deux, même en Amérique.

X...

Le cuir chevelu d'un adulte doit être proprement nettoyé afin d'ôter les parties huileuses ; après cela, appliquez le Rénovateur des Cheveux, de Hall, pour donner aux cheveux leur couleur naturelle.

SURPRISE DE PAQUES



Jean Lapin. — Ah bien ! elle est bonne celle-là ! Je voudrais bien voir le lapin qui a pondu cet œuf-là.

UNE AVENTURE AU DÉSERT



I

Le professeur Gardner, au cours d'un voyage en Afrique pour son vocabulaire simiesque, trouva un œuf d'autruche qu'il couvrit soigneusement de sa vareuse...

...pendant qu'allongé au pied d'un palmier, il prenait un petit repos en attendant l'heure du déjeuner.

II

CONCORDE

Les bras ballants, le petit soldat voguait au hasard du labyrinthe des rues, tout triste de n'être pas à Madagascar... ou chez lui. Il ne savait que devenir, depuis que Madel lui avait dit tantôt : "Inutile que nous causions davantage ; j'ai parlé de nos projets à mon père, et sans vous connaître, sans vous avoir jamais vu, il m'a refusé tout consentement, des idées qu'il a, voyez-vous. Adieu, monsieur Louis !... mieux vaut se quitter, tout de suite, en bons amis, que de s'exposer à se faire de la peine plus tard, l'un par rapport à l'autre."

C'était sagement parler. Il n'eut pas "un mot en bouche," parce qu'il est timide en présence des dames ; le pauvre éconduit salua, fit demi-tour et s'en alla droit devant lui, le cœur gros, mais marquant fièrement le pas tout de même.

Aussi pourquoi l'avait-il si souvent rencontrée lorsqu'il ralliait lui, le quartier, elle, sa maison, pas bien loin, rue du Chemin Vert ? Et, l'ayant rencontrée comme tant d'autres, par quelle fatalité l'avait-il remarquée, lui qui ne s'intéressait à rien, jusque-là, en dehors de son pays d'Aiguillon où l'attendent famille et amis — si loin ! Il songeait : c'est à cause de ce coquin de chapeau, pent-être ; un mignon chapeau de paille, rouge et bleu — aux couleurs de Paris, — coquettement posé sur des flots de cheveux d'or bruni, tordus à la diable."

Madel a le teint mat et chaud, un teint exceptionnellement ambré comme par les grands soleils de la campagne ; un air honnête et sain, qui fait plaisir à voir ; de grands yeux où pétille, dans le velours sombre, la malice d'une rieuse mais imperturbable sagesse. C'est cela qui, par le contraste sans doute, avait séduit le timide soldat.

On avait commencé par se sourire ; puis, à se rencontrer ainsi, deux ou trois fois par semaine, aux mêmes heures, on avait fini par se dire bonjour...

Et il fallait renoncer à la joie de se sentir vivre parce qu'on n'est plus seul ; à la joie d'espérer à chaque rencontre un bonheur nouveau dans un nouveau sourire ; renoncer à évoquer le petit chapeau rouge et bleu... jusques dans les cocardes des cochers du monde officiel ! C'est là ce qui explique pourquoi le fantassin s'enfonçait au hasard dans le labyrinthe des rues, embarrassé d'avance de la permission dont il ne savait plus que faire, puisqu'il était bêtement resté pour entendre ça, au lieu d'aller gaiement parcourir la banlieue avec les camarades. A travers ses gants blancs, il enfonce ses ongles dans ses paumes ; triste et rageur, il regarde de travers les faubouriens qui chantent des refrains ineptes. Oh ! passe encore s'il pouvait se chamailler avec quelqu'un pour oublier son grand désespoir !...

**

Jean-Paul Bazeus, le père de Madel, démenageur de son état, est lesté et hardi à la besogne. Bien qu'il frise la cinquantaine il fait comme pas un, — lors du grand coup de feu et des robustes coups d'épaule, — des journées de quatorze heures aux époques des termes. Du faubourg Saint Antoine à la place de la République, le brave ouvrier est connu pour n'avoir qu'un défaut ou, mieux, un tic, une maladie ; il ne

peut pas voir un "pantalon" rouge : "Ça me porte sur les nerfs, c'est plus fort que moi, dit-il. Je préfère encore les sergots. D'abord, les sergots, on n'en rencontre guère là où les bons zigues vont pour rigoler un brin ; ensuite ils sont moins ahuris, moins esclaves que tous ces empaillés. N'en faut plus !"

C'est ainsi qu'il péroré à la morte saison, surtout les jours où il s'est offert la distraction d'aller savourer son journal — un *Chambard* quelconque — assis sous le ventre du lion de bronze qui à l'air de ronronner aux pieds de la femme-colosse, sur la place de la République. Alors, le président de la République lui-même n'est pas son cousin : Jean-Paul, confortablement installé entre les grilles du fauve, toise la foule, trop paisible à son gré ; et il lui semble qu'il fait partie du monument symbolique de la turbulente place.

Vantard mais généreux, mauvaise tête et bon cœur, comme on dit, l'ouvrier, dès qu'il a touché sa paie — et aussi d'assez fortes étrennes, — raisonne en partant de ce principe qu'on eût fort bien pu ne rien lui donner en sus de sa journée : le surplus est donc, réellement, pour boire. D'ailleurs la petite tient habilement le ménage, et, déjà, se sullit à elle-même. Ce soir-là, on avait trinqué

pour célébrer le bon rendement, des déménagements du terme d'avril. Bazeus, avant de rentrer au logis, éprouva le besoin d'aller prendre l'air, tout seul, au bord du canal, boulevard de la Contrescarpe. Comme il titubait un peu, il se prit à fredonner :

Les agents
Sont de braves gens,
Qui se baladent (bis) etc.

histoire de marquer le pas.

Tout à coup, trois ou quatre citoyens de mauvaise mine l'assaillirent, et l'un d'eux, gouaillier, proféra : "Pas de rébellion intempestive ; au nom de la loi je vous arrête ! Chants séditieux et tapage nocturne."

Jean-Paul est brave, seulement il y voyait double ; il envoya, droit devant lui, un coup de poing à assommer un boeuf : malheureusement son bras se détendit dans le vide et, perdant l'équilibre, il alla rouler sur la chaussée en criant d'une voix pâteuse et voilée : A moi. Au secours !

Les agents sont de braves gens,

chantaient à leur tour, *Messo voce*, les sinistres voyous qui se mirent en devoir de le fouiller consciencieusement.

En se dissimulant d'arbre en arbre quelqu'un accourait dont le groupe haletant ne perçut pas le bruit, fort léger du reste. D'un coup de tête en pleine poitrine, le survenant coucha rondement, sur le trottoir, un des bandits, qui déjà levait son gourdin ; le nouveau venu s'en empara pour cogner à la ronde, en exécutant avec entrain un savant moulinet.

—Toi, mon vieux, tu n'es sûrement pas de la rousse ! La centrale n'a pas tant d'élégance dans le maniement de la trique.

C'était Bazeus qui se soulevait sur un coude pour admirer. Dès qu'il fut debout, absolument dégrisé, ayant repris son sang-froid coutumier, il

UNE AVENTURE AU DÉSERT — (Fin)



III

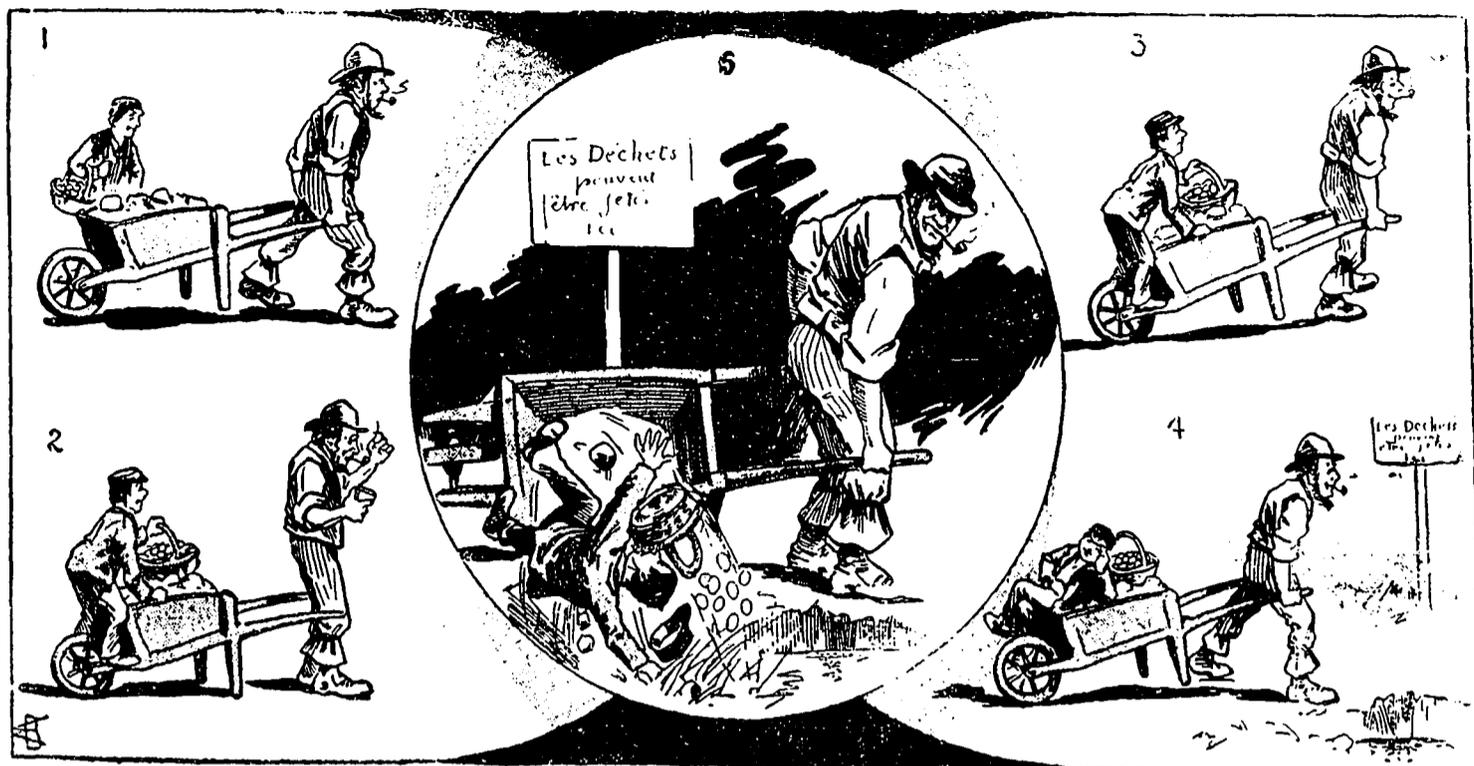
...Mais, s'étant endormi, le soleil qui frappait d'aplomb déterminait une telle chaleur sous la vareuse du savant, qu'une magnifique petite autruche sortit de l'œuf et...



IV

...au grand ébahissement de sa famille, le nouveau né fit son apparition habillé à l'européenne. Tous les dadas et toutes les commères du village sont venus examiner ce produit de la civilisation et l'ont déclaré épatant. Si jamais Gardner le rencontre nous aurons un nouveau chapitre sur la mode, parmi les autruches.

NE FAITES PAS DE MAL AUX IRLANDAIS



1 — Un qui a été bien puni de sa malice c'est le jeune Laficelle qui, porteur d'un panier d'œufs rouges et rencontrant un fils de la Verte Erin trainant sa brouette, ... 2 — ...eut l'idée, roublarde mais canaille, de faire porter non seulement son panier mais lui-même à l'infortuné ouvrier. 3 — La promenade s'accomplissait bien. Le bonhomme pensait, mais ne pensait pas à mal ! Le jeune Laficelle se gondolait comme une planche au soleil, ... 4 — ...si complètement même, qu'il poussa la confiance jusqu'à s'endormir dans son véhicule, la tête appuyée sur son paquet. 5 — Hélas ! ... Il y a longtemps qu'on a dit que du Capitole à la Roche Tarpéienne il n'y avait pas loin. Laficelle s'en est aperçu quand Pat, arrivé à un trou infect, y déversa Laficelle et son panier. Quelle omelette, mes enfants !

aperçut, au rayonnement indécis d'un bec de gaz, le reflet du pantalon de garance :

— Malheur ! c'est à un pousse cailloux que je dois mon porte-monnaie... N'importe ! il faut tout de même que je le régale.

— Allons prendre un verre camarade.

— Merci, je n'ai pas soif, et j'ai juste le temps de rentrer à la caserne, répliqua le troupier qui déjà s'éloigne.

— Eh bien donc, reprend Jean-Paul, ce sera pour une autre fois... Dis-moi ton nom, afin qu'à l'occasion, si je te rencontre...

— Mon nom ! Louis Séguret... Bonsoir ! Et il prend le pas gymnastique !...

Deux ou trois jours après, le militaire remontait distraitemment le courant de la foule affairée, qui bourdonne comme une ruche en rumeur à la sortie des ateliers. Il allait en proie à sa tristesse, plus énervante encore peut-être que le mal du pays.

— Hé ! monsieur Louis ? Bouderait-on, par hasard ? Joli défaut pour l'armée française !

Que faisiez-vous, Monsieur, lundi dernier, aux environs de minuit, sûr le boulevard de la Contrescarpe, à la hauteur de la rue de Bercy ?

— C'était donc lui !...

Alors on s'expliqua longuement, gentiment. On fit tout un plan de campagne pour achever la conversion de l'ouvrier.

— Le père n'est pas encore revenu sur ses idées, mais qui sait ?

Et elle s'enfuit.

* * *

Le second jour de la dernière grève, les fiacres roulaient gaiement en rafales, flot sur flot ou en colonnes souvent enchevêtrées, entre la double haie du Tout-Paris badaud, sorti à seule fin de constater la rareté des tramways et des omnibus. Les cochers, indignés de voir encore tant de bourgeois à pied, interpellaient grossièrement les curieux, qui occasionnaient des remous en traversant les chaussées.

Pour le cocher narquois, maître de Paris, et qui promettait chaque soir de faire cause commune avec ses collègues, cette grève fut un temps de cocagne.

Sur la place de la Bastille, au milieu d'un bruyant groupe, Jean-Paul fait le loustic aux dépens des gardes républicains juchés, comme porte-respect sur les impériales.

On décide de renverser le premier omnibus qui passera.

— Suivez-moi, je m'y connais : nous allons, à l'œil, déménager les bourgeois.

Et Bazeus, aidé par les plus hardis, donna un si fort coup d'épaule que la voiture culbuta :

— Ça y est !... Comme quoi, citoyens, on peut faire une omelette sans trop endommager les œufs.

À l'instant, un fantassin sautait de l'impériale juste à point pour enlever Madel affolée qui, — les cheveux éparés, le front légèrement balafré par un éclat de verre —, essayait de passer par un vasistas.

— Hé ! là-bas, l'enragé... regardez donc un peu comment vous accommodez votre demoiselle ? Faudrait pourtant voir à la tirer de là !

Louis, indigné, secouait l'émeutier, qu'il remisa violemment derrière la voiture renversée pour le préserver d'une charge de cavalerie qui passait, balayant la place.

— Propre à rien que je suis ! C'est toi qui es un brave, camarade. Va, je t'ai reconnu à la voix. Il y a des semaines que je dois peut-être la vie à un soldat, et toi, tu me sauves du violon aujourd'hui ! V'la comment je comprends l'armée...

Madel profita de l'occasion pour risquer :

— Sans reproches, père, après la rude peur que vous m'avez faite, ce ne sera pas trop du bras de monsieur le soldat et du vôtre, s'il vous plaît que je regagne le logis.

Embarrassés, ils cheminaient ainsi tous trois, comme une famille de paisibles bourgeois, lorsque le militaire s'arrêta net, décidé, et débita tout d'une haleine :

— Faut pourtant que je vous dise, patron, que Mademoiselle et moi, nous nous causons parfois depuis quelque temps, en tout bien tout honneur s'entend. Et puis, sans vantardise, vous savez qu'un soldat ça préserve des mauvaises rencontres. Donc, puisque j'en ai l'occasion, c'est pour avoir l'honneur de vous dire que j'ai celui de vous demander la main de mademoiselle Madel, votre fille.

— A un soldat, jamais ! se s'écria vivement Jean-Paul, comment, tu t'es permis de jeter les yeux sur ma fille, toi ?

— Oui, moi, présentement fusilier de première classe, et par ailleurs, c'est à dire dans cinq mois, quand j'aurai fini mon service, bon ouvrier menuisier à Aiguillon, jolie ville de l'Agenais, chez mon père, qui s'appelle comme moi, Louis Séguret.

— Hein ! fit Jean-Paul, tu as dit Louis Séguret, alors c'est donc à toi que je dois de... Jean-Paul semblait fort embarrassé et pris de remords, il rectifia aussitôt, sur un ton rogue pour masquer sa retraite : "Quand j'ai dit jamais, j'ai voulu dire tant que tu seras soldat. En attendant je te défends, entends-tu bien, de te promener avec cette petite sournoise ; je te le défends !... à preuve c'est que tu iras en balade avec moi désormais, jusqu'à ce que tu aies un pantalon d'une autre couleur, clampin !..."

* * *

Les amis de Jean-Paul Bazeus sont tout ébaubis lorsqu'ils le voient chaque dimanche, passer bras dessus, bras dessous, en compagnie d'un troupier. Les deux promeneurs remontant la rue Saint Antoine et la rue de Rivoli, jusqu'à la place de la Concorde qu'ils ont traversée — heureux augure — sont entrés un jour à l'hôtel des Invalides — qu'ils ont visité.

Dans sa finesse gasconne, le petit soldat a compris qu'il n'aurait raison de cet entêté qu'en en faisant un pèlerin convaincu de notre histoire guerrière. Le système réussit. Comme l'ouvrier s'extasiait devant tant de drapeaux conquis, de bannières maintenant oubliées, Louis expliqua simplement :

— Ça, ce n'est déjà plus de la politique, c'est comme qui dirait les feuilles de route de la gloire ; et cette gloire est faite pour nous tous avec le sang et la bravoure des anciens.

— A la bonne heure ! Bien parlé, garçon ; on pourra s'entendre...

Ce soir-là Louis, quoiqu'en tenue, dîna chez le déménageur : — ce fut le repas des fiançailles.

FRANCIS MARATUECH.

Ce que j'aurais à dire de mes ouvrages, je l'ai dit dans eux. — CHARLES DICKENS.

PAQUES FLEURIES



LA DEMANDE EN MARIAGE

HIRONDELLES CONSEILLÈRES

Ce sont les mêmes que l'année dernière, les trois couples qui reviennent fidèlement se loger à la fenêtre de la masure. Ce sont les mêmes. Le bonhomme Mathias les reconnaît à des signes certains, à la forme du corps et des ailes, au nombre des taches blanches sur la tête, à cette physionomie propre, qui caractérise chaque individu d'une même espèce, chez les bêtes, tout aussi bien que chez les personnes.

Les trois couples sont revenus, juste quinze jours après que sont revenues d'autres hirondelles, leurs sœurs, qui logent sur la toiture aux encoignures des cheminées. Celles-là sont les vraies messagères, elles devancent toutes leurs pareilles, dont elles viennent annoncer le retour ; elles sont de la même race, mais non de la même famille, et, tandis que les hirondelles des fenêtres portent uniquement la robe blanche et noire, celles des cheminées ont en plus un coup de feu qui leur roussit les plumes au front, à la gorge et sur les sourcils.

Elles sont revenues les hirondelles familières, dont les trois nids sont blottis côte à côte, sous les chevrons, contre les poutres, au-dessus de la fenêtre, et que le bonhomme Mathias a soutenus par une planche, afin qu'ils ne tombent pas effrités par les gelées de l'hiver. Et ce sont bien les mêmes, les trois mêmes couples pour les trois nids, le couple d'amont, le couple d'aval et celui de mitan, ainsi que Mathias les désigne. Ce sont les mêmes qui, chaque année, reprennent exactement le nid qui leur appartient.

Pauvres petites voyageuses ! Ces nids qu'elles retrouvent avec un infailible instinct, il y a six mois qu'elles les ont quittés, lorsque, vers les premiers jours d'octobre, elles se sont réunies avec leurs compagnes au clocher du village et sont parties par petites troupes, afin d'aller rejoindre le gros de la tribu, l'innombrable cohorte des hirondelles de fenêtre, qui les attendaient sur les bords méditerranéens.

Fuyant l'hiver, toutes se sont rassemblées sur cette côte, avant de tenter ensemble la traversée vers le rivage africain, où se trouvent leurs stations d'hiver. Elles se sont rassemblées pour former par leur masse un nuage immense qui résiste au vent ; elles ont choisi la brise de sud, dont la tiède senteur les sollicite, les guide et les appelle ; puis, la mer franchie, parvenues sur la terre plus chaude elles se sont dispersées pour regagner leur nid d'hiver, comme elles regagnent ici leur nid d'été.

Jadis le bonhomme Mathias a fait aussi de longs voyages ; avant de se retirer dans la masure, autour du champ que ses enfants cultivent, il a vu de ces hirondelles de fenêtre jusqu'au Sénégal. Certaine année même, son navire, faisant escale à Tanger, avait embarqué deux savants qui tentaient une expérience.

Ces savants apportaient une nichée d'hirondelles, recueillies sur différents points des cantonnements d'Afrique : hirondelles de quatre espèces, de fenêtre, noires et blanches ; de cheminée, à gorge rousse ; de rivage, à dos brun foncé ; de montagne, à plumage brun plus clair.

C'était vers la fin de mars, l'époque de la migration. A mi-distance entre le Maroc et l'Espagne, les savants ouvrirent la cage ; les quatre hirondelles étaient libres, qu'allaient-elles faire ? La gorge rousse prit son essor vers le nord ; le temps fixé pour son retour était arrivé, car elle devance les autres ; elle n'hésita pas, piqua son vol droit vers l'Europe. La gorge blanche tourna vers le sud ; sûrement elle allait retrouver en

Afrique ses compagnes, moins hâtives, qui devaient opérer leur traversée seulement quinze jours plus tard. Quant au dos brun, quant au plumage clair, ils s'étaient orientés l'un à l'est vers Alexandrie, l'autre à l'ouest vers le cap Blanc, où les savants les avaient fait capturer. Comme la gorge blanche, ils rejoignaient leur temps, pour revenir bientôt ensemble.

Et cependant le moindre raisonnement aurait pu leur faire comprendre, à ces oiselettes naïves, que, devant traverser quelques semaines plus tard, il eût été plus avantageux pour elles de profiter d'une route à moitié faite, de s'envoler, comme la gorge rousse, tout de suite vers le nord et de s'épargner ainsi bien des lieues inutiles et bien des hasards.

Mais non, ce n'était pas leur heure, et l'impérieux instinct les guidait chacune selon la règle de son destin.

Donc elles sont revenues, les hôtesse de la masure. Un soir, vers quatre heures, ces trois couples familiers sont arrivés, exténués par le voyage heureux de retrouver leur gîte à sa place, de s'y jeter enfin et d'y dormir.

Mais le nid de mitan se trouvait occupé par un franc moineau, qui s'était installé là pour s'éviter la peine de se construire une demeure. Le nid d'amont et celui d'aval étaient libres ; les deux couples respectifs auraient pu s'y giter de suite, laissant le couple voisin se débrouiller avec l'usurpateur.

Mais, dans le peuple des hirondelles, tous les individus sont solidaires ; ils vivent sous le régime de l'assistance mutuelle et les trois couples s'unirent contre le moineau voleur. Attaque inutile. Un gros moineau résiste aisément à six petites hirondelles. Alors, changeant de tactique, celles-ci firent une fausse retraite ; elles allèrent par le village, chercher de fenêtre en fenêtre des compagnes à leur secours, puis revinrent en nombre, par centaines, toutes le bec plein de boue, prêtes à murer l'hôte indiscret pour l'enfermer, l'étouffer dans la demeure qu'il avait impudemment violée. Lui, qui connaissait sans doute le genre de châtiment, n'avait pas pris la peine d'en attendre l'exécution ; il avait déguerpi, laissant enfin la place libre.

Alors, sûrs de leur domaine, les trois couples en avaient fait le tour, becquetant les poutres vermoulues, éprouvant les chevrons. Et le bonhomme Mathias, qui les voyait agir, leur avait crié, tout en leur souhaitant la bienvenue :

« N'ayez peur, les p'tiotes, c'est solide. »

Mais on eût dit que tel n'était pas l'avis de hirondelles.

Malgré leur fatigue, au lieu de se blottir d'un coup, en bêtes fourbues, comme elles en avaient coutume, elles voletèrent longtemps, lançant leurs piailleries inquiètes, et seulement elles se décidèrent à prendre possession de leur chaubrée, lorsque le couple de mitan, tout content d'avoir recouvré la sienne, voulut profiter sans autre retard de sa victoire et donna l'exemple d'une installation générale.

Aux jours suivants, les hirondelles semblèrent avoir repris de l'assurance ; elles animèrent de leurs cris joyeux et de leurs ébats la vieille masure. Le bonhomme Mathias, qui, tandis que son gendre et sa fille sarclaient le champ, gardait les enfants à la maison, le bonhomme Mathias souriait aux nouvelles venues, en amusait Tousseint, son petit-fils, qu'il portait en ses bras débiles, tout fier d'avoir encore une si chère occupation pour sa vieillesse. Suzette, déjà grande et qui remplissait activement sa tâche de ménagère à l'intérieur, venait plus souvent les rejoindre, afin de fêter avec eux l'arrivée des trois couples amis.

Cependant les jours avaient passé, la saison s'avancait et désormais le



Le bonhomme Mathias souriait aux nouvelles venues. (P. 11, col. 2.)

bonhomme Mathias demeurait seul au logis. On entra en août ; c'est le temps où tous les bras valides, petits ou grands, sont requis pour la moisson, et Suzette partait dès l'aube avec ses parents, pour prendre sa part de la besogne aux champs.

Et, durant les longues heures de solitude, assis au frais, près de la pompe, avec Toussaint dans les bras, le bonhomme Mathias observait ses hirondelles.

Décidément elles n'avaient pas leur allure ordinaire, ces bestioles faites d'instinct et d'habitude ; elles ne quittaient pas les entours aussi librement qu'autrefois et paraissaient retenues par une attraction inexplicable. Pendant toute la durée de la couvée, pendant l'élevage des petits, le père ne s'était pas aussi tranquillement éloigné pour aller chercher la nourriture. Tout surpris de ces façons inusitées, le bonhomme Mathias en avait soupçonné la cause dans la présence de quelque ennemi, quelque putois ou quelque autre mangeur d'oiseaux, terré dans le voisinage.

Mais la vraie cause, il était loin de la deviner encore. Il entendait parfois des craquements sous le poutrage du toit et son esprit prévenu ne s'arrêtait même pas à l'idée que ce pût être un avertissement. Tout en n'étant pas neuve, la masure non plus n'était pas très vieille, le bonhomme l'ayant achetée d'un propriétaire qui la tenait en héritage de deux générations seulement. Mathias n'imaginait pas qu'elle pût durer moins que lui ; n'est-ce pas dans l'usage que les maisons survivent aux hommes ?

Un jour cependant le bonhomme, qui malgré son âge n'avait pas perdu toute sa finesse d'oreille, entendit dans la direction du toit le bruit d'un tassement, puis, à l'intérieur du mur, comme la chute en cascade de petits gravats qui dégringolent. Si la muraille n'était pas solide ! les hirondelles ont peut-être raison !

Et ce n'était pas pour lui qu'il avait peur, le bonhomme Mathias. Au déclin des derniers jours, quand on est si près de la fin, qu'importe d'où vient le coup, puisqu'il faut qu'il vienne ; mais pour le petit Toussaint, né de deux ans à peine, pour Suzette aussi, qui n'a pas huit années d'âge, ce n'est guère la règle d'en terminer avec la vie au moment où on la commence.

Et certes le bonhomme n'est pas riche ; il est bien content, quand arrive à toucher le trimestre de sa pension ; mais, dût-il tout dépenser en réparations, il n'a pas le droit, ayant des petits enfants sous sa sauvegarde, de leur laisser tomber le toit sur la tête.

Et le soir même, quand son gendre et sa fille rentrèrent de la moisson, il leur parla :

« Faut voir du côté des hirondelles. Elles sont drôles. Sûrement le mur n'est plus solide à leur idée. »

Or, après la longue journée de fauchage et bottelage sous le soleil brûlant, le gendre et la fille n'avaient qu'un désir, qu'un besoin, qu'une pensée : manger la soupe et se coucher. Prendre l'échelle, monter jusqu'aux poutres, quand on est déjà si las ! C'était moins fatigant de déclarer qu'on pouvait attendre ; le gendre conclut donc :

« Ça ne tombe pas sans prévenir, un mur ; la moisson faite, on s'en dérangera. »

Mais, la moisson passée, le temps des foins était venu, sans qu'on se fût occupé ni du toit ni du mur. Octobre approchait, les hirondelles allaient partir. Un matin le bonhomme fut tout surpris de les voir aller, venir, fouiller la boue près de la pompe, emporter des fétus ; on dirait qu'elles construisent d'autres nids.

« Mon petit Toussaint, mais c'est vrai qu'elles veulent déloger. »

Et, les suivant du doigt, le bonhomme les montrait à son petit-fils, empressées, actives, travaillant sans relâche du bec et de l'aile, faisant cent tours de la pompe à leur nouvelle bâtisse.

A quelque distance de la masure, de l'autre côté du courtil, se trouvait le chenil des porcs, surmonté d'un grenier ; la fenêtre de ce grenier était l'endroit par elles choisi.

« Mauvais signe, ajouta le bonhomme ; quand les larves et les fourmis l'abandonnent, c'est que l'arbre va tomber. »

A la rentrée des enfants, le soir, le bonhomme insista : « Ne faudrait-il pas s'enquérir d'un maçon dès demain ? » Mais demain on avait le regain à rentrer. La saison n'est pas sûre ; si les derniers jours sont beaux, on doit savoir en profiter. Et pour les foins on négligea le toit.

Les nouveaux nids étaient prêts, les hirondelles déménagées. Pour la première fois à cette époque, depuis bien des années, on allait dormir sans elles, et le bonhomme Mathias, qu'une crainte vague, presque superstitieuse, tenait au cœur, ne voulut pas pour cette nuit-là se coucher.

Il approcha de l'âtre le berceau de son petit fils et, tandis que ses enfants, dans le fond de la pièce, s'abandonnaient à leur sommeil, au lourd sommeil des tâcherons, il veilla, tendant l'oreille aux moindres bruits du mur.

Mais s'était-il endormi, rêvait-il ? Vers onze heures, il lui sembla que du côté de la petite fenêtre, dans le coin où sont extérieurement les nids, il apercevait comme les bosses et les crevasses d'une muraille qui s'affaisse ; on eût dit le travail insensible et successif d'une masse qui silencieusement descend.

Il se leva, trottina jusqu'à la place où l'attirait sa vision, tâtonna, sentit les brisures du plâtre et, continuant à se rendre compte, il rencontra sous ses doigts la planche où sont posés le pain, le fromage et le cidre ; il crut la sentir plus bas que sa main n'en avait l'habitude.

Alors, à cette dernière sensation, il prit peur, alluma la chandelle et brusquement, devant l'évidence du mur qui s'abaissait, se reporta, du plus vite de ses jambes vers son petit Toussaint, qu'il prit dans ses bras ; il réveilla Suzette, le père, la mère.

« Sauvons-nous, la maison croule. »

Les dormeurs n'eurent pas le temps de s'habiller ; ils étaient à peine hors de sa portée, que le mur s'effondrait, ruiné.

On fit une enquête. A l'extérieur, d'années en années, l'eau de la pompe avait fouillé les soubassements, creusé la mine, préparé l'affaissement, la chute. Les propriétaires négligents avaient laissé l'œuvre de destruction s'accomplir, et, seul, l'exemple des prévoyantes hirondelles avait pu les sauver.

FERNAND CALMETTES.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

I

(Suite)

Et quand il fut certain de ne pas se tromper, il ne put retenir un cri de stupeur.

C'était le père Viaume !

Mais dans quel état, grand Dieu !

Couvert de boue, de vase, de plâtras, de gravats, les mains écorchées et les vêtements en loques.

— Mais d'où venez-vous ? lui demanda-t-il.

— De la rivière. . . J'ai été dans bien des endroits. . . Mais enfin. . . n'importe. . . On ne sait pas. . . On ne sait pas. . .

Et entre ses vieilles dents, l'inspecteur marmottait encore :

— On a vu des choses plus drôles que ça !

Puis tout haut :

— Pouvez-vous me prêter un vêtement quelconque, car je m'en rends parfaitement compte, j'ai l'air d'un voleur et d'un assassin. . . Du linge, j'en ai. . . Je vais changer. . . Je suis trempé comme un canard. . . Ensuite, nous causerons. . . Oui, je me trompe fort, ou vous devez avoir une foule de choses à me dire. . . Mais. . . je

monte. . . Je suis glacé. . . Il ne faut pas que j'attrape froid. . . ça brouillerait joliment les cartes. . .

Le père Viaume, saisi par le bain qu'il venait de prendre, hors saison, s'était mis à claquer des dents.

Charles Minières lui donna un chaud veston dans lequel l'inspecteur disparut comme dans un sac.

Puis, une fois changé, et ce ne fut l'affaire que de quelques instants, le père Viaume reparut, et il sembla au docteur que, derrière le pince-nez, les yeux du policier brillaient singulièrement.

Très intrigué, M. Minières ! Que voulait dire le père Viaume avec ses interjections et ses mots saccadés ?

—Pouvons-nous nous installer, lui dit M. Viaume, dans une petite pièce où l'on ne devra ni nous voir ni nous entendre, où nous serons parfaitement isolés, et d'où aussi il nous sera aisé de nous transporter dans le parc et au bord de l'eau ? . . .

—Oui, certainement. Il se trouve sur l'aile droite de la terrasse un petit salon japonais répondant parfaitement à ce programme.

—Allons-y. . . et vivement.

Tous deux s'installèrent dans le salon autour d'un guéridon en bambou noir.

—Là, dit le docteur, je vous écoute.

—Pardon, répliqua le père Viaume, c'est moi qui vous écoute, car vous allez me dégoiser, et sur l'heure, toutes les idées folles et absurdes dont vous m'avez entretenu hier au soir.

—C'est très difficile.

—A qui ont-elles trait ? tout d'abord.

Et comme M. Minières se taisait !

—Si je lis dans votre pensée, me répondrez-vous franchement ?

—Ah ! certes.

—Eh bien ! Ces pensées. . . idiotes, vous les nommez ainsi, incohérentes, vous les définissez de même, ont trait à un seul et même individu qui n'est autre que le comte de Malthen.

—C'est vrai.

—Ah ! vous voyez bien ! s'écria triomphalement le policier.

—Comment l'avez-vous deviné ?

—Parce que... j'ai les mêmes idées folles, les mêmes pensées absurdes... Peut-être... Et que, sans le savoir, sans nous consulter, nous nous sommes rencontrés tous les deux.

—Oui, je l'avoue... Mon esprit ne peut parvenir à se détacher du comte, c'est une véritable obsession.

—Mais pourquoi essayez-vous de lutter?... Laissez-vous donc aller, au contraire.

—Mais enfin... on ne peut nullement accuser un homme...

—Qui vous parle de l'accuser!... Nous cherchons, voilà tout, et de tous les côtés, même de ceux où nous paraissions avoir le moins de chances.

—Je ne demande pas mieux... Je me laisserai conduire...

—Et bien vous faites. C'est ainsi que nous pourrions, peut-être, parvenir à un résultat.

—Qu'espérez-vous ?

—Oh! rien encore! Diable! vous allez trop vite!...

—C'est que ce serait si bon! si doux! de sortir de cet enfer... et de pouvoir se raccrocher à une espérance!!!

—Nous n'en sommes pas encore là! Mais vous me faites perdre un temps précieux. Avant tout, j'ai une chose à vous demander.

—Laquelle ?

—Voici : Combien de fois avez-vous vu le comte de Malthen ?

—Ici, à la Blancarde. Avant-hier dans la nuit précédente et hier.

—Bien. Quelle impression a-t-il fait sur vous ?

—J'en suis revenu, je le confesse... Mais, tout d'abord, c'est une impression désagréable.

—Pourquoi ?

—Sentiment indéfinissable. Ces grands yeux voilés, inflexibles, ce profil de Néron, de Caligula.

—C'est bien cela. Vous me le dépeignez tel que je me le figure. Continuez...

—Mais le sujet me semble épuisé... Maintenant... après, quand il a parlé... cette impression défavorable s'est accentuée pendant un certain temps... puis, il l'a dissipée lui-même quand il a abordé le sujet si captivant de ses voyages, de ses extraordinaires aventures, et cela avec tant d'esprit, de netteté et de modestie...

—Oui! oui!... Laissons cela... si vous le voulez bien... Revenons en arrière, à la première impression, l'impression mauvaise.

—Pourquoi ?

—Ah! ne m'interrogez pas, ou nous ne ferons rien qui vaille... Laissez-moi vous reprendre où je le désire. Voilà. Vous me dites que le comte a continué à vous inspirer une antipathie irraisonnée.

—Oh! pardon! vous allez plus loin que mes paroles. Cette impression! Elle avait parfaitement, au contraire, à cet instant, sa raison d'être.

—Quel en était le motif ?

—Une thèse insoutenable, maintenue et défendue par le comte.

—Dites vite.

—Il attaquait Pasteur, Brown-Séguard, les savants qui les avaient précédés de bien longtemps dans la carrière. Il les accusait de ne pas avoir le courage de leur opinion. De n'avoir travaillé que sur des chiens, des lapins et des singes... Et ma foi, le dédain que ce grand seigneur, tout savant qu'il est, professe pour la vie humaine, m'avait fort excité... Il affirmait que l'on devrait vivisecter les condamnés à mort... Enfin... de la folie...

—Ah! vous l'avez dit! fit d'un ton sec le père Viaume.

—Et après ?

—Le comte a brisé lui-même la conversation, se rendant bien compte qu'à tous les convives elle était essentiellement désagréable. Et alors, je vous le répète, il est devenu tout ce qu'il y a de plus gracieux. Il s'est montré aussi séduisant que possible et d'une modestie, d'une simplicité pleine de charmes.

—Très bien !

—Avez-vous d'autres questions à m'adresser, monsieur l'inspecteur ?

—Oh! Je vous en prie, ne me donnez pas mon titre. D'abord, ça obstrue la conversation. Et puis, quelqu'un serait là... Vous pourriez vous tromper et me le donner encore.

—Entendu.

—Maintenant, suivez-moi, fit M. Viaume.

Et, promptement, en proie à une activité fébrile, il entraîna Charles Minières dans le parc.

—Hum! fit-il, nous voici au centre de la place. Les roches sont là, et il désignait un amas de grosses pierres surplombant la rivière.

—Parfaitement.

—A quelle place vous trouviez-vous, lorsque l'accident, le malheur est arrivé ?

—Dans le salon. Le grand salon donnant sur la terrasse que nous venons de quitter.

—Était-il fermé ?

—Non, les fenêtres et les portes en étaient toutes grandes ouvertes.

—Vous allez avoir l'obligeance de les rouvrir et de vous placer au milieu du salon. Moi, je vous quitte pour un instant.

Le docteur sans discuter, s'empressa de ponctuellement obéir aux injonctions du policier. Il se tenait debout au milieu du salon, lorsqu'il entendit un cri, une plainte prolongée.

Courant, s'élançant sur la terrasse, il fut arrêté au bout de quelques foulées par le père Viaume lui-même qui revenait sur lui.

—N'allez pas plus loin. C'est moi qui ai poussé le cri que vous avez entendu.

—Ah! on a la tête tellement bouleversée...

—Calmez-vous... Ce cri, je l'ai poussé sur les roches mêmes, la tête tournée vers l'autre rive de la Meurthe... Il est parvenu jusqu'à vous, cependant!...

—Très nettement. Mais que voulez-vous en conclure ?

—Pas encore. Vous êtes trop pressé... Venez avec moi.

Ils s'avancèrent jusqu'aux roches glissantes.

—Là. Montez avec moi... Tenez-vous bien... Il a plu, ces pierres sont plus glissantes encore. Là... Allongez-vous à plat ventre. Que voyez-vous ?

—De l'eau boueuse et de la vase.

—Parfait... Eh bien! une femme tombant d'ici, glissant, n'aurait pas manqué de pousser un cri... ce cri aurait certainement été entendu des personnes se trouvant dans le salon!

Pensez, en outre, que nous sommes dans le jour et que la nuit la voix porte bien davantage. Il y a plus... M. de Prévannes se tenait en éveil, aux aguets, dans l'attente. Et un cri, un cri déchirant, car celui que j'ai poussé n'était en quelque sorte qu'une plainte violente, il ne pouvait faire autrement que d'en être frappé.

—Mais alors ?

—Oh! ce n'est pas tout. Remettez-vous à plat ventre. Bien... je vous tiens. Je ne vous laisserai pas plonger... Rendez-vous compte d'une chose. Un corps d'homme ou de femme, tombant de là ou vous êtes, dégringole d'abord dans deux pieds d'eau.

—Oui, mais il glisse immédiatement au fond de la rivière.

—Très juste. Mais aussi, il laisse une empreinte, talons, mains crispées sur cette vase molle. Or, tout à l'heure, il ne se trouvait aucune trace. Celles que vous voyez là, c'est moi qui les ai faites, en tombant... J'ai glissé, comme vous le dites fort bien et j'ai trouvé de l'eau assez pour me noyer si je n'avais su nager, mais plus loin là à cette place, j'aurais eu le temps de crier encore.

—Donec ?

—Donec, ce n'est pas là qu'est tombée Mlle Chaligny, si elle a été entraînée dans la rivière...

—Alors, vous ne croyez pas à un accident.

—Non... je ne crois plus à un accident.

—A quoi croyez-vous donc ?

—A un crime... Mais j'ai encore d'autres motifs.

Charles Minières attendit.

Le policier se taisait.

Au bout de quelques secondes, il l'entraînait à nouveau dans le petit salon japonais. Là, il reprit sa place au bord de la table de laque, en face du docteur, et sortant une feuille de papier en forme de cornet il l'entrouvrit, la déploya, et montrant son contenu à son collaborateur :

—Qu'est-ce que c'est que ceci ? lui demanda-t-il.

—Ce sont des feuilles de roses... flétries... Il y en a trois...

—Et cette flétrissure ne vous dit rien ?...

Un silence.

—Vous trouvez, en examinant bien, que c'est là une flétrissure ordinaire ?

—Non. Si vous voulez.

—Je ne veux rien, sac à papier!... Je vous prie seulement d'examiner ces pétales très attentivement... Et de me dire ensuite ce que vous en pensez ?

—Ils sont flétris, reprit M. Minières, renouvelant son examen, on dirait qu'ils ont été en partie dévorés.

—Oui, c'est bien cela...

—Par un animal... un insecte...

Très vite, la tête du père Viaume s'agita.

—Non, pas par un insecte. Ils ont été rongés par une drogue, un acide... qui, en même temps, leur enlevait leur couleur et leur parfum. Sentez les. Vous ne retrouvez plus nulle odeur de rose, n'est-ce pas ?

—Non... Mais qu'en concluez-vous ?...

—Je ne conclus pas. Ne me faites pas parler, je vous en prie... Je dis seulement qu'à la place occupée en dernier lieu dans le petit oratoire, car ces trois pétales de roses ont été ramassés par moi auprès du prie-Dieu de Mlle Fabienne, un prie-Dieu placé en face de l'autel, se trouvaient ces feuilles, et que sur les fleurs qui leur appartenaient on a versé peut-être un acide, une matière rongeant le bord des feuilles.

M. Minières, tout en continuant à examiner les pétales, laissait voir qu'il trouvait bien léger cet indice, auquel le vieux policier semblait attacher autant d'importance.

—Oui ! fit M. Viaume, je me rends parfaitement compte que ça ne vous dit rien... pour l'instant... Alors, nous allons vous mettre sous les yeux autre chose.

Et sortant de sa poche un paquet beaucoup plus volumineux que le précédent, il entr'ouvrit le papier et montra deux gravats, autrement dit deux morceaux de chaux mélangés à du plâtre.

—Ceci a été découvert au pied du mur du parc. L'un était d'un côté, l'autre de l'autre... Vous pouvez juger par vous-même, ils sont tout frais, s'ils sont tombés de la crête du mur, c'est une main humaine qui les a arrachés... avec ceci,

Et le père Viaume sortait encore un autre objet de sa poche de veston.

—Ceci, c'est un tesson de bouteille... Il m'a donné assez de mal à le découvrir, le gueux ! par cette raison que, lancé au loin, il est allé se loger sous des feuilles.

Le docteur passait en revue les gravats et le morceau de verre.

—Quelqu'un est donc passé par-dessus le mur — reprenait encore le policier, dont la voix devenait, au fur et à mesure qu'il avançait dans son expertise, incisive et cassante, quelqu'un ayant la poigne très solide. Car, j'ai exécuté le même tour de force, j'ai passé par-dessus le mur, moi aussi. Et les tessons qui garnissent le faite tiennent très bien... Parfaitement construit, ce mur, excellent travail... Mon pantalon et ma jaquette en savent quelque chose... Ils sont en loques... Vous l'avez vu...

—Oui ! oui ! cher M. Viaume, j'ai vu dans quel état vous vous êtes mis et je vous suis bien reconnaissant de toutes les peines que vous vous donnez. Nous ne l'oublierons pas.

A ce mot qui semblait indiquer et promettre une récompense, ou tout au moins une élévation de salaire, le policier répondit par un nerveux mouvement d'épaules.

—Si vous croyez que nous pensons à cela quand nous travaillons, vous vous trompez joliment... Vous me voyez m'agiter, me démener, me débattre. C'est parce qu'il n'y a, en réalité, rien de plus passionnant que la *chasse à l'homme*.

—Et, interrogea Charles Minières avec un tremblement dont il ne fut pas maître, vous croyez avoir trouvé une piste !...

—Ma foi... oui... je le crois... et fermement, encore...

—Oh ! mon Dieu ! quel bonheur ! il faut...

Le père Viaume empoigna le docteur par le bras, celui-ci s'était déjà levé, et l'obligea à se rasseoir, et M. Minières fut tout surpris de l'étrange vigueur musculaire du policier.

—Un instant, lui dit celui-ci, n'allons pas plus vite que les violons... Je ne vous ai pas encore tout dit, d'abord ; ensuite je tiens à vous faire toucher du doigt certaines probabilités. Non, le mot est trop fort... mettons, si vous le voulez bien... certaines possibilités... oui.

—Parlez ! parlez ! si vous saviez...

—Je sais tout ça... Laissez-moi reprendre où je l'ai laissé le récit de mon enquête... Voici donc deux gravats s'adaptant tout juste à ce tesson de bouteille qui, indiscutablement, a été arraché du mur ! Or, à la place même où j'ai trouvé le premier de ces débris, on voit, très nettement, sur les feuilles, un large talon d'homme enfoncé... Et de l'autre côté également... ce qui me fait croire que le propriétaire du dit talon pouvait être chargé et porter... peut-être... comme qui dirait... le corps d'une femme... d'une jeune fille...

—Si c'était exact ?

—Bien, oui, nous ne sommes pas sûrs... Mais enfin, si peu qu'il y en ait... Faut pas se plaindre... Faut pas se plaindre.

—Et...

—Je n'ai pas fini... Ce qui me fait plaisir... C'est que en épluchant soigneusement le tour du parc, en dehors, je ne trouve pas la trace de mon susdit talon.

—Ce qui veut dire ? Selon vous ?

—Ce qui veut dire que l'homme en question est lesté, léger, solide, qu'il est agile, qu'il a passé aisément par dessus le mur sans être chargé et qu'une fois un fardeau dans les bras, sur l'épaule, il pèse plus lourd et il imprime, il marque.

—Quelle perspicacité, s'écria à mi-voix le docteur, frappant ses mains l'une contre l'autre.

—Peuh ! Affaire d'habitude... le métier vous donne ça.

—Alors ?

—Il n'y a qu'une chose qui me fait hésiter un peu... ça pourrait être un braconnier.

—Le parc n'est pas vaste... Il ne renferme aucun gibier.

—Oui.

—Mais, fit le docteur, si c'est l'homme que nous soupçonnons... Il a séjourné sur la place du village. Le piétinement des chevaux a amolli la terre sur un certain espace. Les fers des chevaux ont marqué... Mais, le talon de ses bottes a dû également le faire.

Le père Viaume opina légèrement de la tête, tout comme un professeur à une judicieuse observation d'un intelligent élève.

—Pas mal, dit-il ; bien raisonné. Vous vous ferez... Vous vous ferez... Changeant alors de ton : Vous pensez bien que j'ai eu le soin de relever ces empreintes... Et... elles ne concordent pas le moins du monde.

—Hélas ! s'écria Charles Minières, tout désappointé.

—Mais ça ne me déconcerte pas le moins du monde non plus.

—Ça ne vous...

—Oui... pardon... Je veux dire. Non.

—Parce que...

—Parce que nous ne savons pas si l'homme qui a passé par-dessus le mur et le montreur d'ours sont un seul et même individu... Le montreur d'ours ne s'est peut-être trouvé là que pour donner une fausse piste. Et puis, comme nous avons affaire à forte partie et que l'on a dû lui seriner sa leçon... à celui qui a fait le coup... C'est élémentaire... Il a pu... *Il a dû changer de chaussures*.

—Ah ! je n'y avais pas songé.

—On ne peut pas penser à tout... Et il a dû d'autant mieux agir ainsi, qu'il savait laisser derrière lui une trace qu'il ne pouvait effacer.

—C'est très probable, et votre rapport est concluant au possible... Oh ! M. Viaume, M. Viaume, je n'en espérais pas tant... Si c'était possible... Cependant...

—On ne sait jamais, on ne sait jamais.

—Maintenant... Que faut-il faire ?

—Prévenir doucement et secrètement M. de Prévannes... Si vous voulez suivre mon conseil... il serait complètement inutile d'ouvrir la bouche de tout ceci à M. et Mme Chaligny... Je crois... J'ai une prévision... Mais... Je n'affirme rien... Je puis parfaitement me tromper... Et, donner à ce père, à cette mère, une espérance pour la leur arracher encore... Ce serait par trop atroce... N'est-ce pas votre avis ?

—Oui, vous avez parfaitement raison... Je connais Maurice, il est homme à garder le secret... Il se taira...

—Alors, allez le chercher.

—J'y vais.

Pauvre Maurice ! Il était effrayant à voir.

Depuis l'instant où le malheur l'avait si atrocement frappé, il se débattait entre deux spectres, celui de la folie et celui du suicide. Le second le hantait plus encore que le premier.

Et pendant tout ce temps de tortures, ces longues heures, durant lesquelles il continuait à gravir ce calvaire, dont jamais, au grand jamais il ne parviendrait à atteindre le Golgotha, il lui semblait entendre une sourde voix bruire à son oreille :

—Maurice ! disait-elle, Maurice ! répétait la tentatrice, écoute-moi... Tu ne veux donc pas aller la rejoindre !! La laisseras-tu dormir seule sur le lit d'herbes où elle repose ?... Maurice ! Tu ne souffres donc pas assez !... Tu n'as pas assez gémi !... Tu veux pleurer encore, Maurice !... La mort ne te fait pas peur, cependant... Un moment de courage... un instant de souffrance... et toute ta douleur s'éteindra !... Non loin d'elle, tu dormiras si bien !... Songe donc !... Ne plus souffrir !...

Et une autre voix sévère et dure, celle du devoir, écartant le spectre maudit, lui répondait :

—Non ! Maurice, ne l'écoute pas ! Tu n'as pas le droit de désertier la Bataille de la Vie... Tu es cruellement frappé... Mais, haut la tête ! haut le cœur !... Non ! Maurice !... Ton pays peut avoir besoin de toi. Ton drapeau t'appelle au péril !... Ta patrie réclamer ton sang !... Non ! Maurice !...

Et il ne cédait pas à l'effarante envie... Il résistait au désir insensé qui le prenait à la gorge de courir jusqu'à ces roches maudites, et là, d'un bond, se précipiter dans la Meurthe...

—Tu veux me parler ? dit-il avec effort.

Et il quitta le salon où il se trouvait aux côtés de M. et Mme Chaligny.

Le capitaine suivit son ami d'enfance, la tête basse, puis s'arrêtant :

—Qu'y a-t-il encore ? Ne peut-on pas me laisser en repos ?

—C'est moi qui désire te parler.

—Oh ! pardon, pardon, mon cher Charles !... Que veux-tu ! L'excès de la douleur rend injuste. Toi si bon, si dévoué ! Toi qui as tout abandonné pour rester auprès de moi... de loin je te sens aller, venir... veiller en quelque sorte sur ton malheureux ami ! Oh ! oui ! Bien malheureux...

Et le capitaine se jetant au cou de Charles Minières, laissa aller sa tête sur cette épaule fraternelle et se mit à sangloter comme un enfant.

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{me} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

XXI — PAUVRE MAMAN NAÏDE

(Suite)

Elle venait d'apercevoir au milieu des lambas multicolores éparpillés dans la brousse, en une ligne de tirailleurs se tenant bien les coudes, nullement "en l'air" pour nous servir d'une expression du métier, un vêtement cachouté et un casque blanc qui ne pouvaient appartenir qu'à un Européen; or, les officiers anglais ou d'autres nationalités au service de la reine Ranavalo portaient de splendides uniformes tout chamarrés d'or et surchargés de broderies. Et puis... et puis... enfin, elle le reconnaissait, ou, du moins, il lui semblait le reconnaître et, pour elle, c'était tout comme.

Son sang ne fit qu'un tour; elle avait pressenti juste plusieurs mois auparavant, et ce que lui avait dit de Bérioux, l'avant-veille, était exact: ce misérable Fabian, qui avait quitté la concession sous prétexte de monter à Tananarive défendre ses intérêts et la colonne expéditionnaire, sous couleur de retourner à Vombohitra surveiller l'exploitation, était bel et bien un espion.

Et c'était lui qui, en ce moment, avait l'audace de tenir tête à nos troupiers aux côtés desquels, durant de longues semaines, il avait cheminé en faux frère, dans la brousse!

Maintenant la brave Mme Fleuret, en proie à la plus légitime des indignations, défilait un chapelet de jurons les plus énergiques, ramassés par elle un peu partout, au hasard de ses campagnes, ce qui ne l'empêchait pas de courir de toute la force de ses jambes vers les troupiers les plus proches, dans le but de leur faire part de sa découverte et de les exciter à s'emparer, coûte que coûte, du gaillard.

— En avant! hurla-t-elle, en avant!

Ahuris, quelques-uns tournaient la tête, se demandant s'ils n'avaient pas la berlue en croyant reconnaître une femme dans ce personnage gesticulant et clamant, puis ils refaisaient face en avant, envoyant leur coup de fusil, sans plus s'occuper d'elle.

— En avant! répétait-elle... c'est un gremlin... empoignez-le!...

Mais le crépitement de la fusillade couvrait sa voix...

Tout à coup, une sonnerie retentit: "Cessez le feu", dit le clairon.

Et Aménaïde précipite sa course, furieuse de voir que sa proie va lui échapper; on sonne "cessez le feu"; on va sonner le "halte-là" et peut-être bien la retraite!

Non, le clairon retentit une fois encore: "Baïonnette au canon", dit-il.

Et, comme un écho, Aménaïde hurle à tue-tête:

— Bravo! la charge! la charge!

Les sous-officiers, les caporaux, l'officier qui commande la section franchissent la ligne, se mettent devant leurs hommes, et le sabre de l'officier levé à bout de bras est un signal; deux clairons, l'un d'infanterie de marine, l'autre des tirailleurs sakalaves, sonnent la charge et tout le monde se met à courir, tandis que là-bas, à cinquante mètres à peine, l'ennemi tire, tire sans discontinuer.

Mais, brusquement, Aménaïde pousse une exclamation et, comme une folle, allonge les jambes, pour tenter de rejoindre la ligne des tirailleurs: est-ce qu'il ne vient pas de lui sembler tout à coup reconnaître dans l'officier qui court en tête, sans s'occuper de savoir s'il est suivi, Pierre Ladret!...

Sur le premier moment, elle en a été un peu estomaquée! c'est ça qui serait une chance! même, ça lui paraît un peu invraisemblable!...

Et cependant, puisque le général lui a dit que Pierre était à Tsarasaotra...

Alors, ce serait lui, son Pierrot... Eh! nom d'une trompette! faut qu'elle en ait le cœur net... faut qu'elle l'embrasse!

Elle court... elle court... puis s'arrête soudain, chancelante; est-ce qu'elle ne vient pas de voir tout à coup le casque de l'officier voler en éclats! Durant une seconde, un nuage de fumée enveloppe le jeune homme et cette seconde paraît à la cantinière longue comme un siècle.

Le nuage cependant se dissipe; maintenant, nu-tête, l'officier continue à courir en avant de ses hommes, les excitant de la voix et du geste; avec une insouciance d'une extraordinaire crânerie, il a laissé son revolver dans sa gaine et il se contente de brandir son sabre.

Ah! mais à présent, elle le reconnaît: c'est bien sa tête blonde,

avec ses cheveux si brillants qu'on dirait de la peluche!... De loin il lui semble un peu maigri... mais les joues creuses, les yeux caves, le teint hâlé ne peuvent changer un enfant au point que sa mère ne puisse le reconnaître.

Et, en ce moment périlleux, où la mort plane sur les soldats, Aménaïde sent subitement grandir, se transformer l'affection que, depuis de si longues années, elle a pour Pierre Ladret: ce n'est plus l'enfant de troupe du 13^e! c'est son enfant, à elle.

En même temps qu'elle craint pour lui, elle l'admire: quelle crânerie! quelle hardiesse! quelle imprudence aussi!

A vingt pas de ses hommes, le sabre haut, il court! et si, d'aventure, quelques Hovas, couchés dans la brousse, surgissaient, il serait enlevé avant qu'on pût le secourir.

Mais cela ne fait rien! Son cœur bat de fierté à le voir ainsi, luttant pour la gloire de ce drapeau, à l'ombre duquel il a été élevé et, tout naturellement, elle songe à Sulpice: comme il serait heureux, son homme, et radieux, s'il était à sa place, à elle, s'il pouvait voir comment son élève profite de ses leçons!

Tout à coup, voilà qu'elle l'aperçoit se retournant vers ses hommes, en brandissant son sabre dans un grand geste d'énergie et aussi d'indignation, comme pour les exciter à courir plus vite, plus vite encore.

Puis, sans s'occuper de savoir si son ordre est exécuté, il se rue en avant, fonçant comme un furieux sur le groupe hova qui résiste encore: sans doute a-t-il distingué l'Européen qui les commande et l'a-t-il reconnu!

Oui, cela doit être!... mais alors, il est perdu, car Fabian ne peut fuir en laissant vivant derrière lui cet accablant témoin de sa trahison, de son infamie! Et les tirailleurs, qui galopent cependant, sont loin encore de leur chef.

— En avant! en avant donc! hurle la cantinière dont le sang ne fait qu'un tour en voyant le danger qui menace son enfant et qui, recouvrant comme par miracle son énergie d'antan, se précipite à la suite des soldats.

Déjà elle atteint leur ligne, déjà, sans se préoccuper de la stupefaction dans laquelle les plonge sa présence, elle les morigène, elle les excite, elle les enlève, pour les jeter sur les talons de l'officier!

Mais, pour la seconde fois, celui-ci s'arrête, étend les bras en croix, puis, dans un geste de souffrance, porte la main à sa poitrine et, priouettant sur lui-même, s'écroule dans l'herbe.

Ce n'est pas un cri que pousse Aménaïde, — c'est un hurlement de bête fauve!... Elle s'élançe, la carabine au poing, avançant les tirailleurs.

Son Pierre... son enfant... frappé là, sous ses yeux!...

Il faut qu'elle le rejoigne, qu'elle le voie, qu'elle le prenne!...

— S'il n'est que blessé... elle le soignera, le sauvera!...

S'il est mort... elle le vengera!...

Mais elle a compté sans l'ennemi qui l'a devancée et qui, apparaissant tout à coup dans la brousse, à l'endroit où est tombé l'officier, le ramasse, s'enfuit avec lui et disparaît...

Cet incident a mis fin à la résistance désespérée de Fabian, dont les hommes se dispersent dans toutes les directions, laissant ainsi le champ libre aux troupes françaises. et lorsque Aménaïde arrive là où Pierre a été frappé, elle ne trouve plus qu'un sabre dont la lame, brisée en deux par une balle, gît dans une mare sanglante...

Alors, c'est fini! Son énergie est en fuite, son courage s'est évanoui, sa fureur même se dissipe; elle tombe à genoux et, le visage dans les mains, elle pleure.

Emportés par leur élan, les tirailleurs passent sans s'arrêter, courant vers le pillage des camps hovas où déjà les autres troupes les ont précédés, enlevés, d'ailleurs, par les notes des clairons qui ne cessent de sonner la charge...

Maintenant, elle est seule, un grand silence l'environne: là-bas, mais très atténués par l'éloignement, ce sont des cris, des chants que couvrent parfois des fusillades ou le ronflement sourd des pièces qui accélèrent la déroute de l'ennemi...

Peu à peu, et le premier moment passé, le désespoir de la vieille, sans s'atténuer, se fait cependant plus raisonnable, et elle réfléchit; oui, elle réfléchit — et fort judicieusement, ma foi — que si Fabian n'a pas laissé dans la brousse le corps de l'officier, c'est que celui-ci est blessé seulement et peut servir au besoin d'otage; autrement, quel intérêt aurait-il à embarrasser sa fuite d'un cadavre?

Elle ignore, la pauvre femme, que le cadavre venant d'un Français — surtout celui d'un officier — peut être très utile, quand ce ne serait que pour le mutiler et en promener les tronçons sanglants à travers les villages, pour ranimer, par la vue de ces épouvantables trophées, l'énergie défaillante des habitants.

Quant à la tête, envoyée à Tananarive, elle est susceptible de concilier à l'expéditeur les bonnes grâces du premier ministre.

Heureusement, Aménaïde, ayant, depuis cinq mois, vécu dans la solitude de Vombohitra, ignorait ces coutumes cruelles de nos

ennemis et pouvait se rassurer un peu à la logique de son raisonnement.

—Oui, oui, c'était bien cela, songeait-elle; en s'emparant de Pierre Ladret, Fabian songeait à la défense de ses intérêts et de sa peau: les uns et les autres — étant donnée la tournure que prenaient les événements — étaient fort en danger, et la vie de son prisonnier pouvait, à la rigueur, être considérée par le misérable comme un excellent palladium pour les protéger.

Le raisonnement ragaillardit Mme Fleuret, l'énergie de sa nature ne permettait pas qu'elle se laissât abattre longtemps, surtout lorsqu'elle estimait qu'elle avait un rôle à jouer: or, en l'espèce, ce rôle était tout indiqué.

Du moment qu'elle croyait avoir deviné le plan de Fabian, son rôle était fort simple: il consistait à déjouer ce plan, à arracher au traître son otage, et, en même temps, à s'emparer de lui, pour permettre à l'autorité militaire de faire justice.

Seulement, elle comprenait fort bien qu'elle ne pouvait compter que sur elle seule; le commandant en chef avait, en vérité, bien d'autres chats à fouetter pour écouter son histoire et surtout pour lui prêter un appui quelconque: les fièvres et la maladie faisaient trop rapidement fondre son effectif pour qu'elle pût songer à lui demander une troupe d'hommes, si peu nombreux fussent-ils.

Et puis, sans avoir arrêté dans sa tête la manière dont elle devait s'y prendre pour parvenir à ses fins, elle sentait instinctivement qu'il lui fallait plutôt agir par ruse que par force.

Elle s'était relevée, avait rejeté en bandoulière la carabine qu'elle tenait à la main et, s'emparant du sabre de Pierre, brisé en deux, chère relique qu'elle avait baisée en pleurant, elle s'acheminait tout doucement vers Tsarasotra, où elle avait laissé Kléber avec les bagages et les troupes de réserve.

Tout en marchant, elle mettait un peu d'ordre dans ses idées et elle commençait à voir clair devant elle: ce qu'il fallait, elle le sentait nettement, c'était tenter de rejoindre Vombohitra, avant l'arrivée de Fabian et de son prisonnier, car il lui apparaissait comme une chose fatale que le traître se réfugierait à la concession.

C'était pour lui le cas ou jamais de tirer parti des fortifications, des munitions et des défenseurs, accumulés par lui en cet endroit.

Le précédent, il ignorait qu'elle avait momentanément quitté la concession et elle pourrait feindre de croire à ce qu'il lui dirait, accepter pour vraie la version qu'il lui donnerait de son absence, de son retour et même de la présence du blessé, si, toutefois, il le lui laissait voir, car il était plus que probable qu'il s'arrangerait de façon à le lui cacher...

Elle précipitait donc son allure, pressée de sauter en selle, pour mettre sans tarder son projet à exécution, lorsque, soudain, comme elle croisait un groupe de tirailleurs venant sans doute de Tsarasotra et rejoignant les troupes qui venaient de s'emparer des hauteurs du Bérizta, un homme s'élança des rangs, criant:

—Ak'arbi!... Maman Sulpice!...

Elle s'arrêta, stupéfaite, regardant accourir à elle cette espèce de diable noir, dont l'uniforme dépenaillé, sali, boueux, terni, n'évoquait que très vaguement le souvenir de l'uniforme des tirailleurs algériens.

Seulement, elle aperçut tout à coup, sur les manches de la veste, des galons rouges déteints par les pluies, et, au col, certaine broderie spéciale à "la clique"; en outre, à la main, il tenait un clairon.

Ce fut pour elle comme un trait de lumière.

—Marengo!...

Elle avait à peine prononcé ce nom que le grand diable noir l'accostait et, l'enserrant de ses bras, la soulevait de terre et l'embrassait, sans façon, répétant tout joyeux:

—Maman Sulpice!... Maman Sulpice!...

A grand-peine, la cantinière se débarrassa de l'étreinte du Kabyle et, le tenant par les mains, le regardant, ahurie, n'en pouvant pas croire ses yeux:

—Marengo!... Mon vieux Marengo!... répétait-elle, c'est toi, c'est toi!

Et, malgré qu'elle fit de grands efforts pour se retenir, des larmes lui venaient dans le coin des yeux, en regardant ce camarade de son mari.

Mais où elle demeura toute saisie, se demandant si le Kabyle avait bien son bon sens, ce fut lorsqu'elle l'entendit lui dire:

—C'est ça, maman sergent être content, quand li savoir que sa mouker ici...

—Qu'est-ce que tu chantes?... Qu'est-ce que tu chantes?... fit-elle d'une voix rauque, que l'émotion étranglait dans sa gorge...

—Moi dire maman sergent être bien content quand li te voir, t'embrasser!... li être si triste... si inquiet!... li pleurer...

Aménaïde pensa tomber à la renverse. Comment! Sulpice, qu'elle croyait à Constantine, était dans l'île! Sulpice faisait partie du corps expéditionnaire!... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!

Et c'est à peine si elle avait la patience d'attendre que le Kabyle lui racontât ce qu'il savait: comment le hasard l'avait fait déta-

cher aux tirailleurs sakalaves, en même temps que Pierre Ladret, comment celui-ci avait rencontré à Meaventana Sulpice Fleuret, sergent à la Légion.

—Et... où ça est-il? interrogea la cantinière, toute vibrante.

—Li doit être en arrière, à Suberbieville...

En ce moment, le général, escorté de son état-major, passa, allant vers le mont Bérizta; il reconnut Aménaïde lui et fit de la main un petit geste amical. Alors, encouragée, la cantinière s'approcha et, la main au casque, dans le salut militaire:

—Mon général dit-elle, ça serait-il un effet de votre bonté de me permettre de vous dire un mot.

—Allez, messieurs, fit le général, je vous rejoins dans un instant.

Penché sur sa selle, il écouta attentivement, mais en donnant, à plusieurs reprises, des preuves d'un vif étonnement, ce que lui racontait Aménaïde; quand celle-ci eut fini, il tira de ses fontes un block-notes et griffonna rapidement quelques mots sur deux feuilles de papier qu'il lui tendit.

—Voici, ma brave amie, fit-il, et bonne chance!...

Il s'éloigna au trot, lui ayant serré la main, tandis que la cantinière disait à Marengo, en lui donnant l'un des papiers.

—Porte vite ça à ton sergent et reviens me trouver au trot; je t'emmène...

XXII — L'HOPITAL DE SUBERBIEVILLE

—Connaissez-vous un nommé Sulpice Fleuret... oui... Fleuret... sergent à la Légion?...

—Y a pas de Légion... ici...

La cantinière se retourna vers Marengo, l'œil stupéfait, la mine soudainement colère.

—Qu'est-ce que tu m'as donc chanté, toi? grogna-t-elle.

Le Kabyle, un peu inquiet, affirma:

—Moi t'affirmer avoir vu maman sergent... il y a quinze jours ici... même avoir pris petit verre ensemble...

Le soldat auquel s'était adressée Aménaïde, le premier qu'elle avait rencontré en arrivant à Suberbieville, regarda le Kabyle d'un air gouailleur et s'exclama:

—Toi!... t'as vu un de la Légion... ici!... Eh bien! t'en as une santé, mon vieux colon... y a que des tirailleurs et de l'artillerie... je parle pas de l'administration dont je suis... et de la cavalerie.

—Ak'arbi!... Que Mohammed Abd el Kader m'arrache la langue si je mens... j'ai vu maman sergent... ici même... Il conduisait l'escorte d'un convoi...

—Eh! fallait donc le dire! s'exclama le troupière; comme ça, je comprends... Autrement, faudrait pas me prendre pour un godillot... Y a pas tellement des troupes à Suberbieville que je sache pas s'il y a de la Légion ou non...

Aménaïde était comme anéantie: Marengo avait dit vrai; Sulpice était venu à Suberbieville, mais il en était reparti... et maintenant, où était-il?... A l'arrière, sans doute... mais où ça?

Et elle entrevoyait, avec angoisse, cette recherche pénible et longue et peut-être sans résultat, à travers les petits postes échelonnés depuis la côte...

Elle était là, au milieu de la route, indécise, perplexe, perdant courage, regardée avec étonnement par les troupières qui allaient et venaient, les uns partant en corvée, les autres allaient relever les avant-postes, tous la prenant pour une femme de mercanti, lorsque vint à passer un officier d'administration, gros bonnet à en juger par les galons qui brillaient sur les manches de sa vareuse et qui, à côté de la croix pendue à un ruban rouge sur sa poitrine, portait toute une brochette de médailles.

Brusquement, Aménaïde se dressa en travers de son chemin, la main à son casque, saluant militairement.

—Monsieur l'intendant, dit-elle.

L'autre s'arrêta, la regardant curieusement d'abord, avec intérêt ensuite, à la vue de la médaille militaire épinglée sur le corsage de la vieille; il demanda:

—Qu'y a-t-il pour votre service, ma brave femme?

—Monsieur l'intendant, répondit-elle, je me nomme Aménaïde Fleuret, ex-cantinière au 13e zouaves, j'ai fait le Tonkin, la Tunisie, le Sud-Oranais

L'intendant lui tendit la main.

—Aménaïde Fleuret, dit-il avec un sourire, connais.

—Monsieur l'intendant, voilà ce qui se passe; j'ai mon homme qu'est sergent à la Légion... et je voudrais bien savoir où il se trouve...

—Quel bataillon?... quelle compagnie?

—Ah! voilà... je sais seulement qu'il a accompagné il y a quinze jours un convoi qui venait de l'arrière...

—Il y a quinze jours?... C'est une indication, ça; lui et ses hommes ont dû être mis en subsistance... et, dans ce cas, nous devons avoir un bon; suivez-moi...

Escorté d'Aménaïde qui se reprenait à espérer et à laquelle Marengo emboîtait le pas, l'intendant se dirigea vers le pavillon où se

trouvaient installés ses services et, ayant fait attendre la cantinière et son compagnon sous la véranda, entra dans les bureaux.

Une demi-heure s'écoula, au bout de laquelle un caporal vint la trouver et lui tendit un papier.

—Sulpice Fleuret, sergent, 3e bataillon, 2e compagnie... hôpital no 3.

Aménaïde pensa s'affaler et, toute pâle :

—A l'hôpital... lui !... Ah !... le pauvre vieux... et qu'est-ce qu'il a ?... Est-ce grave ?... Une blessure... la fièvre ?...

Le caporal haussa les épaules en signe d'ignorance.

—C'est l'intendance, ici... c'est pas l'hôpital...

—Et... où c'est y ça, l'hôpital no 3 ?

Le soldat étendit le bras droit devant lui, montrant sur une légère hauteur, à quelque distance du pavillon, environ à cinq cents mètres de la concession proprement dite, une agglomération de cases indigènes, dont l'une portait, plantée sur sa toiture, une longue perche au sommet de laquelle flottait le drapeau d'ambulance, blanc écartelé de rouge.

Comme un trait, la cantinière était déjà loin, entraînant à sa suite Marengo, la mine tout déconfite de savoir son ami à l'hôpital ; lui qui suivait la compagnie depuis plusieurs mois, il savait ce que cela voulait dire et il n'était pas sans appréhension ; combien en avait-il vus terrassés par les fièvres, entrer là-dedans qui n'en étaient sortis que les pieds en avant ou bien qui, évacués vers les sanatoria de la côte, étaient morts en route !

Mais il la voyait si agitée, si empressée, qu'il n'osait augmenter sa peine en lui faisant part de ses craintes et, muettement, son clairon brinqueballant sur ses reins, en compagnie de son quart, de son bidon, avec un bruit de quincaillerie, il la suivait...

Tout droit, elle marcha vers la case sur laquelle était planté le drapeau et elle fut arrêtée par une foule de troupiers qui attendaient leur tour de passer devant le docteur ; celui-ci, assis sur un pliant, à l'ombre de la véranda, les examinait minutieusement les uns après les autres, les réconfortant d'une bonne parole, les encourageant d'une plaisanterie paternelle, sachant trouver le mot qui console, qui retape...

Ah ! ce qu'elle en vit défilér de ces malheureux à la mine hâve, terreuse, aux yeux creux et brillants, au corps grelottant sous le soleil brûlant, que le docteur renvoyait dans leur compagnie, ne pouvant les admettre faute de place ;... et cependant, il y avait six cents lits à l'hôpital, mais tous étaient occupés...

Et puis, s'il lui avait fallu admettre tous ceux auxquels ses soins étaient indispensables, il n'y aurait plus eu de garnison à Suberbieville ; sans compter que c'était déjà un tour de force que de tenir un hôpital de six cents lits avec six infirmiers ; oui ! six seulement, le reste de son personnel ayant succombé rapidement à la fatigue et à la fièvre...

La visite quotidienne finie, le docteur se leva : une dizaine de voitures Lefèvre, attelées de mulets, venaient d'arriver, escortées par une section de tirailleurs algériens et une douzaine de chasseurs d'Afrique ; des bottes de paille formaient dans le fond de la voiture une litière épaisse et, au-dessus, pour arrêter les rayons ardents du soleil, une toile de tente était tendue sur des piquets.

—Allons... fit le docteur d'un ton bourru, destiné à masquer son apitoiement, les évacués sont-ils prêts ?

Déjà, sortant des cases du village indigène transformées par ses soins en chambres d'hôpital, des hommes apparaissaient, plutôt des fantômes ; pâles, maigres, chétifs, chancelants ; les uns, les plus valides, s'appuyant sur des bâtons ou s'étayant les uns aux autres ; d'autres, portés par les tirailleurs de l'escorte qui les déposaient sur la paille des voitures, où ils demeureraient inertes, leurs yeux ternes, grands ouverts, comme si déjà se dressait devant eux la silhouette de la mort qui les guettait durant l'étape...

—Vous avez des sacs ? demanda le major à l'infirmier qui devait escorter le convoi.

Sinistre question qui eût fait frissonner les malades, s'ils l'eussent entendue ; le bois était si rare, les travailleurs si peu nombreux, et aussi les décès si rapides que l'on inhumait les cadavres dans des sacs de riz ou de biscuits.

—Bon voyage, dit le docteur en saluant les malheureux qui défilaient au pas lent des mulets.

Il restait là, rêveur, songeant aux croix de bois nouvelles qui allaient jalonner encore la route de Majunga, lorsque s'entendant appeler, il se retourna et demeura surpris à la vue d'Aménaïde.

—Monsieur le docteur, fit celle-ci en tendant le papier que lui avait remis le caporal de l'intendance...

Elle tremblait, craignant qu'il ne lui annonçât une mauvaise nouvelle, et elle le dévisageait, cherchant à lire dans son regard ce qu'il allait dire.

—Sulpice Fleuret... de la Légion, sergent, lut-il à mi-voix.

Et se tournant vers un infirmier, premier soldat :

—Nous avons ça ici ? interrogea-t-il.

L'autre feuilleta un registre, le consulta rapidement et dit :

—Fleuret Sulpice, fièvre intense... réformé... marqué pour le prochain convoi de Majunga...

Aménaïde poussa une exclamation joyeuse.

—Il vit... monsieur le docteur, il vit, mon pauvre vieux !... Où est-il ?... Est-ce que je peux le voir ?...

Et voyant le regard du docteur attaché sur elle avec stupéfaction :

—Je suis sa femme... Aménaïde Fleuret... ex-cantinière au 13e zouaves... et je viens le chercher... d'ailleurs, voici un mot du général :

Elle fouillait dans sa petite sacoche, en tirait un papier qu'elle tendit au médecin, anxieuse, impatiente qu'il l'eût parcouru...

—C'est bien, dit-il enfin, attendez ici...

—Et il s'éloigna suivi de l'infirmier.

Ah ! combien cette attente, si courte cependant, parut longue à la brave femme : les yeux fixés sur la maison indigène dans laquelle elle avait vu disparaître les deux hommes, elle était immobile, les mains toutes tremblantes, tordant et détordant le coin de sa vareuse, tandis qu'elle se mordait les lèvres pour retenir les pleurs prêts à déborder de ses paupières.

Et voilà que, tout à coup, de la cahute, sortit un grand corps, mais si mince, si efflanqué, qu'elle hésita à reconnaître en lui le beau et solide Sulpice qui, quelques mois auparavant, faisait la gloire du régiment et l'admiration de Constantine.

Mais si ses yeux ne le reconnurent pas, son cœur le devina et, légère, comme si elle eût eu vingt ans de moins, elle s'élança à sa rencontre.

Cependant, il s'avancait tout doucement, s'appuyant sur un bâton, tout étourdi de ce grand air et de cette lumière crue, lui qui, depuis quinze jours, vivait dans la pénombre de l'hôpital.

Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva à quelques pas de lui qu'il releva la tête, étonné de ce pas gymnastique qui martelait le cailloutis du chemin, à une heure semblable de la journée : durant quelques secondes, ses paupières clignotèrent, ses prunelles reflétèrent un effroi, comme s'il eût subitement craint de devenir fou en croyant voir devant lui celle qu'il croyait si loin.

Et immobile, adossé à une hutte, tout tremblant, sa main ayant laissé échapper le bâton, il attendit...

—Sulpice !... mon vieux Sulpice ! cria Aménaïde...

Incapable de prononcer une parole tellement l'angoisse l'étranglait à la gorge, le sergent tendait les bras, cependant que le long de ses joues pâles et creuses deux grosses larmes roulaient sur sa moustache.

Avec quelle force, malgré sa faiblesse, il la serra sur sa poitrine, sa vieille amie qu'il pensait ne plus jamais revoir ! Ah ! qu'il était loin le souvenir des mauvaises humeurs, des rebuffades, des gros mots, voire même de la fameuse gifle envoyée publiquement dans la cantine, en présence des sous-off du régiment !

Et elle, toute frémissante, ne savait que balbutier :

—Ah ! mon pauvre vieux... mon pauvre vieux !...

Combien de temps seraient-ils demeurés ainsi, serrés l'un contre l'autre, éprouvant une douceur infinie à sentir leurs cœurs battre à l'unisson !

Cette scène d'attendrissement avait heureusement un témoin et ce témoin c'était Marengo.

—Ak'arbi ! — s'exclama-t-il, quand il jugea que les deux époux s'étaient suffisamment réjouis, moi content te revoir, maman sergent...

Le son de cette voix le fit tressaillir et l'étreinte se dénoua.

—Comment !... s'écria le sergent, c'est toi, Marengo !...

Il lui prit les mains, les serra dans les siennes, tandis que le Kabyle montrait ses dents blanches dans un rire muet qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles...

—Comme t'es changé, ma pauvre vieille ! dit Aménaïde qui ne pouvait détacher ses yeux du visage de son mari...

Mais lui, si content de la revoir qu'en un instant tout était oublié des souffrances et des inquiétudes, riposta gaiement :

—Bast !... ceux qu'on a mis en sac sont encore plus changés !... et y en a, va, je te fiche mon billet !

—Mais qu'est ce que t'as eu ?...

—C'est la route qu'est cause de ça... Avant d'escorter le convoi qui venait de Maroloie ici, j'avais travaillé avec la compagnie à cette satanée route... j'ai pincé la fièvre... et voilà.

Il eut un mouvement de colère et gronda :

—Tout ça pour fournir des baignoires à messieurs les tirailleurs ! Tonnerre de sort... va !...

Aménaïde ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas ; alors, rigolant, Marengo expliqua :

—Oui, voitures "à fièvre" très commodes... nous les remplir d'eau et prendre bons bains...

La cantinière n'en revenait pas, regardant son mari pour s'assurer que le Kabyle ne se moquait pas d'elle.

—Mais oui... c'est pour ça qu'il y a des tombes depuis Majunga

jusqu'ici ; les croix servent de poteaux indicateurs et de bornes kilométriques... Ah ! c'est pas drôle.

Il passa la main sur son front qu'une sueur abondante emperlait ; en même temps, il s'appuya sur l'épaule de Marengo, murmurant d'une voix lassée :

— C'est épatant, ce que je suis faible...

Aménaïde jeta autour d'elle un regard investigateur.

— Y a pas un mercanti, par ici, fit-elle, où on pourrait s'asseoir et causer ?...

Marengo indiqua, d'un hochement de tête, un baraquement en toile dressé à quelque distance et, tout doucement, Sulpice donnant le bras à la cantinière et s'aidant de son bâton, ils se dirigèrent de ce côté.

Quand ils furent installés à l'ombre, sous un auvent fait de nattes qui arrêtait les rayons du soleil et laissait pénétrer librement une presque insensible brise, suffisante cependant à mettre dans l'air un peu de fraîcheur :

— Sais-tu, commença le sergent en s'adressant à sa femme, que j'ai rencontré un tas de monde ici !... Pierre est aux Sakalaves.

Et il regardait Aménaïde pour jouir de sa stupéfaction ; mais elle répondit tranquillement, s'efforçant de masquer l'émotion qui venait de l'étreindre en entendant prononcer le nom du jeune homme :

— Je le sais... je l'ai vu à Tsarasaotra.

Elle n'osait — voyant son mari si faible — lui dire en quelle circonstance tragique elle avait vu leur " fiston " ; cela lui aurait flanqué un coup, au pauvre vieux, et pour l'instant il n'avait pas besoin de ça ; sans compter que si un malheur était arrivé à Pierre, il serait toujours assez temps d'en informer Sulpice.

Celui-ci eut un sourire rayonnant :

— Oui... ce que j'ai été épaté en le voyant !... Figure-toi, c'était à Meaventana, nous nous sommes rencontrés nez à nez... à la porte du Rova... Alors, je lui ai fait la politesse de le laisser entrer le premier et de planter le drapeau... Moi, j'en ai eu ma part de tout ça, autrefois ; c'est son tour, maintenant, à ce gamin...

Et saisi par son amour paternel pour le jeune sous-lieutenant !

— Il va bien, tu sais... Ça fera un crâne officier, dont le 13e pourra être fier...

Aménaïde, à l'entendre parler ainsi, pinçait, les lèvres, ayant grand-peine à retenir ses larmes. Qui sait ? en cet instant même, celui auquel Sulpice prédisait un si bel avenir était peut-être dans quelque coin de la brousse, à moitié mangé déjà par les vautours ?...

— Qu'est-ce que t'as ? demanda le sergent en remarquant sa mine grise et son air tout drôle : on dirait que ça ne te fait pas plaisir ?...

— Peux-tu dire ! s'exclama-t-elle ; comme si je l'aimais pas autant que toi... plus que toi, peut-être...

— Ah ça !... je t'en défie, par exemple, répliqua-t-il, un éclair dans la prunelle et en frappant sur la table. Mon Pierre !... Mon fils !...

— Le mien aussi... je suppose...

Puis, changeant de ton brusquement, elle demanda :

— Qui donc as-tu rencontré encore ?

— Qui ?... mais ton Fabian !

— Tu peux bien dire le tien !

— En voilà un singulier bonhomme ! Il voit Pierre qui lui parle de moi, de toi, de ses enfants... Il n'en souffle pas un mot, au point que, sans nouvelles de toi, nous nous imaginions que tu l'avais quitté et étais retournée à Constantine... Ce n'est que le plus grand des hasards que nous avons appris ta présence dans l'île... Ah ! ça a contribué aussi à me coller au lit... car tu sais...

Il lui prit les mains par-dessus la table, et les gardant entre les siennes.

— Car tu sais... ce que tu me manquais, ma vieille...

Elle sentit qu'il disait vrai ; mais, ne voulant pas s'attendrir, elle feignit de croire qu'il plaisantait.

— Bast ! tu es comme les vieux chats, toi... c'est les murs de la caserne qui te manquaient.

— Peux-tu dire !... Va, le commandant Guiscard, là-bas, avait bien raison ! Quand on a été, pendant vingt ans, attelés à la même carriole...

Coupant court à son émotion, Aménaïde demanda :

— Alors, pour en revenir à ton Fabian...

— Je ne sais plus ce qu'il est devenu ; brusquement, le soir de Meaventana, quand nous l'avons cherché avec Pierre, pour lui demander une explication, il était parti, et depuis...

— Parbleu ! s'exclama la cantinière...

— Tu dis ?...

— Je dis que ce Fabian est une crapule, tout simplement, fit Aménaïde en se penchant, par-dessus la table, vers son mari ; oui, mon vieux, un espion, un traître... et c'est bien fâcheux que tu sois si

peu d'attaque, autrement, tu nous aurais donné un coup de main à Marengo et à moi...

— Un coup de main ! pourquoi faire ?

— Pour lui flanquer la leçon qu'il mérite et lui faire payer les frousses qu'il nous a données à l'un et à l'autre... Et puis, ça pourrait peut-être bien servir en même temps à la colonne...

Ces derniers mots produisirent sur le vieux sergent plus d'effet que le commencement de la phrase, la vengeance étant un sentiment qu'il ne comprenait guère ; mais, du moment qu'il s'agissait de l'armée, du drapeau, c'était une autre affaire...

Il redressa son buste, hochant la tête d'un air plein d'assurance, balbutiant :

— D'attaque... d'attaque... mais puisqu'on me renvoyait demain...

— A la côte... en convalescence...

Il lui sourit avec tendresse, s'écriant :

— Mais ma convalescence, c'est toi, ma vieille !... Maintenant que je te vois là devant moi, c'est fini, la fièvre !... Ah ! tu peux bien me houspiller, va, faire le hérisson, ça ne mordra plus...

Bourru, comme autrefois, pour masquer son attendrissement, elle répéta en haussant les épaules :

— Appelle-moi bourreau, pendant que tu y es !...

Et le regardant attentivement :

— C'est pourtant vrai que t'as l'air d'aller mieux... voyons le pouls ?... Pas de fièvre pour un liard... C'est égal, pour courir la brousse, faudrait être plus gaillard que tu n'es.

Marengo dit alors :

— Si li pouvoir monter sur cheval... toi, madame Zouave, marcher à pied... comme moi...

— C'est ça, ricana Sulpice, pourquoi pas en chaise à porteurs, pendant que tu y es... Est-ce que vous vous fichez de moi ?...

Il voulut se lever, mais, chancelant presque aussitôt, il fut obligé de se rasseoir.

— Tonnerre de sort ! gronda-t-il en crispant sur le rebord de la table ses doigts affaiblis par la fièvre et par la diète ; puis, avec cet entêtement de Breton qui était le signe particulier de son caractère :

— Écoute, dit-il très net, tu me connais !... Eh bien ! je te fiche mon billet que si tu me traites comme un emplâtre, comme un invalide, je vais me recoller au lit... ça, je le sens...

Il s'animait, se surexcitait, prêt à se mettre en colère ; alors pour le calmer, comme on fait aux enfants :

— Eh bien ! c'est convenu, dit-elle, tu seras des nôtres ; mais comme nous ne partirons qu'à la nuit, tu vas me faire le plaisir de regagner ton pieu et de faire un somme jusqu'à ce que je revienne te chercher...

Tout en parlant, ils avaient achevé leur repas : une tranche de bœuf rôti et un plat de macaroni, quelque peu avarié, le tout arrosé d'un peu de bière aigre.

— Fichtre, dit Aménaïde en payant l'addition, là-bas, à Vombohitra, je fais payer moins cher que ça... et c'est meilleur.

Un peu plus solide sur ses jambes que lorsqu'il était sorti de la case indigène, transformé en chambre d'hôpital, Sulpice regagna son lit, escorté de sa femme et de Marengo.

— Tu sais, dit-il à celui-ci, lorsqu'un moment arrêtés sous la véranda de paille, ils prirent congé de lui, pas de blague et ne me laisse pas de planton ici... tandis que vous vous donnerez de l'air... sinon, c'est toi qui paiera pour deux.

XXIII — LES GALONS DE MARCHIS

A Vombohitra, depuis le départ de Mme Fleuret, les jours s'étaient écoulés longs et monotones pour le blessé, d'autant plus longs et monotones que, sorti maintenant de l'état comateux dans lequel, durant deux semaines, son cerveau avait été enseveli, il revenait à la vie avec une rapidité surprenante.

L'appétit avec lequel il se jetait maintenant sur le bouillon, qui continuait à constituer son unique nourriture, était une des meilleures preuves de son retour à la santé ; seulement sa blessure, plusieurs fois rouverte, puis refermée, mettait une mauvaise volonté évidente à se cicatriser définitivement, et puis il y avait toujours ces maudites jambes...

On eût dit qu'un coup de sabre lui avait tranché les jarret ; en cachette, deux ou trois fois depuis qu'il était seul, il avait tenté de se lever ; tenté seulement, car, à peine ses pieds posés sur le plancher, il s'était senti faiblir et avait dû se coucher...

Inutile de dire, n'est-ce pas, en quelle fureur le mettait cette constatation de sa faiblesse ; il était cloué là, infirme, impotent, inutile, tandis que, là-bas, ceux de la colonne se battaient, avançaient et peut-être bien même se préparaient à entrer à Tananarive...

Le pauvre garçon, comme on voit, se faisait bien des illusions ! Ah ! s'il eût su que le général Duchesne ne devait rendre visite à la reine Ranavalo qu'à la fin du mois de septembre, il eût pris son

Faites le savoir : **BAUME RHUMAL**, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

mal en patience, certain d'être à la tête de son peloton, le jour où la colonne française franchirait les portes de la capitale malgache...

Mais il ignorait le long séjour en lequel les troupes s'immobiliseraient à Suberbieville ; pas plus que les autres, il ne pouvait supposer que trois mois encore s'écouleraient avant la signature de la paix...

Et puis, une chose le tourmentait fort ; c'était de se savoir chez Fabian. Au fond, bien qu'il fût soldat et qu'en endossant l'uniforme, il eût fait le sacrifice de sa peau, il ne pouvait envisager, sans une grimace, la perspective de mourir là, dans son lit, d'un coup de couteau, à moins que, cachant son jeu, le traître ne lui administrât, tout simplement, un bouillon d'onze heures...

Il était inadmissible, en effet, que Fabian, retrouvant vivant celui qu'il avait tenté de faire disparaître, ne cherchât pas à se débarasser de lui et, cette fois, d'une manière certaine ; cloué sur un matelas, tel qu'il était à présent, la chose était en vérité bien facile, et c'était cela qui enrageait de Bérieux.

Certes, maintenant que cette brave femme de cantinière s'était chargé d'aller prévenir la colonne expéditionnaire, il était plus tranquille. Ce Fabian, s'il s'avisait de vouloir continuer son métier, se ferait mettre la main dessus, et c'était là le point le plus important.

Mais, à présent qu'il se sentait le cerveau tout à fait lucide, l'estomac à peu près d'aplomb et le reste en voie de guérison, le blessé aurait bien voulu vivre, si c'eût été possible.

D'un autre côté, il ne se voyait pas bien, faisant bonne figure à ce traître et jouant vis-à-vis de lui le rôle de celui qui ne sait rien ; il sentait que en dépit de tous ses efforts, ses lèvres se desserraient malgré lui et que sa langue parlerait toute seule.

C'était à toutes ces choses qu'il songeait tandis que, près de la fenêtre, son fin visage éclairé par la lumière que tamisait la natte servant de store, Pépita, grave et silencieuse, travaillait ; depuis le départ de Mme Fleuret, un changement s'était fait dans l'attitude de la jeune fille, qui, naturellement réservée et peu causeuse, gardait un mutisme presque complet.

Vainement de Bérieux, tout content de sentir son état s'améliorer, avait-il tenté d'engager la conversation avec elle, histoire de passer le temps ; elle ne lui avait répondu que par des monosyllabes, disant que parler augmenterait la fièvre et montrant sa volonté bien arrêtée de s'en tenir aux soins attentifs que demandait son rôle de garde-malade...

Et, sans en avoir l'air, le blessé l'examinait à travers ses cils baissés, pris d'une compassion soudaine et profonde pour cette belle enfant, au front si sévère, à la bouche si triste et dont le front eût été plus sévère et la bouche plus triste encore, si elle eût su...

Il songeait qu'il faudrait bien, tôt ou tard, qu'elle sût et qu'elle comprit combien profond, infranchissable était le fossé creusé par l'indignité de son père entre elle et celui qu'elle aimait...

Comment un officier français pourrait-il songer à faire sa femme de la fille d'un misérable tel que Fabian ?...

Par avance, tellement grande était sa compassion, il s'apitoyait sur Pépita et prenait part au coup qui la frapperait... si bien qu'au bout de quelques jours, comme sans cesse ses idées revenaient sur ce point, il en arriva à se demander si, par hasard, — le hasard est

si singulier ! — le sentiment qu'il éprouvait ne serait pas d'autre sorte.

Cette supposition l'amusa durant quelques heures : cela serait drôle, par exemple, qu'il aimât cette petite !... drôle et pas drôle en même temps car, du moment qu'elle aimait Pierre Lulret et qu'elle ne lui paraissait pas avoir une girouette en place de cœur, il ne se préparait, lui, que des déboires.

Et puis, tout maréchal des logis qu'il fût, il n'en était pas moins un de Bérieux, et un de Bérieux n'épouse pas une demoiselle Fabian... et puis, en admettant qu'il ne s'appelât que Benoit ou Nicolas... la fille d'un misérable traître ne s'épouse pas.

Alors, il employa une partie de son temps à se démontrer à lui-même que Pépita était certes fort jolie, fort élégante, fort distinguée même d'allure, mais que ce n'était pas une raison pour qu'il l'aimât, et, en dedans de lui, toutes les fois qu'il croyait être arrivé à la démonstration convaincante, il riait... Mais, toutes les fois aussi, il retombait si vite à sa compassion, qu'une inquiétude lui

restait et que, maintenant, c'était avec une sorte d'appréhension qu'il examinait la jeune fille à la dérobée.

Un soir, c'était le quatrième depuis le départ de Mme Fleuret, — Perez entra tout à coup dans la chambre et, comme de Bérieux avait les paupières closes, le jeune garçon, le croyant endormi, se dirigea vers sa sœur, avec laquelle il se mit à causer en langue espagnole.

Il paraissait fort ému, faisait de grands gestes et, malgré la mimique expressive de Pépita qui lui indiquait le lit, avait peine à modérer ses éclats de voix. Quand son frère eut fini, la jeune fille leva les yeux au plafond avec une expression de résignation chrétienne si profonde, si pitoyable, que de Bérieux, se relevant sur un coude, demanda :

— Qu'arrive-t-il donc, mademoiselle ?

Les deux enfants de Fabian se retournèrent tout surpris, car ils croyaient que le blessé dormait, et Pépita répondit :

— Ce n'est rien, monsieur ; mon frère est très jeune et, par conséquent, prompt à prendre peur.

Perez lui coupa brusquement la parole.

— Je n'ai pas peur... Pourquoi dis-tu que j'ai

peur ?... Monsieur a bien vu l'autre jour que j'étais courageux... Seulement, on peut bien s'émouvoir et prendre ses précautions... n'est-ce pas, monsieur ?...

Il avait quitté Pépita et avait couru vers le lit de de Bérieux qui, lui ayant posé la main sur la tête, amicalement, répliqua, avec un sourire :

— Toi !... tu es un vrai troupier !...

— Eh bien ! monsieur, voilà ce qui se passe ; les travailleurs de la concession ne travaillent plus... ou, du moins, ils se rassemblent, ils causent, ils gesticulent et, en ce moment même, ils sont réunis auprès de l'usine et tiennent un kabary.

— Tu en conclus ? interrogea de Bérieux.

— Mon frère en conclut, répliqua la jeune fille, qu'ils vont se révolter !... Or, je lui dis, moi, que rien n'est moins prouvé ; ce n'est pas une raison parce que des gens se rassemblent pour qu'ils complotent... et puis nous avons les Kabyles.

Un éclair s'alluma dans la prunelle du blessé.

— Des Kabyles... ici ! s'exclama-t-il.



—Ce sont eux, fit Perez avec un hochement de tête dans cette direction (voir p. 21).

—Oui, voulut expliquer Perez, mon p. . .

Mais, lui saisissant le poignet, Pépita, soudainement toute pâle, lui dit d'une voix rauque :

—Tais-toi ! . . .

Le jeune garçon attacha sur sa sœur un regard surpris, tandis que, non moins étonné que lui, de Bériex examinait la jeune fille.

—Il y a en effet ici, expliqua-t-elle, des travailleurs kabyles qui avaient été engagés, moins pour piocher et bêcher la terre, que pour protéger la concession contre une attaque possible. . . Ils sont cinquante ; ce serait plus que suffisant à tenir les autres en respect.

—Certes, répondit vaguement de Bériex qui, à part lui, se demandait si c'était contre les Malgaches ou contre les Français que les Kabyles tourneraient leurs fusils, le cas échéant.

Et il était obligé de convenir que la vraisemblance des choses lui indiquait plutôt la possibilité d'une lutte contre les seconds que contre les premiers, . . . comme ça, sur le premier moment ; il ne le voyait pas bien ce coquin de Fabian, engageant des Kabyles, presque tous anciens tirailleurs, pour manier la pelle ou la pioche, il ne le voyait pas non plus les exerçant contre ses amis les Malgaches, alors qu'il espionnait et trahissait la France au profit du premier ministre.

Alors ? interrogea-t-il, en s'adressant à Perez.

—Alors, je pensais qu'en donnant des armes aux Kabyles. . .

De Bériex ne fut pas maître d'un premier mouvement.

—Gardez-vous en bien ! s'exclama-t-il. . . ce serait tout perdre ! . . .

Le jeune homme ouvrit de grands yeux, regardant alternativement sa sœur et le blessé, semblant demander à la première si le second avait bien toute sa raison.

—Mais puisque papa a fait venir des Kabyles pour nous défendre ! insista-t-il.

Pépita fronça ses beaux sourcils et d'une voix dure, à son frère :

—Tais-toi. . . fit-elle, tu ne sais ce que tu dis. . .

Et de de Bériex :

—Calmez-vous, monsieur, et demeurez en repos. . . sinon la fièvre va revenir. . .

Mais lui, résistant à la douce pression de ses mains, se mit à rire, ripostant :

—Que ce soit la fièvre. . . ou les Malgaches qui viennent. . .

—Taisez-vous ! . . . s'exclama la jeune fille ; nous n'en sommes pas encore là, grâce au Ciel. . . Perez a pu se tromper. . . et, pour les Kabyles. . .

Il attacha sur elle un regard si profond, si expressif, et dans lequel se lisait pour ainsi dire, avec une telle netteté ce qu'il avait dans le fond de l'âme, que, se penchant vers lui, les mains jointes, suppliante, elle murmura :

—Oh ! pas devant lui. . . monsieur. . . pas devant lui. . .

Il la fixa durant quelques secondes, ahuri presque, et referma les paupières, ne voulant point voir davantage l'expression navrée de ces grands yeux noirs dans lesquels roulait une larme, à grand'peine contenue. . .

Perez, cependant, piétinait d'impatience.

—Alors, interrogea-t-il, que fait-on ?

Prenant la parole à la place de de Bériex, que le jeune garçon interrogeait :

—Que veux-tu que nous fassions ? . . . que pouvons-nous faire ? . . . Si réellement ces gens ont de mauvaises intentions contre nous, nous n'avons qu'à nous remettre entre les mains de Dieu. . .

Perez éclata : l'ardeur de sa nature ne pouvait se contenir d'une semblable résignation ; l'aventure qui leur était survenue, quelques jours auparavant, à sa sœur et à lui, dans laquelle il avait joué un rôle si actif, si prépondérant, lui avait donné de lui-même une tout autre opinion que celle que peut avoir de lui un gamin de treize ans : il avait vu qu'entre les mains d'un enfant, un fusil a autant de puissance qu'entre celle d'un homme et que, parfois, il suffit d'énergie morale pour contrebalancer l'infériorité numérique.

—Eh bien ! moi, fit-il, je ne suis pas de ton avis, et monsieur, non plus, j'en suis sûr, — il désignait de Bériex ; — nous n'avons pas fait tout ce que nous avons fait la semaine passée, pour nous laisser remettre la main dessus, comme ça sans tenter de nous défendre. . .

—Mais. . . nous défendre contre qui, mon petit camarade ? interrogea le blessé ; personne ne nous attaque. . . et j'estime que ce serait peut-être précipiter les événements que tu crains, que paraître avoir peur. . .

Perez devint tout rouge et répliqua vivement :

—Est-ce avoir peur que d'être prudent ? . . . Maman Naïde n'était pas peureuse, elle, cela ne l'empêchait pas de faire des rondes tous les soirs et même quelquefois la nuit. . .

Il ajouta, poussant un gros soupir de regret :

—Ah ! . . . c'est dommage qu'elle ne soit pas ici ! . . .

—Si elle était ici, elle n'en ferait pas plus que nous. . .

Mais l'enfant était entêté, et quand une fois il avait enfourché

un dada, il était bien difficile de l'en faire descendre ; il hocha la tête et dit d'un ton assuré :

—Vous croyez ça ? . . . Eh bien ! vous ne la connaissez pas : d'abord, elle parlerait aux Kabyles, et je vous réponds qu'ils ne broncheraient pas devant elle. . .

—Ça. . . c'est possible. . . mais comme ni ta sœur ni moi n'avons sur eux l'influence de Mme Fleuret. . .

Perez regarda la cloison à laquelle se trouvaient pendus les effets de de Bériex.

—Ah ! fit-il, la vue de votre uniforme en aurait sur eux. . . ils ont tous ou presque tous été soldats. . . et ils savent ce que c'est que des galons. . .

Ce raisonnement ne manquait pas de vraisemblance et le marchis murmura d'un ton navré, quoique en donnant à ses paroles une apparence de plaisanterie :

—Crois-tu qu'il te suffirait de leur porter ma veste et de leur montrer les galons pour qu'ils fassent le salut militaire ? . . .

—Non, aussi est-ce pour ça qu'il est bien malheureux que vous soyez trop faible pour vous lever. . .

Et enragé de son impuissance, Perez fermant les poings et les lançant dans la direction de la fenêtre, s'écria les dents serrées :

—Ah ! si seulement papa pouvait revenir. . .

Involontairement les regards de de Bériex et de Pépita se cherchèrent ; dans leurs prunelles, à tous les deux, il y eut une lueur d'épouvante et soudainement, aussi gênés l'un que l'autre, ils abaissèrent leurs paupières.

Mais la jeune fille, parvenant avec une énergie rare à dompter son émoi, dit presque aussitôt à son frère :

—Va-t-en. . . tu as fatigué monsieur avec tes récits de l'autre monde et qui ne riment en rien. . . Il faut le laisser reposer. . .

Les sourcils froncés, le jeune garçon gagna la porte ; puis, sur le seuil, se retournant, il demanda :

—Alors, on ne fait rien ?

—J'en causerai tout à l'heure avec ta sœur, répondit le blessé, qui sentait que la jeune fille souffrait une véritable torture et qui voulait couper court à cette conversation douloureuse. . .

Satisfait, Perez sortit, mais à peine la porte se fut-elle refermée sur lui que Pépita, tombant à genoux près du lit, fondit en larmes. . .

Lui, feignant la surprise, se pencha vers elle, murmurant :

—Mademoiselle Pépita. . . qu'avez-vous ? . . . mais qu'avez-vous donc ? . . .

Le visage caché dans ses mains, écrasée sur elle-même, elle balbutia au milieu des sanglots :

—Pardon ! Oh ! monsieur. . . pardon. . .

Le jeune homme sentit soudain un grand apitoiement remplir son cœur, et l'ayant considérée un moment, il lui posa, dans un geste amical, paternel, sa main sur l'épaule.

—Pardon ? répéta-t-il de la voix la plus douce qu'il fut possible, mademoiselle Pépita. . . c'est à moi que vous demandez pardon ! . . . Et de quoi, grand Dieu ? . . .

Elle secoua la tête douloureusement, ne répondant pas ; alors il poursuivit :

—Est-ce de m'avoir, depuis une semaine, soigné comme une sœur de charité ? . . . De m'avoir, nuit et jour, penchée sur mon chevet, ainsi qu'un bon ange, de m'avoir, par vos soins constants, dévoués, rappelé à la vie ? . . . Est ce de tout cela que vous me demandez pardon. . . mademoiselle ? . . .

Ses sanglots redoublaient et, comme un souffle, montèrent jusqu'à de Bériex ces mots :

—Pour lui ! . . . C'est pour lui ! . . .

Il comprit qu'elle s'humiliait pour Fabian, pour ce misérable, pour ce traître ; une profonde pitié lui vint pour cette désespérée qu'écrasait un malheur, qu'éclaboussait une honte dont elle était innocente, la pauvre, et il répondit :

—Qu'il ne soit pas question de cela entre nous. . . je vous en prie. . .

Mais elle, soudainement redressée et debout près du lit, ses yeux noirs, brillants de fièvre, attachés sur le blessé :

—Qu'il en soit question au contraire, répliqua-t-elle d'un ton farouche ; car il n'y a pas rapport à reconnaissance de votre part : je n'ai fait que mon devoir. . . une partie de mon devoir. . .

Refoulant un sanglot qui l'étouffait, elle ajouta d'une voix rauque :

—On a tenté de vous assassiner. . . ma place n'était-elle pas auprès de vous ? . . .

Et, désespérée, elle s'exclama :

—Ah ! que n'est-ce moi qui ai été frappée ? . . . Avec quelle joie je fusse morte pour éviter le déshonneur qui nous flétrit maintenant ! . . . Et Perez, le pauvre petit, quelle va être son existence à présent ! . . . le fils d'un assassin. . . le fils d'un traître ! . . .

Elle se voila le visage de ses mains et se mit à pleurer ; alors, doucement, de Bériex lui prit les mains et, les gardant dans les siennes :

—Voyons, dit-il, causons un peu, voulez-vous, mademoiselle Pépita. Causons comme un grand frère avec sa petite sœur, et voyons, si les choses sont aussi désespérées que vous le dites... D'abord, comment savez-vous tout cela?... Mme Fleuret vous a donc dit...

—Oh! rien;... c'est moi qui, le soir de son départ, surprise de ce que vous vouliez lui parler à elle seule, surprise et inquiète aussi, voyant qu'il s'agissait du lieutenant Ladret, ai écouté à la porte...

Et au souvenir de l'horrible douleur, qui soudainement l'avait étreinte, lorsque, l'oreille collée à la porte, elle avait entendu la honteuse révélation faite par le blessé à la cantinière, son pauvre visage se contracta et de nouveau les larmes, jaillissant de ses paupières, coulèrent en deux ruisselets silencieux le long de ses joues pâlies.

—Voyons, fit de Bérioux, voyons, soyez raisonnable et écoutez-moi... Vous pensez bien qu'en ce qui vous concerne, vous n'avez rien à redouter : votre dévouement a expié le crime.

—Que vous êtes bon!...

—Mais non; c'est notre sort, à nous autres soldats, d'avoir la peau trouée, et un trou de plus ou de moins, allez, ce n'est pas une affaire... Donc, de ce côté-là, pas de craintes;... pour le reste, c'est plus grave...

Pépita baissa la tête et balbutia :

—Je n'osais pas vous le dire... oui, c'est plus grave, c'est plus infâme... et c'est de là que découle la honte...

De Bérioux garda le silence : il lui paraissait malheureusement impossible de protester; ainsi qu'il venait de le dire, il était prêt à sacrifier de grand cœur le désir de vengeance dont il était bien naturellement, on en conviendra — animé contre son assassin.

Mais il ne pouvait rien pour empêcher la justice de frapper le misérable qui, depuis le commencement de la campagne, épiait pas à pas nos troupiers, leur faisait tendre par l'ennemi des embûches et des guets-apens.

Cependant, en présence de ce désespoir si profond, et se méprenant sur l'intime pensée de la jeune fille, il murmura — mais sans grande conviction et en se forçant, pour ainsi dire, à prononcer ces mots :

—Vous pourriez le faire prévenir... car s'il revenait, mon devoir serait de l'arrêter... et pour lui, ce serait le peloton d'exécution.

Alors, Pépita eut une explosion de colère et s'écria :

—Il est des cas où la mort lave la honte. Qu'il meure donc et alors nous pourrons prier Dieu de lui pardonner...

Cette révolte énergique ne dura pas; tout de suite, la jeune fille retomba à sa douleur, songeant à ses rêves, soudainement évanouis, à son avenir brisé, à l'existence déshonorée qui attendait son frère, et ses larmes coulèrent de nouveau.

—Hélas! ma pauvre enfant, murmura de Bérioux, se faisant paternel, ce sont là des événements qui relèvent de la fatalité et contre lesquels il serait inutile de tenter de se débattre... Nous reprendrons cette conversation, si vous le voulez bien, lorsque vous aurez un peu reconquis votre sang-froid...

Elle s'essuyait les yeux, nerveusement, faisant de surhumains efforts pour dompter la douleur qui l'étreignait; il poursuivit, afin de changer le cours de ses idées :

—Quoi que j'en aie dit à votre frère, il faut tenir compte des renseignements qu'il nous a donné; se remettre entre les mains de Dieu... c'est fort bien; mais il y a un certain proverbe qui dit : "Aide-toi, le ciel t'aidera;" il ne faut pas l'oublier!...

—Que pouvons-nous faire?

Le blessé réfléchit un instant; puis, souriant :

—L'enfant avait une bonne idée, en prétendant que la vue de l'uniforme en imposerait peut-être... sûrement même aux Kabyles...

—Vous ne pensez pas à vous lever! s'exclama la jeune fille, effarée. Ce serait de la folie!...

Avec peine, de Bérioux avait réussi à s'asseoir sur son lit.

—Il y a des circonstances, répondit-il, où les folies sont les seules choses raisonnables à faire... Voulez-vous, je vous prie, sortir un moment et m'envoyer Perez?... Il pourra me donner un coup de main...

Au ton dont il parlait, la jeune fille comprit que sa décision était irrévocable et elle sortit, suivie par le regard apitoyé du blessé.

—Pauvre fille! murmura celui-ci...

D'un effort pénible, il mit ses jambes hors du lit, et, doucement, tout doucement, se coula le long du matelas jusqu'à ce que ses pieds touchassent le plancher; alors, il ressentit au cerveau comme une commotion électrique et demeura durant un moment immobile, sans souffle, près de se pâmer...

Il fronça les sourcils, mécontent de lui-même, avec l'appréhension d'être vaincu par sa faiblesse, et il grommela :

—Si c'est comme ça, je suis propre et eux aussi!

On frappa doucement à la porte et Perez apparut, tout pâle, l'œil fiévreux et ses vêtements en désordre...

—Vous me demandez, monsieur?... fit-il d'une voix qui tremblait.

—Oui... pour que tu m'aides à m'habiller; mais qu'as-tu donc? Tu t'es battu?

—Battu! pas précisément; mais enfin, ça n'en a pas été loin; les Kabyles veulent la clé du magasin d'armes et de munitions; ils se sont imaginé — je ne sais trop pourquoi — que je l'avais sur moi... et ils ont cherché à la prendre...

—Qu'est-ce qu'ils veulent faire avec des armes!...

—Probablement se jeter dans la campagne et faire cause commune avec les Fahavalos... sans compter qu'il y a ici des tonneaux de minoraï prêts à partir pour la côte et qu'ils s'approprieraient, sans doute, avec joie.

L'air soucieux, de Bérioux écoutait les explications du jeune garçon.

—Et... parmi ces Kabyles, il n'y en a aucun qui soit plus fidèle que les autres...; aucun avec lequel on puisse s'entendre?...

—Il y en a deux peut-être, Ali et Mohammed... et encore, je ne sais trop.

—Tiens... passe-moi mon pantalon... mes bottes... bon; seulement, tu vas être obligé de me servir de femme de chambre, plaisanta-t-il, car je ne suis pas plus dégourdi qu'un invalide...

Cependant, avec l'aide de Perez, il avait réussi à mettre ses bottes, à enfiler son pantalon et à endosser sa veste; oh! cette veste de toile, légère pourtant, comme elle lui semblait lourde, comme elle lui pesait sur les épaules, comme elle lui oppressait la poitrine! Il lui semblait qu'il allait étouffer.

Chose bizarre, lorsqu'il agrafa son ceinturon, lorsque sa main rencontra la garde de cuivre de son sabre, il lui parut qu'un regain de force, d'énergie, lui revenait; il se redressa, coiffa son casque d'un air martial et, s'appuyant sur l'épaule de son jeune compagnon, lui dit :

—Allons! mais doucement, hein... car les jambes sont faibles...

Le soleil achevait de se coucher, là-bas derrière les crêtes des montagnes qu'il incendiait de ses derniers feux, le paysage se noyait dans cette demi-teinte qu'il n'est plus le jour mais qui n'est pas encore la nuit et, en mettant le pied dans la cour, le marchis aperçut, à une centaine de mètres, du côté où se trouvaient les magasins et les casemates servant de logement aux Kabyles, une foule confuse qui s'agitait.

—Ce sont eux, fit Perez avec un hochement de tête dans cette direction.

—Veux-tu rester ici? proposa de Bérioux. En m'appuyant sur mon sabre, je pourrai peut-être...

Le jeune garçon eût reçu un soufflet qu'il ne fût pas devenu plus rouge, et une larme roulant au bord de sa paupière, il répliqua :

—Pourquoi me faites-vous de la peine, monsieur?

—Brave enfant... murmura de Bérioux.

En les voyant s'avancer, les hommes qui criaient, gesticulaient, et dont quelques-uns même frappaient à coups redoublés le magasin de munitions, se ruèrent vers eux, dans l'obscurité, ils n'avaient point distingué l'uniforme de de Bérioux, et ils ne croyaient avoir affaire qu'à Perez et peut-être à sa sœur.

Aussi lorsqu'ils ne furent qu'à quelques pas, s'arrêtèrent-ils tout à coup, plus surpris à la vue de la veste galonnée qu'intimidés par le sabre sur lequel s'appuyait le sous-officier.

—Y en a-t-il un qui comprenne le français mieux que ses camarades? demanda celui-ci à son jeune compagnon.

—Ali et Mohammed, répondit Perez.

—Ali et Mohammed, appela de Bérioux d'une voix forte, avancez ici!

Il avait parlé sur le ton de commandement dont il usait au régiment avec ses hommes, et les deux Kabyles, anciens militaires, sortirent de la foule pour venir se placer à deux pas de lui, les talons joints, les mains allongées le long des cuisses, dans la position prescrite à la théorie.

—Tu as été soldat, Ali... et toi aussi, Mohammed... vous avez servi la France!... Vous avez fait parler la poudre pour rendre glorieux le drapeau tricolore!... Vous n'êtes pas des lâches... ni des traîtres... et vous ne voudrez pas vous mettre avec nos ennemis contre vos camarades qui, en ce moment se battent sur la route de Tannanarive!...

Ce petit discours avait été écouté silencieusement, trop silencieusement même, car il parut à l'orateur qu'il n'avait pas produit sur ses auditeurs l'effet qu'il en attendait.

—Traduis ça à tes camarades, dit de Bérioux à Ali.

A plusieurs reprises, des murmures se firent entendre et, quand le Kabyle eut fini de parler, tous se mirent à crier et à vociférer.

—Qu'est-ce qu'ils ont donc?

—Ils disent qu'ils ne sont ni des lâches, ni des traîtres, mais des soldats, et c'est parce qu'ils sont des soldats qu'ils veulent des

armes... Quand on nous a fait venir ici, on nous avait promis que nous aurions des fusils... que nous nous battrions... On ne nous a donné que des pelles et des pioches... et même Mme Zouave ne veut plus qu'on fasse l'exercice...

—Est-ce une raison pour se révolter?... demanda de Béricieux avec fermeté; si vous avez des réclamations à faire à Mme Zouave, attendez qu'elle soit de retour et ne vous conduisez pas comme des voleurs...

Les deux Kabyles, éinglés par l'insulte, poussèrent une exclamation furieuse et firent mine de se jeter sur lui, mais, le marchis avait tiré prestement son revolver, dont le canon, braqué sur eux, les arrêta net.

—Ah! ah! mes lapins, cria-t-il, pas de bêtises... ou je mords!...

Et à Perez, rapidement:

—En retraite mon petit!... En restant ici, nous risquons notre peau sans profit... Demain, au jour, nous aviserons!...

Et, son revolver toujours à bout de bras, l'autre bras appuyé sur l'épaule du jeune homme, ils reculèrent lentement, suivis à distance par la meute hurlante, mais, néanmoins, tenue en respect.

XXIV — LE RETOUR DE FABIAN

On s'était barricadé dans la maison; avec l'aide de de Béricieux Perez et sa sœur avaient poussé contre la grande porte charretière qui fermait la cour et les voitures, les instruments de travail, ce qui constituait un premier retranchement.

Puis les portes mêmes de l'habitation avaient été condamnées au moyen de meubles, ainsi que les fenêtres, par lesquelles une escalade était à craindre; après quoi, il fallut que les deux enfants transportassent le blessé dans sa chambre et que Perez le déshabillât, le couchât: l'effort qu'il venait de faire était trop grand et la fièvre l'empoignait de plus belle, l'étendant là, incapable de faire un mouvement, presque même de prononcer un mot, sur la petite couchette d'Aménaïde.

Ce fut à peine s'il eut la force de mettre, à portée de sa main, sur un tabouret, son sabre et son revolver d'ordonnance, et de recommander au jeune garçon de faire bonne garde; il tomba dans un anéantissement complet, comme durant le premier temps de son séjour à la concession.

Et Pépita, désolée, anxieuse de se voir, son frère et elle, seuls maintenant dans une position si critique, murmurait, les mains jointes:

—Mon Dieu... mon Dieu!...

—Quand tu geindras! finit par riposter Perez énérvé, ce n'est point cela qui servira à grand'chose; si tu veux, voilà ce que nous allons faire: charge-toi du blessé, moi, je monterai la garde et, en cas d'alerte...

Les yeux de la jeune fille s'égarèrent.

—Parbleu! ricana Perez avec assurance, ce n'est pas plus malin d'envoyer une balle à un Kabyle qu'à un Malgache... et s'ils m'y forcent, tant pis pour eux...

Ayant dit, il installa presque de force sa sœur dans le fauteuil d'osier qui composait avec deux escabeaux de bois tout le mobilier de la chambre et, sortant, se mit à se promener gravement sous la véranda, de long en large, un fusil sur l'épaule, comme une sentinelle.

De temps à autre, il gravissait les marches d'un mirador, sorte de petit observatoire en bois, dressé au milieu de la cour, et du haut duquel il pouvait jeter un regard au dehors, et, rassuré par le calme absolu qui régnait, il reprenait sa promenade.

Il semblait que les Kabyles eussent été influencés par l'énergique allocution de de Béricieux, car, du côté du magasin d'armes, nul bruit ne se faisait plus entendre, et, dans l'ombre, ne s'apercevait aucune silhouette humaine.

Maintenant, il se pouvait fort bien faire que ce ne fût là qu'une ruse de guerre de la part des Kabyles, afin de surprendre l'habitation pendant le sommeil de ses habitants, ou bien encore, ils avaient peut-être réfléchi qu'à l'aube il serait plus commode de défoncer le magasin, et ils avaient décidé sans doute d'attendre jusque-là...

Quoi qu'il en fût, Perez, rassuré par cette tranquillité et par ce silence, cessa de monter sur le mirador, puis, bientôt, au lieu de se promener, il s'adossa à l'habitation; mais, comme suivant l'expression populaire les jambes lui entraient dans les talons, il s'accroupit sur le sol et alors il arriva ce qui devait arriver fatalement: il s'endormit...

Du haut du mirador — s'il y fût monté vers le milieu de la nuit — Perez eut pu apercevoir, à deux ou trois cents mètres en avant du ruisseau dont le courant actionnait les turbines, des choses susceptibles de l'intéresser: c'étaient des points... de simples points un peu plus clairs que la brousse qui le piquetaient de-ci de-là; puis ces points grossirent peu à peu, prenant des formes humaines, et même, lorsqu'ils eurent atteint le ruisseau, le jeune garçon eût pu distinguer assez nettement des lambas blancs à rayures multico-

lores ainsi qu'en portent les naturels du pays; et, parmi ces lambas, un vêtement européen dont la teinte et la coupe lui eussent fait pousser une exclamation de surprise et de joie.

Ce costume était celui qu'avait coutume de porter son père, le casque était celui dont il se coiffait ordinairement; il n'était pas jusqu'au harnachement que Perez n'eût reconnu!...

On avouera que l'arrivée inespérée de son père était faite pour remplir de joie le cœur de Perez: avec le maître, tout allait rentrer dans l'ordre, les Kabyles renonceraient à leurs velléités de révolte et les Malgaches reprendraient le travail, interrompu depuis le départ de Mme Fleuret.

D'un autre côté, certainement, il n'eût pas tardé à annoncer cette bonne nouvelle à sa sœur, et celle-ci, mise sur ses gardes, eût peut-être trouvé un moyen de prévenir les complications qui allaient fatalement surgir de la situation...

C'était en effet Fabian qui arrivait à la concession!

Depuis quatre jours qu'il avait fui le champ de bataille de Bérizta, il n'avait pu atteindre encore Vombohitra, obligé qu'il était de se cacher le jour, et la nuit, de ne marcher qu'avec une précaution extrême, par crainte de tomber entre les mains des Français, dont les reconnaissances battaient le terrain, tout à l'entour de Tsarasatotra; sans compter qu'il ne tenait guère non plus à rencontrer un parti hova, lequel eût pu le garder et l'envoyer au premier ministre...

Et puis, il avait son prisonnier, dont l'état exigeait des ménagements, et dont il craignait d'augmenter la fièvre en l'exposant à de trop longues courses; bien qu'il fût porté sur une sorte de litière faite de branchages et recouverte de feuillages qui le mettaient à l'abri de l'ardeur solaire, le blessé avait la fièvre assez forte pour qu'une complication fût à redouter, et c'est pourquoi, si Fabian avait hâte d'arriver à la concession, où sa pharmacie sommaire lui permettait de procéder à un pansement plus séricieux, d'un autre côté, il évitait de trop longues courses qui eussent été susceptibles d'amener des complications.

Il y avait donc quatre jours qu'il était en route; depuis quatre jours que, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il se tenait tapi dans la brousse, dans les taillis épais, les bois profonds que le hasard de la halte mettait sur sa route, quatre jours qu'il n'osait prendre de repos, ou bien, s'il fermait les yeux durant quelques secondes, c'était pour sursauter au moindre bruit, le doigt sur la détente de la carabine; quatre jours que, aussitôt la lune levée, il se mettait en marche l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, faisant des détours sans nombre par crainte de se heurter à un poste de soldats français ou à un camp de Favalalos.

Aussi lorsque, de loin, il avait aperçu sur le sommet du petit mamelon, dont elle couronnait la crête, la masse sombre de son habitation, n'avait-il pu s'empêcher de pousser un soupir de satisfaction; là il serait en sûreté; là, il pourrait attendre les événements, et non seulement tenir tête aux Malgaches, même s'il plaisait au premier ministre d'envoyer un corps d'armée pour l'enlever, mais encore aux troupes françaises, en admettant que, malgré l'otage dont il avait eu la chance de pouvoir se munir, elles cherchassent à s'emparer de Vombohitra.

A tout hasard, comme c'était un homme de précautions, il avait fait bâillonner le prisonnier et avait jeté sur sa face — sous prétexte de le préserver des moustiques — un morceau de lamba, assez épais pour l'empêcher de reconnaître qui que ce fût; de la sorte, ne lui parlant pas, il pouvait espérer que Pierre Ladret ignorait en quelles mains il était tombé.

Maintenant, arrivé au bord du ruisseau, — qui servait comme nous l'avons dit, de premier retranchement à la concession, — il était arrêté, tenant conseil avec lui-même pour savoir ce qu'il allait faire: d'abord, bien entendu, il fallait que Mme Fleuret ignorât la présence du sous-lieutenant à Vombohitra.

Pour ça il y avait une chose bien simple à faire, c'était de confier le prisonnier aux quelques hommes qu'il y avait là, avec lui, et de les cantonner, eux et lui dans un coin de l'usine; depuis que la désorganisation s'était mise parmi les travailleurs, à la suite de la marche en avant de la colonne française, les turbines étaient arrêtées et il n'y avait donc aucun danger que la vieille vint rôder de ce côté.

Ensuite, en ce qui concernait la mise en défense de Vombohitra et l'armement des hommes, Fabian se réservait de légitimer ces mesures en expliquant qu'il s'était enfui de Tananarive, et qu'il craignait que la reine n'envoyât des ordres pour qu'on lui mit la main dessus.

Tout cela étant bien arrêté dans son esprit, il longea le bord du ruisseau jusqu'à l'endroit où s'abattait le pont-levis; mais, à sa grande surprise, — car c'était là une des mesures de précaution prises par Mme Fleuret depuis son départ, — il fut obligé de constater que le pont-levis était relevé; cela le déconcerta un instant et même l'inquiéta, obligé qu'il allait être de héler les gardiens de l'usine pour leur faire manœuvrer le treuil, ce qui pouvait donner

l'éveil aux gens de l'habitation et faire accourir la cantinière et ses enfants.

Cette considération fit, qu'ayant arrêté là ses hommes, il remonta de quelques mètres le cours du ruisseau jusqu'à un gué qu'il connaissait, en amont, ce qui lui permit de traverser, non à pied sec, mais tout au moins sans être contraint de se mettre à la nage; une fois de l'autre côté, il courut vers l'usine, eut un mouvement de surprise en trouvant la porte ouverte, mais, croyant à une négligence, pénétra à l'intérieur, gagna le treuil et le fit manœuvrer dans l'obscurité; le pont abattu en travers du ruisseau, la petite troupe vint le rejoindre.

—Tu vas t'installer ici avec le prisonnier, commanda-t-il à l'un des Hovas qu'il avait tiré à part, et souviens-toi de ce que je t'ai dit: si les gens d'ici apprennent sa présence, si lui-même arrive à se douter de l'endroit où il est, c'est la mort, car le premier ministre ne plaisante pas. Si, au contraire, tout se passe ainsi qu'il le faut, les piastres ne manqueront pas...

Ayant dit, il tourna les talons, et, par le sentier couvert qui faisait communiquer la fabrique avec le sommet de la colline, il gagna l'habitation; mais, arrivé devant la porte charretière, il fut bien étonné, ayant tenté de l'ouvrir, de la sentir fermée. C'était là un excès de précaution qu'il n'avait jamais prise, les Kabyles logés tout auprès de lui paraissant une meilleure ressource contre une attaque qu'une serrure et des barres de fer, si solides fussent-elles; mais, au demeurant, il comprenait que, seule, Mme Fleuret eût cru être plus en sûreté en donnant double tour de clef à la serrure.

Cette pusillanimité, cependant, ne laissait pas que de le gêner un peu; il ne voulait éveiller personne, ou, du moins, il ne voulait pas éveiller ses enfants, car pour ce qui était de la cantinière, force lui serait bien de lui demander la clef du magasin d'armes; il voulait, aux premières lueurs de l'aube, distribuer fusils et cartouches à ses Kabyles et à ses indigènes, afin d'être prêt à tout...

Ayant donc réfléchi un instant, il se mit en devoir d'escalader le mur, chose facile, d'ailleurs, car, par suite de la sécheresse, des pierres étaient sorties de leur alvéole de terre dure, formant ainsi des sortes d'échelons qui lui facilitèrent son excursion.

Quand il fut de l'autre côté du mur, il demeura tout abasourdi en voyant la barricade construite devant la porte, avec cet amoncellement de voitures et d'instruments aratoires de toutes sortes, qu'y avait placés de Bériex, aidé de Pépita et de Perez...

L'étonnement de Fabian fut suivi presque aussitôt d'une inquiétude, car il ne pouvait croire que, sans raison, les habitants eussent pris de semblables précautions; Mme Fleuret n'était point d'un tempérament assez timoré pour "se boucler" ainsi chez elle, sans nécessité.

A ce qu'il voyait, il y avait donc une raison, et, tout de suite, sa pensée alla aux Fahavalos qui avaient peut-être — chose peu étonnante, d'ailleurs — tenté une incursion sur la concession; mais il abandonna presque aussitôt cette supposition, en songeant à la négligence avec laquelle était gardée l'usine, premier poste fortifié cependant: les portes ouvertes... personne... Ce n'était point contre les gens du dehors que se gardait Mme Fleuret.

Mais alors, c'était contre ceux du dedans... contre les travailleurs... peut-être même contre les Kabyles!

A cette pensée, un frisson désagréable passa dans le dos de M. Fabian, car, si sa crainte était justifiée, qu'allaient devenir ses projets de défense?

Il hâta le pas, traversant la cour d'un pas rapide, se dirigeant vers la porte de l'habitation, lorsqu'il aperçut sous la véranda, vaguement éclairée par un rayon de lune, une forme humaine, étendue à terre.

Tirant son revolver de sa gaine, il l'arma et se dirigea de ce côté; mais le bruit de ses pas avait éveillé l'homme, qui, soudainement dressé, l'ajusta avec une carabine qu'il tenait à la main, demandant d'une voix sourde, étranglée:

—Qui va là?

—Perez! s'exclama Fabian, qui reconnut la voix de son fils.

—Papa! s'écria le jeune garçon en courant à lui.

Durant quelques secondes, le père le tint serré contre lui, car l'amour qu'il avait au cœur pour ses enfants était sincère; mais, presque aussitôt ressaisi par sa crainte:

—Que se passe-t-il donc? interrogea-t-il.

—Les Kabyles...

Perez ne put continuer, presque aussitôt interrompu par un juron formidable qui s'échappa des lèvres du misérable.

—Ta sœur? demanda-t-il cependant, inquiet de sa fille.

—Dans la chambre de Mme Fleuret...

Et comme l'enfant courait déjà vers la porte, avec l'évidente intention de précéder son père, pour prévenir, Fabian lui dit d'une voix dure, cette voix à laquelle Perez et Pépita avaient coutume d'obéir sans murmurer:

—Non... reste là... et ouvre l'œil.

Il franchit le seuil de la maison, suivit le couloir et arriva devant la porte de la cantinière, par-dessous laquelle filtrait un mince rayon de lumière; il s'immobilisa durant une seconde, en proie à une appréhension vague, indéfinie, dont il n'avait qu'une instinctive perception, sans se la pouvoir expliquer.

Entré sans bruit dans la pièce, la première chose qu'il aperçut, à la clarté de la lampe, fut sa fille qui, étendue dans le fauteuil d'osier, dormait, et sur le lit une forme indécise, mais sur laquelle il ne pouvait avoir le moindre doute: la mère. Fleuret était malade...

Il s'avança avec précaution; mais le plancher cria sous ses bottes, et Pépita, se redressant, ouvrit les yeux...

A la vue de son père, elle eut un moment de terreur folle et, les mains crispées sur le bras du fauteuil, elle dit d'une voix rauque...

—Vous!... c'est vous!...

Ne pouvant comprendre, Fabian attribua cet accueil au réveil brusque et à la surprise causée par cette arrivée inattendue.

—Eh! quoi... fit-il tout bas, tu ne me reconnais donc pas?

Puis, hochant la tête vers le lit,

—Gravement malade? interrogea-t-il.

Il fit un pas en avant; alors la jeune fille se dressa, comme mue par un ressort et, tout debout, entre le lit et lui:

—N'avancez pas, déclara-t-elle...

Instinctivement, il s'immobilisa, comprenant de moins en moins, mais indisposé cependant par le son de menace qu'il croyait avoir senti dans la voix de sa fille.

—Et pourquoi... ne pas avancer? demanda-t-il, en fronçant les sourcils...

Une pensée traversa l'esprit de Pépita: si cependant de Bériex s'était trompé dans ses conjonctures, si l'auteur de l'agression dont il était victime n'était pas celui qu'il avait accusé?... Cela se pouvait après tout; le blessé avait été attaqué par des indigènes, mais rien ne lui prouvait que ces indigènes fussent à la solde de Fabian.

Ce raisonnement, outre qu'il ne manquait pas de logique, avait aux yeux de la jeune fille l'immense avantage de lui permettre d'innocenter son père et, aussitôt, changeant d'attitude, elle répliqua:

—C'était de peur que vous ne l'éveilliez...

Elle prit la lampe et, la tenant de manière à ce que la clarté tombât en plein sur le visage du blessé, elle invita d'un geste son père à s'approcher, murmurant:

—Ne faites pas de bruit...

La tête immobile sur l'oreiller, les paupières closes, les lèvres entrouvertes par une respiration rendue un peu haletante par la fièvre, de Bériex dormait.

S'étant penché, pour mieux voir, Fabian se rejeta brusquement en arrière.

—Lui!... tonnerre de sort!... lui! gronda-t-il...

Instinctivement, à la vue de sa victime, sa main s'était portée à sa ceinture, cherchant son revolver...

Mais la jeune fille était si horriblement pâle et les regards qu'elle attachait sur lui avaient une expression d'épouvante et d'horreur telle que son bras retomba le long de son corps, comme brisé.

Voyant tout danger immédiat écarté, Pépita, qui avait bondi en avant, prête à faire de son corps un rempart au blessé, demanda d'une voix qui tremblait:

—Vous connaissez ce malheureux?

Sans répondre, anxieux de savoir si de Bériex avait parlé, Fabian demanda:

—Comment se trouve-t-il ici?

—C'est grâce à lui que nous avons échappé, Perez et moi, aux gens qui nous avaient enlevés d'ici, car vous avez failli ne pas nous revoir, mon père. Il était blessé, sur le point de mourir... nous ne pouvions l'abandonner dans la brousse...

Le misérable, atterré, demeurait là, tête basse, les regards en dessous fixés sur de Bériex; ainsi, c'était l'homme qu'il avait voulu assassiner qui avait sauvé ses enfants, et ceux-ci, inconsciemment, emportés par leur bon cœur, l'avaient sauvé à leur tour...

Mais si le premier mouvement avait été chez lui presque bon, entraînant non pas le remords de son action, mais un semblant de regret, le second mouvement fut tout de fureur concentrée; la haine instinctive qu'il avait contre de Bériex s'accrut davantage encore et, au lieu d'un regard de reconnaissance, ce fut un regard de colère qu'il lança à sa fille.

Ah! elle ne s'y méprit pas, la pauvre enfant; dans la prunelle du père, elle lut l'aveu du crime, la rage de l'échec et, les mains angoisseusement serrées, elle murmura:

—Mon Dieu!...

Il redressa la tête, considéra sa fille durant une seconde, avec attention et, effroyablement calme, demanda:

—Qu'as-tu donc?

Toute troublée par cette simple question elle répondit:

—Moi !... mais rien !... rien, je vous assure...

Peu à peu, il reprenait possession de lui-même ; l'émoi du premier moment passait ; il réfléchissait qu'après tout, la situation, pour n'être pas bonne, n'était peut-être pas aussi mauvaise qu'elle lui avait paru tout d'abord ; en premier lieu, rien ne lui prouvait que le blessé eût parlé ; ensuite, alors même qu'il eût parlé, qu'eût-il pu dire ?

Rien de net, de précis ; l'avait-il seulement accusé du guet-apens dans lequel il avait failli succomber ? En admettant que le soldat eût à ce sujet des soupçons, il lui était impossible d'avoir autre chose ; et, pour accuser quelqu'un d'un meurtre, il faut tout au moins avoir une preuve que ce quelqu'un est le meurtrier.

Quant à ce qui était de sa conduite vis-à-vis de la colonne expéditionnaire, que pouvait avoir à lui reprocher de Bérioux, dont il avait — nous l'avons dit déjà — flairé depuis longtemps les sentiments à son égard ?

Rien ; ses renseignements, il est vrai, n'avaient pas toujours concordé avec l'exacte vérité, mais il arrive à tout le monde de se tromper, et les officiers français eux-mêmes, l'administration militaire elle-même et le gouvernement de la République lui-même avaient tous à leur actif des fautes assez lourdes pour que l'on ne pût incriminer un pauvre diable de colon rempli de bonne volonté.

En quelques secondes — tellement en certaines circonstances critiques de la vie, le travail se fait rapide dans la cervelle humaine, — il avait envisagé et le peu de fondement qu'avaient les accusations que de Bérioux pouvait avoir portées contre lui, et la logique avec laquelle il lui était possible de les repousser...

Sans compter encore que tout cela était imaginaire, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il se trompât du tout au tout sur le compte de ce garçon-là ; non pas qu'il mit en doute l'antipathie qu'il lui inspirait : ce sont là des choses sur lesquelles il est impossible de se méprendre et, de sa part, cette antipathie était réciproque.

Mais c'est là un phénomène qui se produit quotidiennement dans la vie ; quoique Dieu ait créé tous les hommes pour être frères, ils se détestent et s'entre-déchirent comme des bêtes fauves — *homo homini lupus*, — et l'antipathie est un sentiment qui a un cours trop régulier pour qu'on s'en puisse émuover outre mesure.

De là, cependant, à échafauder — ainsi qu'il l'avait fait — tout un mélodrame... il y avait loin, et Fabian finit par hausser les épaules, se moquant lui-même de ses appréhensions.

—Pauvre diable !... s'apitoya-t-il après être demeuré là, immobile et silencieux, les deux mains crispées sur le fer de la couchette, penché vers le blessé.

Ces deux mots amenèrent une détente dans l'état de surexcitation nerveuse de la jeune fille ; elle avait une telle horreur pour l'infamie dont son père était accusé, elle désirait si ardemment pouvoir espérer qu'il l'était à tort, qu'elle ne remarqua pas comme sonnait faux l'intonation avec laquelle son père avait prononcé ces deux mots, et qu'une larme, tombée de sa paupière, roula lentement le long de sa joue pour venir s'écraser sur le front de de Bérioux.

Le blessé ne bougea pas ; il semblait être retombé dans l'état comateux où il était demeuré anéanti durant les premiers jours de son séjour à la concession.

—Oui... pauvre garçon, balbutia-t-elle, trouvant enfin l'énergie suffisante pour triompher de l'angoisse qui l'étreignait à la gorge. Il a bien souffert !...

—Est-ce qu'il a eu sa connaissance ?

Cette question, bien naturelle cependant, fit tressaillir la jeune fille, et le peu d'espoir que lui avait mis au cœur l'apitoiement apparent de son père fut bien près de s'évanouir ; il lui sembla qu'elle, à la place de son père, en admettant même qu'elle s'intéressât, plus même qu'il ne pouvait s'y intéresser, à l'état du blessé, elle n'eût point posé cette question-là !

Elle eût certainement interrogé à son sujet ; c'était logique, c'était fatal, c'était humain : mais elle n'eût point demandé si le malade avait sa connaissance ! La fièvre, le délire, peut-être bien ; mais la connaissance, non !

Elle évita de regarder Fabian, conservant ses paupières baissées et ses yeux tournés vers le lit, attachés sur le visage pâle et immobile de de Bérioux et, par un pressentiment inexplicable, sentant que si elle voulait assurer la sûreté de celui qui dormait là, étendu, sans défense, il lui fallait mentir, elle murmura :

—Hélas ! non... et c'est ce qui me désespère...

Le masque de Fabian se plissa et Pepita qui, en ce moment précis, avait coulé un regard vers son père, crut remarquer que ses lèvres se crispaient dans un presque imperceptible sourire et que sa poitrine se soulevait comme en un soupir de satisfaction.

Ah ! ce sourire ! ce soupir ! comme ils lui tordaient le cœur à la pauvre enfant ! et comme elle eut grand-peine à retenir les pleurs qui menaçaient de déborder de ses paupières...

—C'est un garçon fichu... grommela Fabian.

Puis, l'esprit dégagé de la préoccupation qui l'avait étreint depuis son entrée dans la salle, il demanda :

—Où donc est Mme Fleuret ?

C'était là encore une de ces questions auxquelles la jeune fille devait s'attendre, et qui, cependant, la trouva sans réponse immédiate, toute hésitante, toute troublée ;... heureusement qu'en cet instant, Fabian s'était détourné pour chercher à la muraille la clef du magasin d'armes, ordinairement accroché à un clou.

—Vous cherchez quelque chose, mon père ?

—Oui... pardieu... la clef du magasin.

Puis, continuant ses investigations :

—Où donc est elle, la mère Fleuret ? fit-il d'un ton sec et de mauvaise humeur.

Instinctivement, car elle sentait que ce qu'elle allait répondre était grave, Pépita ramena ses regards du côté du blessé, comme s'il eût pu la conseiller, et voilà qu'à sa grande surprise elle vit, dans la face immobile, les lèvres s'agiter imperceptiblement et murmurer dans un souffle tellement léger qu'il ne pouvait être entendu que d'elle seule :

—Colonne... Suberbieville... Pierre...

Ce fut tout, les lèvres de de Bérioux se figèrent à nouveau, et lorsque, impatienté de ne pas recevoir de réponse, Fabian se retourna, la jeune fille, qui avait compris, lui dit très placidement :

—La pauvre femme était tellement inquiète de ne pas avoir des nouvelles de M. Ladret, qu'ayant appris par les indigènes que les Français se trouvaient à Suberbieville, elle est partie pour tâcher de savoir...

—...De savoir quoi ? demanda d'une voix dure Fabian, sur le visage duquel une ombre s'était étendue subitement.

—Comment !... mais savoir s'il est blessé... ou s'il lui est arrivé malheur...

Il haussa brutalement les épaules et grommela :

—Il est soldat... c'est pour quelque chose !... enfin, c'est son affaire... Seulement, je trouve étrange qu'elle profite de mon absence pour s'absenter à son tour... Et la clef... elle l'a emportée, sans doute ?

—Non... elle est chez moi, cachée... Si vous la voulez...

—Tout de suite... j'en ai besoin...

Ils sortirent, et lorsque leurs pas se furent éteints dans le couloir, de Bérioux ouvrit les yeux, regarda vers la porte et, se soulevant un peu, étendit le bras vers l'escabeau où se trouvaient déposés son sabre et son revolver d'ordonnance ; il prit le revolver et, le sachant sous sa couverture, dit avec un sourire de satisfaction :

—Voilà qui me servira de garde-malade.

XXV — ENFANTS DE TRAITRE

Fabian, avons-nous besoin de le dire, avait passé une mauvaise nuit : une fois seul, retiré dans sa chambre, les doutes que, sur le premier moment, en se trouvant à l'improviste en face de sa victime, il avait voulu concevoir, s'étaient dissipés, et c'étaient des certitudes qui les avaient remplacés.

Maintenant il voyait juste et net, et ce n'était point seulement une instinctive antipathie qu'il éprouvait contre le maréchal des logis ; il avait le pressentiment que celui-ci l'avait flairé, qu'il avait vu en lui le traître qu'il était, et qu'en outre il devait lui attribuer l'agression dont il avait failli être victime.

Il lui avait plu, à lui, de s'illusionner à ce sujet et c'est même cette illusion qui lui avait permis de reprendre si rapidement son sang-froid et d'interroger sa fille ; mais, à présent, il comprenait bien que c'était de sa part de l'enfantillage et il ne pouvait contenir sa rage de ce que celui dont il se croyait débarrassé à tout jamais fût vivant.

Vivant !... Toute la question était de savoir jusqu'à quel point il l'était, car si ce que Pépita lui avait dit était la vérité... si, depuis quinze jours, le blessé se trouvait dans ce même état comateux où il venait de le voir, non seulement il n'avait pu parler, mais encore il y avait grande chance pour qu'il emportât son secret dans la tombe.

Et le misérable respirait en raisonnant ainsi : notez qu'il ne s'agissait point pour lui de savoir s'il conserverait au moins vis-à-vis de ses enfants la face d'honnête homme qu'il s'était donnée à leur yeux ; certes il les aimait, et lorsque Ramasombazaha lui avait annoncé qu'il avait donné l'ordre de les enlever, une émotion profonde s'était emparée de lui et peu s'en était fallu qu'il ne sautât à la gorge de son complice.

(A suivre.)

VILLAGEOISE.

(Suite)

Musical score for 'Villageoise' (Suite). The score consists of five systems of music, each with a treble and bass clef. The first system is marked with a '8' and a dashed line. The second system has a 'Ped.' marking. The third system has a '8' and a dashed line, and includes the instruction '1. SORORE.' and 'tre corde.'. The fourth system has a 'Ped.' marking. The fifth system has a 'Ped.' marking and ends with the instruction 'FF'.

Paroles de

FABRICE CARRÉ

Monsieur Lohengrin

OPÉRETTE EN TROIS ACTES
ENTR'ACTE

Musique de

EDMOND AUDRAN

Musical score for 'Monsieur Lohengrin' Entr'acte. The score consists of eight systems of music, each with a treble and bass clef. The first system is marked 'All. con moto' and 'PIANO'. The second system has a 'Cres.' marking. The third system has a 'Ped.' marking. The fourth system is marked 'Mons. xlii.'. The fifth system has a 'Ped.' marking. The sixth system has a 'Ped.' marking. The seventh system has a 'Ped.' marking. The eighth system has a 'Ped.' marking.

Aux Mères et aux Filles !

Les maladies ne sont pas dues au hasard, leur guérison non plus. La perte de la santé est toujours l'effet d'excès quelconques ou d'un manque d'observation des lois de l'hygiène. Pour recouvrer la santé, la nature doit être secondée par un traitement spécial et un régime convenable. Le Docteur Coderre, un savant connu du monde entier, longtemps affligé par la vue des milliers de femmes et filles pâles, dévoua sa vie à chercher un remède sûr et efficace. Il y réussit après 20 ans de recherche, et se servit d'abord de ses Pilules Rouges dans le traitement de ses malades ; mais, pressé de demandes de toutes parts par les personnes qui avaient entendu parler de ses merveilleuses pilules, il les offrit au public et depuis la demande n'a pas cessé de s'accroître. Aujourd'hui cent mille femmes et jeunes filles ont recouvré la santé et leurs fraîches couleurs par les Pilules Rouges du Docteur Coderre, et le bénissent du fond de leur cœur. Les Pilules Rouges ne guérissent pas toutes les maladies, mais elles guérissent celles pour la guérison desquelles elles sont offertes. . . . Les femmes et filles faibles et pâles recouvreront la santé en se servant des Pilules Rouges ; nous ne demandons qu'un essai honnête et confiant. Les Pilules Rouges du Docteur Coderre ont guéri et guériront les cas les plus obstinés de cette terrible maladie appelée BEAU MAL. . . . Ne craignez pas, ces Pilules sont garanties pures et ne constituent aucun danger pour l'organisme le plus délicat. Les traitements à suivre sont indiqués sur la circulaire qui accompagne les pilules ; cependant si, après avoir pris les Pilules Rouges suivant les directions, vous n'êtes pas complètement guéris, écrivez-nous en toute confiance, expliquez-nous votre cas en détail. Notre médecin, — un médecin expert et d'expérience, — vous répondra pour RIEN, vous indiquant comment vous servir des Pilules Rouges pour vous guérir.

Mme OUELLETTE

Une jeune mère de Fitchburg, Mass., guérie en trois mois par les merveilleuses Pilules Rouges du Dr Coderre.

" Vos pilules ont été pour moi une vraie



Mme OUELLETTE.

bénédiction du ciel", nous dit madame Adolphe Ouellette, du No 16 rue Plymouth, Fitchburg, Mass.

En la voyant fraîche et rose, rayonnante de santé et de bonheur, ses nombreuses connaissances ont de la peine à croire qu'il y a à peine quelques mois cette même femme était à deux doigts de la mort, pâle, épuisée, l'ombre de ce qu'elle est devenue aujourd'hui, grâce aux Pilules Rouges du Dr Coderre.

M. Adolphe Ouellette est un menuisier respectable et bien connu de toute la ville, sa femme est âgée de 33 ans, ils ont six enfants. Depuis trois ans la vie était devenue pour sa femme un long et douloureux martyre. Elle souffrait horriblement de la maladie des reins, mal de reins, etc. Elle avait continuellement mal à la tête et était si pâle, nerveuse et faible que tout le monde ne lui donnait que peu de temps à vivre.

Après avoir essayé plusieurs médecins et dépensé beaucoup d'argent sans pouvoir retirer aucun soulagement, elle était en proie à de profonds excès de découragement. Enfin, après avoir pris une quantité de remèdes qui ne lui firent aucun bien, elle lut un jour dans un journal le récit de la guérison d'une maladie semblable à la sienne obtenue par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre, et prit la résolution d'en faire l'essai. Après en avoir pris régulièrement pendant un mois elle éprouva un mieux sensible et au bout de TROIS mois elle fut COMPLÈTEMENT GUÉRIE. Arrachée à la mort et rendue à la vie du bonheur et de la santé. Son bébé qui est âgé de 7 mois est en parfaite santé, grâce aux forces nouvelles de sa mère. La jeune mère de madame Ouellette, âgée de 16 ans, s'est guérie complètement d'irrégularité douloureuse par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les Pilules Rouges sont expédiées par la malle dans toutes les parties du Canada et des États-Unis.

50 centins la boîte,
6 boîtes pour \$2.50.

ÉCRIVEZ-NOUS avec confiance, si les Pilules Rouges ne vous soulagent pas, notre médecin vous répondra POUR RIEN. Notre médecin est à votre disposition, écrivez lui, il vous indiquera le régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle. Ne craignez pas d'écrire. Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre, et insistez pour les avoir. Il peut les acheter dans le gros pour vous et vous les donner le même jour.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

{ Se vendent 50c la boîte, 6 boîtes pour \$2.50. }
{ Les Pilules Rouges sont expédiées par la malle dans }
{ toutes les parties du Canada et des États-Unis . . . }

Adressez vos lettres à la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Dép't. Médical, B. P. 2306, Montréal, Can.

Mme BRODEUR

de Fall River, Mass., guérie du Beau Mal par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Nous voulons que toutes les jeunes filles et femmes souffrant du beau mal et de faiblesse essayent les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont faites pour guérir et elles GUÉRIRONT toujours les maladies pour lesquelles elles sont offertes. Notre réputation ne s'est pas faite en un jour, c'est parce que nous avons toujours dit la vérité et que nos pilules sont réellement sans supérieures au monde, que la demande a toujours été en augmentant. Écrivez-



Mme DOLPHIS BRODEUR.

nous avec confiance si les pilules rouges ne vous soulagent pas, notre médecin vous répondra pour rien. Il faut à certain personne un régime spécial, notre médecin vous l'indiquera. Toute correspondance est confidentielle. Ne craignez pas d'écrire. Lisez ce que nous écrivis une femme reconnaissante :

" J'étais très faible, je ressentais tout le temps des douleurs aux reins, bien que j'ai eu les plus grands soins, mon mal de reins était presque impossible à supporter. Je souffrais du Beau Mal dans ce qu'il y a de plus rigoureux. Lorsque mon bébé eut atteint ses trois mois, la vie m'était devenue insupportable tant je souffrais. Un jour, je vis l'annonce des Pilules du Dr Coderre, qui disait que ces Pilules Rouges étaient un grand spécifique pour les maladies des femmes. Je croyais ma maladie incurable et je refusai d'en acheter. En face de mes souffrances, je me décidai à en acheter une boîte en cachette, car j'étais alors sous les soins de mon médecin. A ma grande surprise, avant que j'aie pris la première boîte entière, j'en ressentis les bons effets, je fis voir ces Pilules Rouges à mon médecin. A ma grande surprise il me dit de continuer à les prendre, qu'il savait ces Pilules Rouges très bonnes pour ma maladie. Il me conseilla d'en prendre tout l'été. Je suis à présent bien mieux, je ne ressens plus de douleurs aux reins, je me sens forte, je dors bien, je mange bien, mon courage est revenu et je puis prendre soin de mon bébé et de mon ménage. Je recommanderai toujours les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les maladies des femmes, car je suis certaine qu'elles sont merveilleuses. "

" MME DOLPHIS BRODEUR,
399 rue Bank, Fall River, Mass. "

Mlle DUFORT

Une jeune couturière de Lowell, Mass., ramené à la santé par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Mlle Maria Dufort demore au No 102 rue Ford, à Lowell, Mass., c'est une des couturières les mieux connues de cette grande ville manufacturière où des milliers de canadiens résident. Comme beaucoup de jeunes filles, Mlle Dufort, tout à son travail, ne s'était pas aperçue qu'il était au-dessus de ses forces, et que son occupation sédentaire s'alliait mal avec son tempérament tout d'activité. Son teint était de venu pâle à en paraître vert, elle n'avait plus d'appétit, ni d'énergie dans son ouvrage. Elle souffrait continuellement du mal de tête, de reins et de maladies particulières aux femmes. Un jour . . . mais laissons-la faire elle-même le récit de sa merveilleuse guérison :



Mlle DUFORT.

" Un jour que je souffrais énormément, j'apprenis une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre et résolus d'en faire l'essai. Du moment que je commençai à en faire usage je sentis un mieux sensible, et soyez sûr que, ayant souffert aussi longtemps et d'une manière aussi atroce, j'ai continué le même traitement. Je devins de mieux en mieux, et après quelques mois les Pilules Rouges avaient fait disparaître tout vestige de ma maladie. Il me semblait qu'un sang nouveau coulait dans mes veines, et les organes qui depuis tant d'années ne fonctionnaient qu'imparfaitement sont maintenant dans le meilleur ordre et ne me font plus souffrir. De plus, j'ai beaucoup augmenté en poids, et je puis faire une meilleure journée d'ouvrage que je ne l'ai pu depuis longtemps. Peut-être que je me montre un peu enthousiaste, mais il n'y a pas que moi qui sache ce que les Pilules Rouges ont fait pour moi et, naturellement, je leur en suis reconnaissante. Je ne manque jamais une occasion de dire un bon mot en faveur de cette " médecine. "

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre, et insistez pour les avoir. Elles se vendent 50c la boîte, 6 boîtes pour \$2.50. Nous les expédions aussi par la malle.

DEUX SŒURS

Comment elles ont été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

" Il me semble, nous dit Mlle Lizzie Robitaille, que je ne puis rendre justice à votre merveilleux remède (des Pilules Rouges), et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance. J'ai souffert pendant trois ans de maladies particulières à mon sexe. J'étais pâle et maigre, je souffrais constamment de violents maux de tête et de douleurs aux reins, aussi " d'irrégularités " qui m'avaient rendue si faible que je croyais n'avoir plus que quelques temps à vivre. J'avais entendu dire que les Pilules Rouges étaient recommandées pour les maux de cette sorte, et je me suis enfin décidée à les essayer. J'ai soigneusement suivi les directions ; je reconnus qu'enfin j'avais trouvé une médecine qui me soulageait de mes douleurs, et j'en remercie le ciel. J'ai pris les Pilules Rouges fidèlement et régulièrement pendant environ quatre mois, et au bout de ce temps j'étais non-seulement complètement exempt de douleurs, mais je jouissais d'une santé parfaite. Je fais encore usage des Pilules Rouges à chaque retour mensuel, et je sais qu'elles sont d'un grand bienfait. Je sais qu'il y a des milliers de filles qui endurent constamment les mêmes souffrances qui ont rendu ma vie si misérable, et en reconnaissance de ce que les Pilules Rouges ont fait pour moi, je désire engager les autres personnes souffrantes à leur donner un loyal essai.

" Ma sœur Clara a été guérie de faiblesse et pâleur et d'irrégularités par vos merveilleuses Pilules. Elles est aujourd'hui comme moi en excellente santé, et nous travaillons avec courage et énergie. Nos couleurs sont revenues, notre teint est rose, nous man-



Mlles ROBITAILLE.

geons avec appétit et jouissons d'une santé parfaite. Nous ne cessons de vanter les Pilules Rouges du Dr Coderre, parce que nous considérons qu'elles nous ont vraiment sauvé la vie. "

Voici, n'est-ce pas, des faits qui parlent à votre intelligence. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont garanties guérir la pâleur, faiblesses, arrêter toutes irrégularités et guérir le beau mal. Elles ne sont pas offertes pour guérir toutes les maladies, mais SEULEMENT les maladies de femmes, et pour cela elles sont sans égales.

Les symptômes ordinaires sont les maux de tête violents, la perte d'appétit, un teint pâle, les palpitations du cœur, les chevilles et les jambes enflées, nerfs agités, mauvaise haleine, etc. La personne qui souffre peut avoir un ou plusieurs de ces symptômes.

DÉLICAT



Brahma (irrité).—Retire toi de ma vue, Félicienne, tu as une haleine infecte. Je parie que tu viens de picorer dans les champs d'ognons.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

"The Great North West" est un mélodrame tel qu'il n'en a pas été représenté depuis longtemps à ce théâtre. Ce ne sont pas des chemises rouges et des couteaux ainsi que souvent on en présente au public sous le nom de drames du Nord Ooust, mais un vrai tableau de la vie des prairies telle quelle est.

Tous les rôles sont bien tenus par des artistes de talent. Les décors sont superbes et d'un réalisme étonnant.

Quand aux effets mécaniques, ils sont insurpassables et tout concourt à composer un tableau exact de la vie dans ces contrées encore peu connues.

Chaque acte contient une ou plusieurs attractions très puissantes. Au 1er acte, la bâtisse du chemin de fer, la locomotive qui passe, le schooner des prairies ; c'est là que l'intrigue commence et toutes les scènes offrent le plus vif intérêt. Au 2me acte. L'accusation de l'innocent et le sauvetage de l'héroïne, le moulin qui brûle, tout est absolument poignant. Au 3me acte. Le jugement vient donner la note attendrissante et nous précipite vers le dénouement. Dans le bureau de poste on assiste à une dramatique partie dont l'enjeu est la vie d'un homme. Cette scène est remplie d'intérêt. 4me acte. La neige tombe et l'héroïne, montée sur un moulin à vent, chante une mélodie ; elle essaie de sauver son amant et y parvient.

Allez voir "The Great North West" et vous en emporterez une impression profonde et le parfait contentement d'une aussi bonne soirée.

WINDSOR HALL

C'est le jeudi, 22 avril, qu'a lieu le deuxième concert donné par les élèves du Conservatoire de Musique de la Société Artistique Cana-

DEVINETTE



—On est donc passé le panier de cerises que j'ai cueilli tout à l'heure ? Je l'avais pourtant laissé là, sur l'arbre !

dienno et le succès du premier nous fait favorablement augurer de celui du second.

Une innovation qui sera vivement appréciée, c'est le prix unique de tous les sièges, uniformément fixé au prix populaire de 25 centins.

A signaler parmi les numéros du très beau programme qui nous a été adressé : "Fleur de Mai", "Pardon Breton", "Les Bouquetières de Tabarin" — chœurs chantés sous la direction de MM. Chs Labelle et Ach. Fortier, — Duettino, Andante et Rondo, Rondeau élégant, Ausdeur Volsleben ; Morceaux de piano par Mlles A. Prevost et B. Renois ; Mlles A. Marier et A. Fortier, Mlle E. Plouf, Mlle R. Lalonde ; Marzurka de Concert, sur le violon, par Mlle E. Fortier ; Air d'Etienne Macel, Mlle M. Calder ; Le Roi l'a dit, Sérénade, Mlle M. Calder et M. Brophy ; Air du Pardon de Ploërmel, Mlle A. Landry ; Concerto en La mineur, M. H. Arnoldi. Mme C. Bourdon, accompagnateur.

PALLADIO.

SUTILITÉS

Le directeur des tramways.—Monsieur, si le public ne perdait pas aussi facilement la tête, il n'y aurait presque jamais d'accident sur la ligne.

L'avocat du plaignant.—Parfait, mais ne pensez-vous pas qu'il est facile à une personne de se faire tuer sans que sa tête soit coupée ?

CHOSES ET AUTRES

On a beaucoup parlé de la peste des Indes, mais l'on s'est fort peu occupé de la famine terrible qui y exerce de cruels ravages.

Depuis le commencement du siècle, c'est bien la quatorzième fois que les Indiens sont en proie aux horribles souffrances de la faim.

Pendant la famine de 1861, environ neuf cent mille personnes moururent d'inanition dans une seule province ; celle de 1866 fut plus horrible encore, et dans la province d'Orista, on compta environ un million de

EN VENAIT-IL ?



Le cuisinier.—Brou... en voilà un qui, s'il vient d'Orient, n'en répand guère de parfums. Quel œuf de Pâques, mon bon...

victimes. Des populations entières étaient réduites à l'état de squelettes ambulants.

En 1876, la famine fit six millions de victimes. Toutes les offres généreuses, les élans de la plus ardente charité furent impuissants à atténuer le terrible fléau.

Et cependant il s'agit du pays le plus fertile du monde !

Malheureusement, presque tous les Orientaux sont prodigues, insouciants de l'avenir, et pour peu que la température, exceptionnellement, soit défavorable, c'est l'effroyable misère.

Les victimes de la famine représentent, paraît-il, le sixième de la population.

Sur trois cents millions d'habitants, il va donc y avoir cinquante millions de malheureux qui vont souffrir de la faim.

DEUX VISAGES

Georgette (8 ans).—La mère de Louis a, paraît-il, un très mauvais rhume. Le docteur lui a dit d'aller en Floride.

Félicien (6 ans).—Toujours deux poids et deux mesures, ce docteur là, quand j'ai eu un mauvais rhume, il a dit à maman de m'envoyer à l'école.

LA MÊME CHOSE

Le recorder (au prisonnier, un petit garçon de 10 ans).—On vous a ramassé en état de vagabondage, que fais donc votre père, mon garçon ?

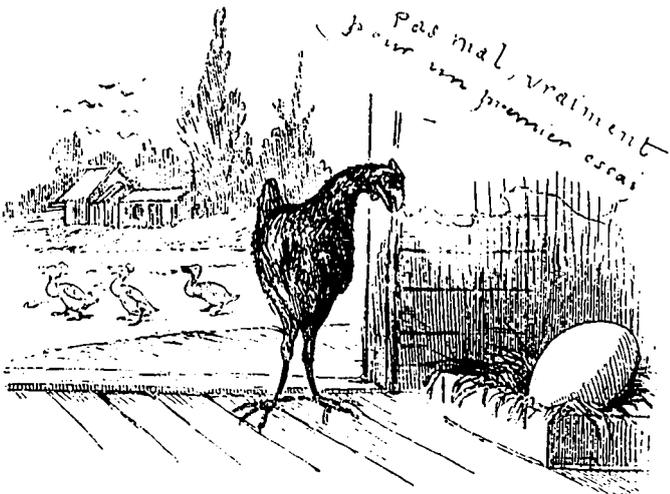
Le prisonnier.—La même chose que vous, Votre Honneur, il est homme de police.

EN ÉTAIT-IL CERTAIN

Mr Dude.—Oui, Docteur, je crois bien que ma cervelle s'amollit.

Le Docteur.—Etes-vous bien certain qu'elle ait jamais été dure ?

HEUREUSE MÈRE



Madame Lacocotte.—Ah bien ! voilà ce qui s'appelle un bel œuf ! Sa mère doit être bien fière de lui.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Dans un restaurant de la banlieue.

—Dites donc, patron, pourquoi vous promenez-vous de table en table avec votre chat dans les bras ?

—Je vais vous le dire : il y a aujourd'hui de la gibelotte sur le menu, et je tiens à rassurer ma clientèle.

Un forçat du roman feuilleton décrit ainsi l'héroïne de son drame : Raoul contemplait sa belle maîtresse, il admirait ses dents et ses cheveux d'un noir d'ébène, son nez et ses lèvres d'un rouge vif.

On parle de l'atavisme devant Citadin : —Laissez-moi donc tranquille avec votre hérédité, s'écrie l'excellent

gâteux. Ainsi, j'ai connu, moi, un jeune garçon dont les parents étaient laids comme les sept péchés capitaux... Eh bien ! tous les ans, au collège, il obtenait le premier prix de physique.

Un collégien d'une douzaine d'années, à qui sa marraine verse du café : —Pas trop peu, n'est-ce pas ?

Un jeune soldat de cavalerie, étourdi par trop de petits verres, essaie vainement de monter sur son cheval. A chaque effort, il appelle un nouveau saint du calendrier.

—Saint-Pierre, viens à moi ?
—Saint Jacques, aide-moi ?
—Saint Michel, pousse-moi ?
Enfin, d'un élan, il s'enlève et retombe de l'autre côté.
—Oh ! oh ! crie-t-il, pas tous à la fois.

Deux charbonniers, plus fils de l'Auvergne que notre ami Chalaye, sont attablés la nuit du réveillon, devant une superbe volaille.
—A propos, dit l'aîné, en attaquant la bête, sais-tu quelle différence il y a entre une poule et un chapon ?

—i...
—Fouchtra ! chest bien chimple, chependant ; une poule chépond, et un chapon cha pond pas.

POUR ABRÉGER

Les Américains, de tout temps curieux et avides de s'instruire, passaient autrefois pour être si questionneurs que Franklin, lorsqu'il voyageait dans le pays et qu'il était embarrassé sur la route à prendre, avait coutume, pour abréger, de dire aux personnes auxquelles il s'adressait :

" Mon nom est Franklin, je suis imprimeur de mon état, je viens de tel endroit, je vais à tel autre ; pourriez-vous m'indiquer le chemin qu'il faut prendre ? "

Le fusilier Pitouillard écrit à sa famille une lettre de bonne année : " Je finis, chais parents, en vous embrassant... parce que j'ai les piés si froid que je ne peux plut tenir ma plume. "

RÊVE DE PAQUES



Ce qu'a rêvé une de nos lectrices et ce qu'elle a bien voulu communiquer à l'artiste du SAMEDI.

—Tu sais quo je suis remarié avec ma belle-sœur ?

—Quelle idée ?

—Tout simplement pour n'avoir pas deux belles-mères.

Au cours d'histoire naturelle.
—Pouvez-vous me citer des mammifères qui n'ont pas de dents ?

—Oui, Monsieur, il y a d'abord ma grand-mère !

Horrible, mais à cette époque de l'année...
—Je suis le plus jeune de mes frères et sœur, et je lo regrette bien !

—Pourquoi ?
—Parce que, en ce moment, je serais très heureux d'étréner.

Petit dictionnaire :
Fouet.—Petit instrument qui sert surtout à corriger le cheval quand le cocher a fait une faute.

Comment naissent les "coquilles" :
Dans un grand journal, l'aide correcteur lit à haute voix : " Au cours de l'incendie, un pompier a eu les deux épaules fracassées. "

Le chef correcteur, sursautant :
—Fracassées par le feu ! C'est impossible. Mettons : fricassées...

BON MORT

Un amateur de musique se trouvant placé, à l'Opéra, à côté d'un monsieur qui fredonnait continuellement à ses oreilles fit quelques gestes de dépit.

—" Qu'avez vous, monsieur, vous paraissez mécontent ?
—C'est, monsieur, quo j'enrage contre ce coquin de chanteur qui m'empêche d'entendre ce que vous fredonnez. "

A la caserne :
A l'occasion de l'arrivée des réservistes au régiment, le colonel passa dans la chambrée au moment de la soupe :

—Eh bien ! demande-t-il à un vingt-huit jours, comment trouvez-vous le rata ?
—Hum ! mon colonel... à vrai dire, ce n'est pas fameux.
—C'est vrai, mais enfin, vous ne crachez pas dessus ?
—Non, mon colonel, les cuisiniers s'en chargent.

MOT D'ENFANT

Madame, prête à sortir avec Bébé, voit tomber une pluie diluvienne : " Mon Dieu ! quel temps épouvantable ! il va falloir rester à la maison. "

—C'est la faute à papa ; pourquoi qu'il a crié toute la matinée de l'eau dans le téléphone ?

A la correctionnelle :
—Votre profession ?
—Ancien poète.
—Je vous demande votre profession actuelle.

—(Garçon marchand de vins.
—Alors, murmure le Président, vous avez commencé par faire des vers et maintenant vous les lavez.

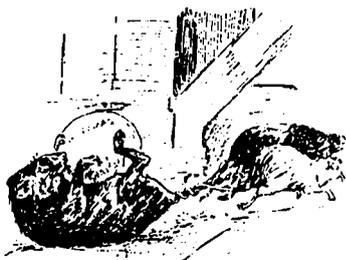
HISTOIRE DE PAQUES



I



II



III



IV



V

Un jour, Raminagrobis, se promenant à l'écurie, aperçut quelque chose de blanc et d'une forme appétissante. Il le tourna, retourna et finit par se persuader que ce devait être un jouet mis à sa disposition à l'occasion des fêtes de Pâques. Il trouva le moyen, aidé de quelques amis dévoués, de confectionner un sleigh nouveau genre dans lequel l'objet inconnu fut transporté au grenier. Là, nouvelle investigation et, après avoir encore tourné l'objet, on se décida, sur l'invitation d'un gourmet de la troupe, à y pratiquer un trou... pour voir. Horrible ! La coque cède, un monstre en sort qui remue tout sur son passage, poussant d'horribles couin... couin. Raminagrobis et ses amis courent encore.

QUELQUES ŒUFS DE PAQUES



I
A un minstrel Montréalais.



II
A une lectrice du SAMEDI.



III
A un joyeux dudu.



IV
A l'encanteur X ..., souvenir.

VISITE DE DEUIL

Un salon bourgeois. Guéridon au milieu, tous les fauteuils rangés le long de la tapisserie. Pavé en briques rouges, luisant et ciré à ne pouvoir s'y tenir debout.

M. et Mme Pruneau, qui vient de perdre sa mère, reçoivent.

On introduit Mme Ramassetabal.

M. Pruneau s'incline profondément, silencieux et boutonné. Mme Pruneau, très expansive, embrasse avec effusion Mme Ramassetabal qui s'assied sur un signe de M. Pruneau.

Un moment de silence très embarrassant.

MME RAMASSETABAL.—J'ai pris... une grande part à votre perte, chère madame..., car... c'est une grande perte... que vous avez faite.

MME PRUNEAU, *s'essuyant les yeux*.—Oh ! oui !... une grande perte !

MME RAMASSETABAL.—Et tout le monde aussi... y a bien pris part.

MME PRUNEAU.—Je n'en doute pas ; ma chère maman était tant aimée !... Je le dis bien souvent : maman sera regrettée... universellement !

M. PRUNEAU.—Oui, n'est-ce pas ? nous avons l'habitude de vivre ensemble ; il est toujours pénible de changer quelque chose dans ses habitudes. Nous sommes ainsi faits...

MME RAMASSETABAL.—A qui le dites-vous, moi qui ai perdu mon cher mari ! Je sais ce que c'est !

M. PRUNEAU.—C'est ce que je disais justement à madame Pruneau, qui se désolait beaucoup trop, car enfin il faut se faire une raison, ne serait-ce qu'une raison de santé... Je lui disais : Si tu me perdais, que serait-ce donc, chère amie !...

MME PRUNEAU.—Ce n'est pas la même chose, une mère...

M. PRUNEAU.—Oui, évidemment, mais il me semble qu'un mari... puis, affaire de nerfs tout cela... Madame Pruneau est très nerveuse, trop nerveuse. Elle devrait se contenir, tout au moins pour son entourage... que diable ! Il faut envisager la vie avec un peu de philosophie.

MME RAMASSETABAL.—Ah ! c'est une chose bien difficile, allez ! que la philosophie.

M. PRUNEAU, *souriant et sceptique*.—Bah ! affaire de tempérament.

DANS LE "SCOTCH"



Joséphine.—Je crois, mon cher, que tu t'enroue davantage de jour en jour. Où vas-tu donc chercher des sons pareils ?

Napoléon.—Dans le "scotch", ma belle amie.

D'ailleurs, vous autres, les femmes, vous avez la religion, et ça sert toujours, quoi qu'on en dise.

(Un silence glacial de quelques instants succède à ces paroles. — M. Pruneau sourit de son petit effet.)

MME RAMASSETABAL.—Votre pauvre maman se faisait bien vieille aussi depuis quelque temps.

MME PRUNEAU.—Hélas ! il nous faut tous y passer.

MME RAMASSETABAL.—Je me souviens que la dernière fois que je la vis, je me dis (en moi-même, bien entendu) : Elle n'ira pas loin !... et allez ! je ne me trompe jamais.

MME PRUNEAU.—Oh ! oui ! elle avait bien baissé. Je lui disais toujours : Vois-tu, maman, tu n'es pas assez fin de siècle, tu n'es pas fin de siècle, du tout.

M. PRUNEAU.—Je crois bien, elle était du commencement.

(Mme Ramassetabal sourit discrètement à M. Pruneau pour lui faire voir qu'elle apprécie son jeu de mots.)

MME RAMASSETABAL.—Mais ce qui peut vous consoler de votre affliction, c'est que "tout le monde vous a bien entourés."

MME PRUNEAU, *s'animant*.—Oh ! vous pouvez bien le dire. Il y avait un monde à son enterrement, un monde, à croire qu'il n'y avait plus personne en ville !

MME RAMASSETABAL.—Il y en avait aussi beaucoup à l'enterrement de mon cher époux.

MME PRUNEAU.—Oh ! mais, pensez donc ! Ce ne pouvait pas être la même chose... Vous comprenez... Il y avait si longtemps que ma pauvre maman habitait ici ; elle était connue comme le loup blanc... Je puis dire que le jour de la triste cérémonie on ne savait où se tenir dans la maison ; elle est pourtant joliment grande !

MME RAMASSETABAL.—Oui, on dit qu'elle est très "spécieuse" !

MME PRUNEAU.—Vous dire la peine que j'ai prise aussitôt après pour mettre tout en ordre !... je n'en suis pas encore remise.

MME RAMASSETABAL.—Je vous comprends bien, allez !

M. PRUNEAU.—Oui, ç'a été une belle cérémonie, mais très pénible ; on a beaucoup de mal quand il faut s'occuper de tout, car il y a mille choses que seul un homme peut faire.

MME PRUNEAU.—Songez donc, chère madame, il y avait sept couronnes pour ma chère maman !

MME RAMASSETABAL.—Au convoi de mon cher mari, il y eut trois draps portés par ces messieurs...

MME PRUNEAU.—Oh ! des draps ! nous en aurions eu six, nous, mais c'était le désir de ma pauvre maman qu'il n'y en eût pas une seule frange... alors... !

MME RAMASSETABAL.—Certes ! les désirs d'un mort c'est sacré !

MME PRUNEAU.—Surtout quand ça fait une économie, vous comprenez ? Mais pour ça, monsieur Pruneau et moi, n'aurions pas regardé à la dépense, je vous prie de le croire.

M. PRUNEAU.—Certes ! nous sommes audessus de ces choses-là. La messe que nous avons fait dire le prouve assez bien...

MME PRUNEAU.—Oh ! à ce propos, avez-vous remarqué, au moment de la quête, à l'église, cette Mme Gripette qui a laissé tomber à terre tout un rouleau de sous... Quel fracas cela a fait, j'ai cru que tout s'écroulait, et quand j'ai vu ce que c'était, j'ai été prise d'un fou rire, mais d'un fou rire !...

M. PRUNEAU.—C'était nerveux.

MME PRUNEAU.—Et l'on est bien mal à l'aise dans ces circonstances-là, on voudrait entrer dans un trou de rat...

MME RAMASSETABAL.—Ah! vous pouvez bien le dire! Voilà-t-il pas qu'à l'enterrement de son époux Mme Mijean avait les trois quarts de son mouchoir qui sortaient de sa poche! C'était comique cet oriflamme blanc sur sa robe noire, et cela battait par derrière, à droite, à gauche, à mesure qu'elle marchait, car elle marche comme un canard, cette pauvre dame; elle a une tournure!... il n'est pas permis de boiter de la sorte. Je n'ai jamais rien vu de si drôle que cet enterrement... tout le monde se tordait...

(Ils rient aux éclats tous les trois.)

MME PRUNEAU.—Mais si vous aviez vu tous les efforts et toutes les contorsions de cette Mme Gripette pour ramasser tous ses sous sans en avoir l'air... C'était impayable!

M. PRUNEAU.—Trop de générosité! Pour une fois qu'elle déliait les cordons de sa bourse... tous les sous ont voulu en profiter, et prendre l'air... ils ont tellement l'habitude de rester dedans!

(Ils rient de plus en plus.)

MME PRUNEAU.—C'est qu'en vérité, c'est une personne serrée... elle en a la réputation, et elle ne l'a pas volée!

MME RAMASSETABAL, qui a mis un outon à la quête.—Oh! vous pouvez bien le dire. On ne peut pas l'être plus!

(Un silence.)

MME RAMASSETABAL.—Eh bien!... je m'en vais... m'en aller... Je suis bien heureuse de vous avoir fait ma visite... Il me tardait de vous l'avoir faite...

MME PRUNEAU.—Oh! je sais que vous nous aimez bien. Je le dis toujours à monsieur Pruneau. Vous êtes bien bonne!...

MME RAMASSETABAL.—Oh! chère madame!...

M. PRUNEAU.—Si! si! nous vous aimons bien aussi... car vous êtes très drôle! Venez plus souvent; on passe toujours un bon moment avec vous. Vous êtes gaie et vous savez rire.

MME RAMASSETABAL, se levant.—Maintenant, je vais chez les Soubert...

MME PRUNEAU.—Mais... comme ça... en sortant d'ici? Vous auriez dû aller avant. Ça n'est pas prudent d'aller voir les gens en sortant d'une visite de mort... Vous savez bien que ça leur porte malheur.

M. PRUNEAU.—Allons, toujours vos préjugés!

MME RAMASSETABAL.—Non! non! Madame Pruneau a bien raison; il

faut avoir du principe... Vous ne croyez à rien, vous, les hommes... Mais rassurez-vous, chère madame, je n'y vais pas directement, chez les Soubert... je vais d'abord faire un tour au bazar, et ça suffit à couper le mauvais effet... vous croyez bien?

MME PRUNEAU.—Oh! oui, c'est très suffisant! Je fais toujours comme ça, moi.

MME RAMASSETABAL.—Car je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je commence toujours mes tournées par mes visites de mort... on aime bien de se débarrasser d'abord des choses pénibles...

MME PRUNEAU.—Ah! vous avez bien raison. J'agis toujours ainsi. Comme nous nous comprenons! nous serions faites pour nous entendre!

MME RAMASSETABAL.—Eh bien! adieu, chère madame!

(Elles s'embrassent. M. Pruneau s'incline silencieusement et boutonné.)

MME RAMASSETABAL, une fois dans la rue.—Ouf!... ce n'est pas malheureux. Je n'aime pas ces gens-là. C'est pétri d'orgueil! Ah! ils en ont l'air de la regretter, leur maman! Ah! bien oui!... C'est-y possible, mon Dieu!

M. PRUNEAU, à Mme Pruneau, dans leur salon.—Elle ne me plaît guère, cette dame Ramassetabal.

MME PRUNEAU.—Oh! elle n'est pas méchante, elle est si bête! Mais vaniteuse!... ces gens-là, ça n'est rien et ça se croit... Ah! je la connais l'histoire des trois draps de l'enterrement de Mr Ramassetabal. Elle la raconte à chien et à chat... Comme si ça valait la peine, trois draps!... Tiens! regarde tous les emplâtres qu'elle a faits dans mon salon... Ces gens-là, ça ne sait seulement pas s'essuyer les pieds!...

(Mme Pruneau tire un petit torchon dissimulé sous un fauteuil, et essuie avec acharnement les traces laissées par Mme Ramassetabal; M. Pruneau la regarde faire d'un air doucement railleur.)

PARISIEN.

DANS SON ÉLÉMENT

Madame.—Je ne comprends pas que tu fasse tant de bruit parce que tu observe le carême. Pourquoi n'agis-tu pas comme le voisin, on philosophe?

Monsieur.—Ça lui est bien facile à lui, il est végétarien.

Un soldat ne voit rarement pas plus loin devant lui que le bout de son mousquet, et derrière que son havre-sac.—PRUD'HON.

Pilule Recouverte.

La bonne pilule doit être bien recouverte. La couche de sucre recouvrant la pilule a deux fins: elle garantit la pilule et lui permet de préserver ses propriétés médicinales et de plus, elle est agréable au palais. Il y a des pilules dont la couche de sucre est trop épaisse, cela les empêche de se dissoudre dans l'estomac et les pilules ainsi recouvertes passent dans le système aussi anodines qu'une boulette de pain. Il y a aussi d'autres pilules dont la couche de sucre est trop légère et permet à la pilule de se détériorer. Après avoir été exposées pendant un mois et plus, les Pilules d'Ayer à couche de sucre ont été reconnues aussi efficaces que si elles sortaient du laboratoire. C'est une bonne pilule parfaitement recouverte. Demandez à votre droguiste

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Pour plus amples informations concernant les Pilules d'Ayer, consultez le "Curebook" d'Ayer, 100 pages. Envoyé gratis. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

—Garçon! votre œuf à la coque est pourri!!!
—Le fait est que c'était plutôt un œuf à mettre sur le plat!

Une Recette par Semaine

REMÈDE CONTRE LE CORYZA

Quel bon remède! Car il vient à son heure en ces jours brumeux, humides, vaguement neigeux, dans lesquels flotte la menace de l'insaisissable influenza. Prenez, sans hésiter, la formule suivante, infailible, pendant tout le temps qu'un remède guérit:

Acide borique en poudre. 3 grammes.
Extrait de menthol. . 3 décigrammes.

Dès qu'on se sent atteint du coryza, faire préparer cette poudre et en prendre une forte prise toutes les heures, jusqu'à ce que la muqueuse nasale soit sèche, c'est-à-dire pendant cinq ou six heures. Il est important d'employer ce remède dès le début du rhume et de le faire préparer au moment de l'emploi, car le menthol s'évapore rapidement, et la poudre perd ses propriétés au bout de quelques jours.

B. DE S.

SUIVEZ CE BON CONSEIL

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du Baume Rhumal. Il soulage instantanément et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

PARISIENS EN VACANCES

—Deux petits Parisiens en vacances visitent le jardin public d'une ville de province.

"Sont-ils bêtes, dit tout à coup l'un d'eux, ils appellent cela un jardin des plantes et il n'y a pas d'animaux!"

Sel de Coleman
Le meilleur pour la table, et la laiterie.
SANS EGAL QUAND A LA QUALITE
Canada Salt Association
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Le temps est un grand maître.
×
Il n'est si petit qui ne puisse nuire.
×
Qui ne nourrit le petit n'aura jamais le grand.

SANCHO PANÇA.

FABLE EXPRESS

TÉNOR ÉREINTÉ

Pour avoir trop voulu chanter à plein gosier, Un ténor tout-à-coup ne put plus solfier Et naturellement aux sifflets fut en butte.

MORALITÉ

Au bout du fausset, la culbute.

CAUCHAS.

Les mots gais:
Au cimetière, au bord de l'allée, centrale, on lit:

L.....E

(Caveau avec ascenseur)

Avoir son ascenseur dans sa tombe! Voilà bien le comble du confortable pour un trépassé!

L'ART DENTAIRE

En parlant d'art dentaire, il nous faut forcément citer le docteur S. A. Brosseau, de la rue St-Laurent, No 7, dans les salons duquel la plupart de nous ont passé, si ce n'est sans "plaisir" tout au moins sans appréhension, étant donné la délicatesse de sa main, la sûreté de sa méthode, l'urbanité de ses procédés.

Le docteur S. A. Brosseau est le seul détenteur de la nouvelle méthode de pose de dents et même de dentiers sans palais.

Ses dentiers sont fabriqués d'après les plus récentes procédés et l'extraction des dents, faite par lui, l'est réellement sans douleur, grâce à l'électricité.

Les maladies de la mâchoire sont, hélas! suffisamment fréquentes pour qu'il ne soit donné à personne d'en être indemne un jour ou l'autre. Dans ce cas, souvenez-vous de l'adresse de l'habile docteur et allez vous confier à ses soins et ce, sans crainte aucune, vous ne le regretterez pas.

BLANCHE DE SAVIGNY.



Presqu'enlevée à sa Famille.

256 Rue des Allemands, MONTREAL, CAN., Fév., 94.

Pendant 2 ans j'ai souffert, sévèrement d'une attaque d'affection nerveuse, qui m'enleva presque à ma famille. Plus j'essayai de médecins et de médecines, plus ma maladie augmentait. Je puis à peine vous décrire cette affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'enleva presque la mémoire. J'abandonnai toute espérance d'être jamais guéri, mais une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig me guérit entièrement de cette maladie qui m'avait conduit si près de la tombe. MDE. C. CHASSE.

ORONO, ME., Oct. 4, 1894.

Ma fille de 19 ans, dans les derniers 3 ans et demi à eu des attaques nerveuses de telles sortes qu'elle tombait tout à coup et y restait de 10 à 20 minutes, et ensuite pour 24 heures se sentait bien lourde et endormie. Elle prit une bouteille et demi du Tonique Nerveux du Père Koenig et n'a pas eu d'autres attaques depuis le mois de Juin, 1893.

A. J. HOGAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille de baume à l'huile de menthe à l'adresse. Les malades n'auront pas besoin de cette médecine gratuite. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, Québec.

Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir qu'on ronchérise sur eux.
PHILOSOPHE.

TEABERRY FOR THE TEETH

CLEANSES FROM ALL IMPURITIES

ARRESTS DECAY - PLEASANT TO USE
ABSOLUTELY HARMLESS - ALL
DRUGGISTS SELL IT - ZOPESA-CHAM.

THEATRE ROYAL

PRIX
Matinée : Semaine commençant le lundi,
12 AVRIL
Après-midi et soir
LE GRAND SPECTACLE

The Great Northwest

EN CINQ ACTES.

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

La semaine prochaine
EARLY BIRDS.

Telephone Bell 2327

M. SAXE & FILS

Marchands-Tailleurs et Drapiers

COIN DES RUES
CRAIG ET ST-LAURENT

Notre ouvrage de pratique est garanti sous tous les rapports

Toujours en main un assortiment complet de

HARDES FAITES

Four HOMMES, GARÇONS et ENFANTS

Aux Prix les plus Bas.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et ...
... aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an	\$2 00	Un an	50 cents
Six mois	1 00	Six mois	25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:
NO 75 RUE ST-JACQUES

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

C'est dans la dernière quinzaine d'avril que la Société Artistique Canadienne va récolter un peu de ce qu'elle a semé, par l'audition de ses meilleurs élèves dans un concert au Windsor Hall. Récolte de gloire, s'entend, car pour qui a assisté aux cours du Conservatoire, le succès n'est pas en question, il ne s'agit pour le public que de continuer à encourager comme elle le mérite l'œuvre de nos dévoués concitoyens en assistant au concert, dont nous donnons d'autre part une partie du programme, et en prenant des scriptums aux tirages hebdomadaires de la Société. Ce n'est pas au moment où l'on peut constater les résultats des travaux de toute une année qu'il faudrait négliger d'assurer l'existence d'institutions aussi utiles que celles du Conservatoire National de Musique et de la Société Artistique Canadienne.

Chalumeau s'aperçoit qu'il a reçu sans y prendre garde une pièce du Chili.

Après un instant de réflexion :
— Bah ! je trouverai bien le moyen de la faire passer à un Chilien pendant l'Exposition de 1900 !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 520 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Entre vieux garçons :

— Elle est jolie, cette demoiselle que tu veux me faire épouser ?
— Charmante.
— Et elle a comme capitaux ?
— Les sept péchés !

RESSSEMBLANCE



Voici un domestique qui promène le chien de ses maîtres. Ils se ressemblent tous les deux ayant les jambes torsées. Il vaut mieux cette ressemblance que celle de certains hommes avec la brute, grâce à l'alcool qu'ils absorbent. Si vous êtes affligé de ce terrible mal, allez frapper chez le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis ou chez Mr J. H. Charles, 513 av. Laval, ils vous guériront.

Un garde champêtre, vérifiant un permis de chasse :
" Visage ovale, bouche moyenne, nez fort..."
— Oh vraiment ! né Fauro ! Vous êtes sans doute de la famille du président ?

Un propriétaire d'un petit restaurant fait distribuer des prospectus dans la rue ; on y lit :

Bœuf à la mode 50 centimes
— à la dernière mode. 60 —

A un banquet donné en l'honneur d'un auteur, un invité se lève et porte le toast suivant :

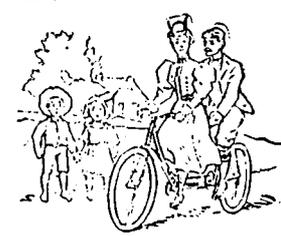
" A la santé de l'auteur. Qu'il vive aussi vieux que le sont ses jeux de mots !"

Petite Correspondance

H. T. (Clarence Creek, Ont). — Reçu envoi. Accepté. Envoyez-nous ce que vous aurez. Recevrons avec plaisir.

Gay (Ont). — Que devenez-vous ? Attends toujours lettre promise. Où êtes-vous actuellement et revenez-vous bientôt à Montréal ?

ENVIÉ !



Le Tandem Stearns excite l'envie partout où il apparaît. Il est si gracieux, roule si légèrement, sans un signe d'effort de ceux qui le montent. Chacun souhaiterait changer de place avec les heureux propriétaires de ces véhicules. La promenade sur Tandem devient, chaque jour, plus populaire, et rien ne l'est plus que le Tandem Stearns.

Le prix est de \$150, mais cela paie toujours, à la fin, de se procurer ce qu'il y a de meilleur.

Catalogue de l'année, sur demande.

E. C. STEARNS & Co., MANUFACTURIERS, TORONTO, ONT.
AMERICAN RATTAN Co., AGIS Canadiens pour la vente, TORONTO.

MACPHAIL & LOYD, AGENTS,
215 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 14 carats, pour hommes ou dames, le choix

ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes : — Un set de boutons de poignets, pour homme ou dame, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. Une cigarette, richement ornée d'une étincelante pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. Une paire de Boutons d'oreilles avec pierres émeraude, d'une valeur de \$3.50. Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont choisis gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et sur réception de la somme de \$4.98 au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C. O. D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'express. La montre, nous l'affirmons, vaut à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez \$4.98 avec votre ordre, et nous vous transmettrons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

ROYAL MFG. CO.

331 Dearborn Street
CHICAGO, ILL.

Le sergent Piédebanc, du 336^e, interroge un jeune soldat arrivé le matin même de son pays :

- Votre nom ?
- Fortuné Dupoil.
- Votre âge ?
- Vingt et un ans.
- Votre culte ?
- Hein ?
- Votre cuuulte ?
- Cultivateur !

La comtesse quitte le piano ; elle y a chanté délicieusement *Plaisir d'amour* de Martini.

Duplainsac, comme tout l'auditoire d'ailleurs, est éperdument enthousiasmé.

— Ah ! comtesse, s'écrie-t-il, quel timbre de voix, quelle volupté de vous entendre ! Tenez, c'est à s'en lécher les oreilles !

Nous l'envoyons
... GRATUITEMENT ...
.. A TOUS LES HOMMES ..

Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent.

C'est pour ne pas être confondu avec cette classe de guérisseurs que nous enverrons absolument gratuitement par la maille, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITÉ, DU DR HOFFMAN, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'aigreur même, et faire de vous un homme nouveau.

Les étonnantes puissances curatives du Céléral de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne vous enverrions par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement.

WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated),
153 Bullard Block. KALAMAZOO, MICH.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.

Columbia

Bicycle

“Mille dollars n'acheteront pas un meilleur bicycle que ceux de la marque “Columbia”,--- meme pas aussi bon,---parce qu'il n'a pas de superieur.”

\$100 POUR TOUT LE MONDE

Les “Hartfords” viennent apres, \$85 et \$65

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

La plus grande manufacture de bicyclet du monde entier. Une étendue de 17 acres en planchers.

Succursales et agences dans presque toutes les villes et les villages. Si les “Columbia” ne sont pas représentés dans votre voisinage, faites nous le savoir.

Vous devez connaître tout ce qui a rapport à ces bicyclet. Envoyez demande pour le plus joli catalogue de bicyclet qui ait jamais été publié. Gratuit, si vous le demandez à n'importe quel agent des “Columbia”; de nous, par la maille, pour un timbre de deux centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG qui est notre agent à Montréal.



L'IDÉE DU PETIT GEORGE

Mme Tamponneau.—Avez-vous entendu, madame Gibou, ce que le petit George a dit quand on lui a montré les deux jumeaux.

Mme Gibou.—Non, ma foi? Qu'a-t-il dit?

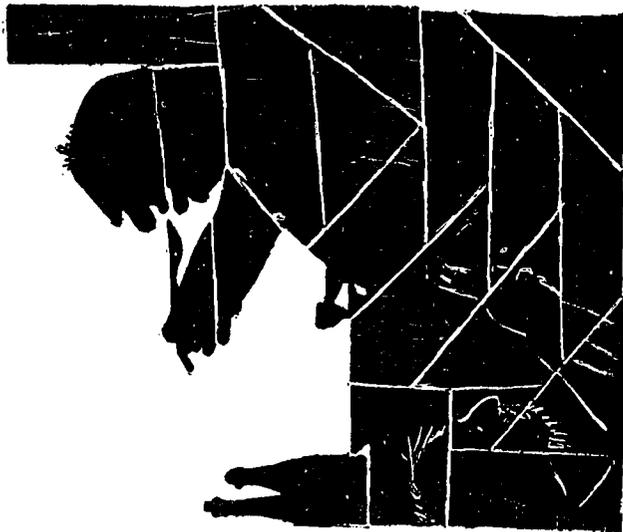
Mme Tamponneau.—Allons, bon! V'là qu'maman a encore été dans une vente de bargains.

POURQUOI CELA LUI A PLU

Alice.—Mlle Mûre m'a dit que le sermon de dimanche lui avait beaucoup plu. De quoi donc le prêtre a-t-il parlé?

Marie.—Il a fait son sermon sur la brièveté de la vie. C'est sans doute cela qui a fait réfléchir Mlle Mûre, que trente cinq ans, après tout, ce n'était pas beaucoup.

Casse tête Chinois du “Samedi” — Solution du Problème No 72



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle A Roy, Mlle Emma Benoit, Mlle M Roy, Edouard Bois, L. E Demers, Mlle T Provost (Montréal), A M Demers (Waterloo, Qué), Mlle J S Aubin (Lowell, Mass), Julien Desnoyers, Henry J Desnoyers (Waittsfield, Vt), Louis Grignon (Waitt's River, Vt), Joseph Lachapelle (Woodside, N Y), Pierre Labelle (Lacoma, N Y).

(Waittsfield, Vt), Louis Grignon (Waitt's River, Vt), Joseph Lachapelle (Woodside, N Y), Pierre Labelle (Lacoma, N Y).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle T Provost, 71 Sanguinet, Montréal, Henry J Desnoyers

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporé par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	400 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun.	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun.	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun.	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun.	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun.	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun.	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun.	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun.	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

Dans un banquet :
Boireau, valet provisoire, sert à table.

—Bourgogne ou Bordeaux? demande-t-il.

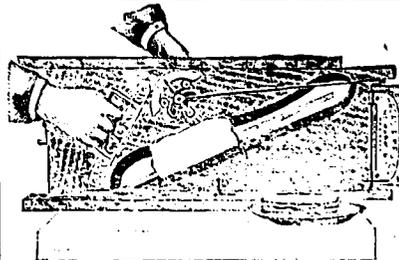
—Ce que vous voudrez.

—Oh! ça m'est égal, c'est le même!

A table d'hôte: *

—Monsieur le Marseillais, dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par un poulet provençale?

Un poulet digne des Bouches-du-Rhône.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc. . . .

RASOIRS Les Rasoirs “L. J. A. Surveyer” sont garantis donner satisfaction: le plus bel assortiment de

COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Estampes Anciennes . .

Librairie LOUIS BIHN

69, Rue de Richelieu, 69

PARIS, FRANCE

Portraits Russes et Américains. Gravures Anglaises et Françaises du XVIIIe Siècle, en noir et en couleurs.

Une réponse bien féminine.
—Comment ton mari trouve-t-il ta nouvelle robe?
—Je n'en sais rien. Il n'a pas encore vu la facture.

Concerning
Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTS LIFEFF, 60 Walling St., London, E.C. 2, France
H. E. STEPHENSON, 26 King St. E., Toronto, Can., Carter Bldg., Boston, U.S.A.

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

21 AVRIL '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 16,892 a gagné le prix de \$1,000.
 du do 72,314 do 400.
 7 AVRIL } do 50,236 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluora Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Erévations, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupule, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Epuisement Cérébral - chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moëlle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.
Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

BONNES PRÉCAUTIONS

Le fermier Penoute avait une magnifique poule de grande valeur et à laquelle il tenait beaucoup.

Un jour l'animal allant se promener intempestivement sur la voie, fut tué par le passage d'un train.

Le malheureux Penoute quand il eut découvert le cadavre de sa poule favorite, courut à la station, détacha du mur l'indicateur du passage des trains et l'ayant accroché dans le poulailler, s'en fut après avoir adressé, aux congénères de la victime, le petit discours suivant: — "Mes chères belles, quand vous aurez envie d'aller vous promener sur la voie ferrée, ayez donc l'obligeance de consulter l'indicateur afin d'éviter le passage des trains."

ETABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

... EN GROS ET EN DETAIL

122 Grande Rue Saint-Laurent, - MONTREAL

PRESCRIPTIONS DES MEDECINS SOIGNEUSEMENT PRÉPARÉES

Hopitiaux, Convents, Colléges et Médecins fournis de Drogues aux prix du gros

Pour le Printemps:

Camphre anglais pur, pour les Pelletteries, etc.: "Moth Balls" de la première qualité. Aussi un grand assortiment de Parfums Fashionables de Paris, Londres et New-York.

LA RAISON

Elle.—Mais enfin, Arthur, pourquoi voulez vous que le mariage n'ait pas autant de risques pour nous que pour vous?

Lui.—C'est parce qu'une femme ne peut pas en épouser une autre.

IL L'A ÉTÉ

Elle.—Je pense bien que tu as été poli avec papa?

Lui.—Certainement que je l'ai été. On ne peut l'être davantage, je l'ai invité à faire de sa maison la mienne.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 74



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: DEUX DANSEURS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 22 avril, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
23 j 8

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ **SIROP**
AUX DU
ENFANTS **D^R CODERRE**

POUR **GUERISON CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

McGALE'S COMPOUND
BUTTERNUT PILLS

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

SEPT ... MILLIONS
Un gros nombre, n'est-ce pas? Néanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière étrangère contenue dans ces petites bouches des pores et qui menace votre santé? Le bain turc-rossie nettoie, purifie et ventile les pores — ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.
Bains, durant le jour, 75c. Le soir, jusqu'à dix heures, 6c.
Jour des dames, les lundis avant-midi et les mercredis après-midi.

OUVERT TOUTE LA NUIT
BAINS LAURENTIENS . .
Angle des rues Craig et Beaudry

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION
Pour la vente des Billets de la
Société . . .
Nationale de
Sculpture . .
à des agents responsables
GROS LOT \$1,500.00
PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain
... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

“Pour tous”

“LA PRESSE” est lue par TOUS les membres de chaque famille

Chacune des 54,000 “PRESSE” est avidement parcourue par plus de cinq personnes en moyenne

Les Petites Annonces sont lues par 100,000 personnes chaque soir

Le journal qui est lu est celui qui est intéressant.—“LA PRESSE”

Le journal qui est lu est celui qui rapporte aux annonceurs

“La Presse”

Montréal.

Pharmacie . . .

. . . . Baridon

COIN NORD-OUEST DES RUES

STE-CATHERINE ET ST-DENIS.

Prescriptions Médicales . . .

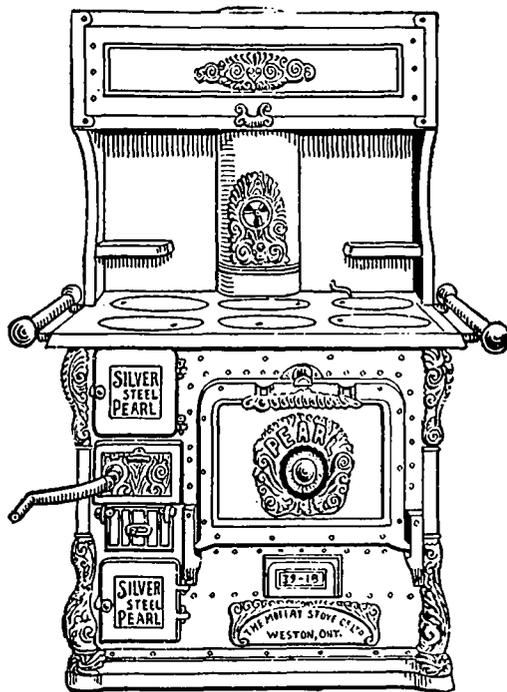
Spécialités Pharmaceutiques

Parfums et Essences

La Pharmacie du public fashionable.

“Silver Steel Pearl”

LE PLUS BEAU POELE EN ACIER QUI AIT ÉTÉ FAIT



Construction Nouvelle
Gril Nouveau
Réchaud Nouveau

CHAQUE POELE EST GARANTIE PARFAIT SOUS TOUT RAPPORT

Tout l'intérieur est protégé de la rouille par une forte feuille d'amiante indestructible par le feu.

... Poeles Echangés

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue S-Laurent, MONTREAL.

LORGE & CIE

Chapelier = Manchonnier ..

MAISON FONDÉE EN 1852.



CHAPEAUX EN TOUS GENRES

REPARATION ET REMISE A NEUF.

Chapeaux de Soie .

.. Une Spécialité

CHAPEAUX DE FEUTRE

Des principales maisons de Londres et des Etats Unis.

21 Rue St-Laurent, - - MONTREAL.

ROY FRÈRES

Ferronneries,
Quincailleries,
Peintures,
Huiles, etc.

BICYCLES

CAVALIER ET PELHAM.

SPECIALITES :

Articles de Bicycles et de Pêche.



167 RUE ST-LAURENT . . Montréal.
COIN DE LA RUE DORCHESTER.

... PARC AMHERST ...

Est généralement reconnu comme étant la plus belle propriété subdivisée de l'Ile de Montréal, sans exception

Les rues sont larges (la rue Amherst a 84 pieds). Le terrain est sec et élevé. Les lots sont à bon marché et les conditions des plus faciles. Les prix sont à la portée de toutes les bourses.

MAGNIFIQUES LOTS SUIVANT LA LOCALITE POUR

\$75, \$80, \$95, \$100,
ETC., ETC., ETC.

... Une petite somme comptant et la balance par légers paiements mensuels ...

UN BON PERE DE FAMILLE ...

Ne peut mieux placer ses économies et assurer l'avenir de ses enfants qu'en achetant au PARC AMHERST. A PROXIMITÉ DES ÉGLISES, ÉCOLES ET TRAMWAYS ÉLECTRIQUES.

Titres Clairs et Parfaits aux Acheteurs

A partir d'aujourd'hui, nos agents spéciaux pour la vente des Lots, seront sur le terrain tous les jours pour recevoir les visiteurs.

Demandez aux Agents de vous faire voir **L'AVENUE SHERBROOKE.** Prenez les chars de la rue St-Denis et de St-Henri.

Pour plus amples informations, s'adresser au bureau principal

... 145 RUE ST-JACQUES ...

BON SABLE A VENDRE.

Téléphone 2618.

C. C. E. BOUTHILLIER, Sec.-Trés.

Essayez Une Fois, Toujours Employé!

POUR ...

LA TOUX,
LE RHUME,
LA GRIPPE,
L'ASTHME,
Etc., Etc.



Soulagement instantané.
Guérison certaine.

ESSAYEZ-LE!

SIROP DE MENTHOL
POUR LE RHUME

PILULES
C. T. C.

Sont une Guérison certaine et un Spécifique pour toutes sortes de MAUX DE TÊTE.

Pas de Guérison,
Pas de Paiement.

MARQUE DE COMMERCE.

Préparé par ROY & BOIRE DRUG CO.
PRIX, 25c. LA BOUTEILLE
R. BEAUGRAND & CIE
Seuls Agents pour le Canada.
Bureau: 222 et 224 Rue St-Paul, - MONTREAL

LA PATRIE

Organe du parti libéral dans le District de Montréal

Publie chaque jour les nouvelles les plus récentes avec illustrations, dépêches télégraphiques, finance et commerce, modes, etc., etc.

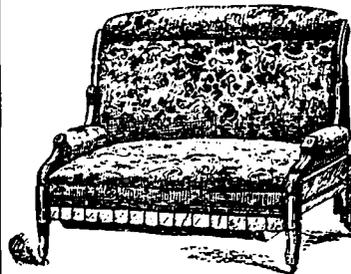
ANNONCEURS n'oubliez pas que la circulation de "La Patrie" a doublé depuis que la nouvelle administration en a pris la direction.

La Cie de Publication "La Patrie"
77 et 79 RUE ST-JACQUES.

Meublez votre Salon ou votre Boudoir avec... LE CHAMPION

C'est la combinaison la plus ingénieuse du siècle, pour convertir au besoin votre salon ou boudoir élégamment meuble en une chambre très confortable.

Voyez les vignettes ci-dessous

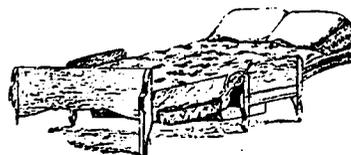


Sofa de salon confortable et élégant.



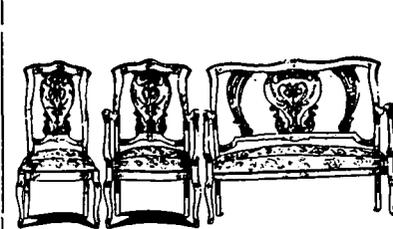
En tirant un cordon d'abord imperceptible au centre du sofa, le siège s'ouvre et la combinaison fait baisser le dos.

Et vous avez un lit très confortable avec un matelas compris; en dessous est dissimulé un tiroir pour couverture du lit. Monture en noyer noir ou chêne solide



PRIX DE
\$20.00 A \$30.00

Selon la couverture et la largeur.

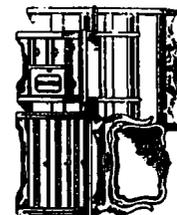


Set de salon de fantaisie recouvert en soie

\$15.00.



Table de salon en chêne solide, \$1.75.



Sets de chambre nouveaux dessins glace anglaise découpée et brossée, \$14.50.

Aussi, toujours en mains l'assortiment le plus... **Meubles de Gout** A des Prix sans précédent Jugez vous-même.

IMMENSE REDUCTION DURANT LE MOIS DE MARS.
LES MARCHANDISES SONT ENMAGASINEES GRATIS JUSQU'AU MOIS DE MAI
Chez N. G. VALIQUETTE, 1575 Ste-Catherine, Montréal.